

Louis Moreau de Bellaing

UN MYTHE

EN

SON TEMPS

Les illusions de l'espoir*****

REVOLTE A MARQUIGNY

Les personnages

Le baron Marc de la Motte , propriétaire du château de Malval, à Marquigny.

Arnaud de la Motte, maire de Manville, fils- du baron de la Motte.

Elisabeth, épouse d'Arnaud de la Motte, mère de Roland

Roland de de la Motte, fils deArnaud et d'Elizabeth.

Adèle d'Eusme, fiancée de Roland.

Adrien Dubarry, patron d'une fabrique de tissus à Manville

Gustave Latour-Gromier, fermier du baron, ami d'Arnaud fils du baron

Dujardin, maire de Marquigny

Le curé de Marquigny

Marc s'assied sur une chaise à haut dossier en bois ouvragé. Arnaud, son fils et Elizabeth, sa belle-fille se placent à ses côtés. Habillé d'un costume sombre, portant un col empesé, les cheveux lissés sur le crâne, Marc paraît son âge : c'est un vieil homme, proche de quatre-vingt ans, un peu voûté et dur d'oreille. Le diner achevé, il se lève. Lentement, il se dirige vers le salon. Il s'assied au coin d'une cheminée imitée des temps médiévaux. Une bûche - un demi-tronc - y brûle. Les époux chuchotent.

- Parle-lui des paysans, dit Elizabeth

- Pas tout de suite, dit Arnaud, il va s s'énerver. Aussitôt après le repas, ce n'est bon pour lui. Attendons.

Arnaud feuillète le journal local, l'Echo de Manville. Elizabeth a pris sur une table son tricot, elle fait cliqueter ses aiguilles. Le baron rêve de ses séjours aux armées impériales, royales et, de nouveau, impériales ; il avait préféré ces derniers à ceux qu'il avait faits enfant à la Cour du premier empereur, puis aux charges diplomatiques dieu merci courtes que lui avaient confiées successivement les trois rois et le dernier empereur. Il aimait la vie militaire, mais il s'ennuyait dans les légations. A condition d'en décider seul, il veut l'instruction pour les paysans et une nouvelle répartition entre eux de ses terres. Dans les années 1850, le baron est devenu un adepte d'une nouvelle doctrine élaborée par un ingénieur Frédéric Le Play. Il l'a connu plus tard quand cet homme est devenu sénateur d'Empire. Les paysans de Marquigny renâclent à se laisser conduire. Pendant vingt-cinq ans, Arnaud, aidé de sa femme, a fort bien mené la gestion du domaine. Il veut aujourd'hui s'occuper de la mairie de Manville. A la mort de son père, il reprendra les rênes. Marc est pour le patronage, Arnaud se prétend saint-simonien. Il ne l'est pas à l'ancienne manière, celles des an-

nées 1830, avec la communauté de Ménéilmontant ; il a choisi la nouvelle manière, celle d'Enfantin et, plus récemment, celle de Michel Chevallier. Marc veut le bonheur social et son fils la prospérité économique. Le baron va vers une fenêtre. Sur son ordre, tant qu'il n'a pas quitté le salon, ses volets demeurent ouverts. Il regarde la nuit. Le ciel bas est sans étoiles. Malgré l'obscurité, au centre de la vallée le fleuve scintille. Les maisons de Marquigny, les fermes alentour sont plongées dans l'ombre. Il se retourne vers le couple.

- Je suis allé voir le fermier des Blénants. Il m'a presque insulté.
- Que lui avez-vous dit ?, murmure Arnaud.
- Comment, dit Marc d'une voix rude, c'est moi qui l'aurait poussé à m'insulter ?
- Je vous demande seulement ce que vous lui avez dit.
- Qu'il devait cultiver la parcelle qui se trouve à l'Est du fleuve et abandonner au fermier des Basses-Tours la pâture vers Manville.
- Il n' pas accepté ?
- Je ne lui ai pas demandé son avis, dit le baron. Depuis trois ans, je lui ai ordonné de le faire. Il s'obstine. Comme son bail arrive à terme, il risque de ne pas être repris. Je l'ai prévenu.

Arnaud ne répond pas. Il avait toujours vécu à Malval, élevé par son grand-père, sauf pendant les quelques années passées au collège Saint Eudes à Bellance, à la Faculté de droit, puis chez des notaires de la ville. Encore revenait-il aux vacances à Marquigny. Le vieux La Motte - le grand-père - était rentré en 1815 de l'émigration. Il avait alors quarante-cinq ans. Il venait de combattre dans les armées alliées. Marc était engagé comme Marie-Louise, après avoir été page du fils de l'empereur. Le vieux s'était donné pour tâche de restaurer Malval. Il lui fallait de l'argent. Le milliard des émigrés le lui apporta. Il s'adressa aux vieux banquiers ; certains avaient commandité le 18 Brumaire. ; il leur remit ses capitaux provenant du fameux milliard. Il s'installa à Malval, dans le corps de logis délabré. Au bout de six mois, sa femme y mourut d'une fluxion de poitrine, Peu à peu, grâce

aux fructueuses affaires des vieux banquiers et de quelques jeunes chez qui il plaça les revenus de ses capitaux, l'argent rentra. La plupart des terres autour du château avaient été vendues. Elles avaient payé les équipements et la vie militaire de son propre père. Durant la Révolution, elles avaient été en partie confisquées et partagées entre les paysans. Ce qui restait les avait nourris, lui, sa femme et son fils Marc. La politique du vieux baron consistait à repérer les paysans en difficulté. Depuis qu'ils étaient propriétaires, beaucoup d'entre eux avaient du mal à faire face aux mauvaises saisons. En cas de pénurie grave, il leur offrait le marché suivant : je vous rachète la terre et vous demeurez mes fermiers. En 1845, le domaine avait repris sa forme traditionnelle. Le vieux baron fit raser le corps de logis et l'une des tours, gardant l'autre pour y entreposer la paille de ses chevaux. Puis il fit construire le château actuel. En 1853, Arnaud avait épousé Elizabeth, née d'une famille peu argentée de la région, les Meules. Les jeunes mariés s'installèrent dans le nouveau château. Leur fils Roland y naquit. Utilisant les revenus de la fortune laissée par le grand-père, Arnaud entreprit de rebâtir les fermes, d'assainir les marais, de moderniser l'équipement. Les paysans s'accordèrent aussitôt sur la reconstruction des bâtiments, l'assainissement des terres marécageuses. Mais il voulut remembrer, c'est-à-dire procéder à une nouvelle distribution des terrains entre les fermiers. Il tenta également de changer les vieilles méthodes : la jachère, le brûlis, l'unique récolte pour ne pas fatiguer le sol. Les paysans commencèrent alors à se regimber. Il n'insista pas. L'année soixante-dix s'annonçait. Son père allait revenir cette fois définitivement. L'agriculture l'intéresserait peut-être plus, lui le disciple de Le Play, qu'elle ne l'attirait lui, le disciple saint-simonien de Chevallier. Il se fit élire, début 1871, maire de Manville. Marc se chargea de la gestion des terres. Il reprit l'idée de son père : une nouvelle répartition. Mais il ne fut pas question de faire franchir aux paysans la moindre distance qui les écarta de leurs champs familiaux. Ils maintenaient comme intangibles les modes de culture ances-

traux. Si deux terres à blé se joutaient, tandis qu'une ferme manquait de pâtis, tout devait demeurer en l'état. Nos pères l'ont voulu, disaient-ils. Vieil officier, rompu à la manière forte, peu diplomate malgré ses missions dans les légations - toujours courtes -, homme de conquêtes, surtout autrefois celles des femmes, et non de patience, le baron s'irrita. On le vit survenir aux Blésants, vers 1875, descendre de son cheval, entrer rouge de colère dans la salle de ferme et hurler :

- Pas une vache, alors que les cours montent. Je vous ai dit de prendre le pâtis Ouest. Je veux que vous y mettiez du bestiau et que vous laissiez aux Basses-Tours votre champ près du fleuve. Vous vous foutez de moi, nom de Dieu. Vous perdez l'argent.

Noémie, la fermière, était seule. Réfugiée dans le fond de la pièce, elle tenait son tablier sur ses yeux. Pour la consoler, il l'embrassa longuement ; elle n'osait pas se débattre. Il partit en hâte sur son cheval. Il s'était fait deux ennemis : Noémie qu'il avait effrayée et, contre son gré, trop caressée ; Gustave dont il avait injurié et cajolé l'épouse. Les fermiers avaient interdit à leurs femmes, quand elles étaient seules, de laisser entrer le baron. Ils avaient protesté au château contre l'intrusion brutale du maître chez l'un d'eux. Avertie par les fermières et les domestiques - tous fils et filles ou petits-fils ou petites-filles de fermiers -, Elizabeth lui fit la morale. Il se fâcha. Puis il se réconcilia avec elle. Ils n'en parlèrent plus. Deux ans plus tôt, conformément aux lois et aux règlements des baux qui leur en donnaient le droit, beaucoup de paysans décidèrent de changer de cultures. Ils firent moins de blé et d'orge, plus d'avoine et de maïs. Certains décidèrent également de renoncer aux vaches laitières, pourtant de bon rendement, mais trop fatigantes à entretenir. Ils ne prévinrent pas le baron. Il alla de ferme en ferme, admonestant fermier, fermière, enfants, aides, cousins, cousines, neveux et nièces, sans compter les beaux-frères et les belles-soeurs. Il ne descendait plus de cheval. Il se campait dans la cour de la ferme. Levé sur ses étriers, il lançait des imprécations. En ces instants, le patronage était loin.

- Je vous chasserai, sales manants/ Vous irez tirer les fils dans les fabriques, balayer les trottoirs, allumer les réverbères. En 70, on aurait du vous envoyer tous au front. Vous y auriez appris la discipline; Vous entendrez parler de moi.

Puis il partait en galopant pour ne autre ferme. Des paysans vinrent à la mairie de Manville, pour rencontrer Arnaud. Celui-ci avait ses propres difficultés avec le patron d'une petite filature, Adrien Dubarry. Il les éconduisit aimablement, promit d'intervenir et ne le fit pas. Le baron a renoncé aux grands cris, à l'algarade tapageuse. Il sait que la fin de nombreux baux approche. Il a remplacé les ordres, puis les violences verbales, par des menaces. Si tu ne m'obéis pas, à moi ton père, je te renvoie. Ton bail ne sera pas renouvelé. Je prendrai un autre fermier. Le patronage réapparaît, mais l'officier-patron a dominé sur le brave homme. Les paysans ne lui pardonnent pas.

Elizabeth somnole sur son tricot. Marc l'avait connue petite fille à Malval, lors de goûters d'enfants. Quand il apprit ses fiançailles avec Arnaud, il demanda un congé spécial. Le premier jour où elle franchit comme fiancée le seuil de la maison, il fut là pour l'accueillir. Il la prit dans es bras, l'embrassa, lui murmura - il l'avait toujours tutoyée -:

- Tu es ma fille.

Il arrivait au château, les bras chargés de cadeaux pour elle..Il lui écrivait fréquemment, la suppliait de lui répondre. S'installant à Malval, Il lui dit :

- Nous allons vivre ensemble.

Depuis trois ans, Roland, le fils d'Arnaud et d'Elizabeth, fait sa licence en droit à Bellance. Il ne manque aucun examen, suit régulièrement les cours, se montre un étudiant assidu. Elizabeth a demandé à un banquier de Bellance, chez qui son beau-père a quelques capitaux, de lui servir de tuteur. Ce banquier, Arnold Gromier, est un cousin de fermiers du baron, les Latour-Gromier. La famille s'est scindée en deux branches ; l'une a réussi à Bellance ; l'autre demeure à l'aise, mais sans richesse, à Marquigny. Elizabeth reçoit de Roland par le

banquier, plusieurs fois chaque année, des nouvelles alarmantes. Il fréquente les tripots et les maisons closes où il dépense sa pension ; il perd au jeu et fait des dettes. Après avoir prévenu le baron, le banquier paie. Le grand-père ferme les yeux et ne parle jamais à Elizabeth des frasques de son petit-fils. Il dit souvent à sa belle-fille, sans commentaire :

- Il a vingt-cinq ans. Il est temps de le marier.

Arnaud s'est rapproché de sa femme. Comme s'il lui demandait conseil, le baron fixe la nuit.

- Parle-lui maintenant, dit Elizabeth à Arnaud. Après, il va monter se coucher. Il est onze heures.

Arnaud élève doucement la voix. Reprenant leur conversation interrompue depuis plus d'une heure, il dit à son père

- Je ne me permettrais pas de critiquer la manière dont vous vous y prenez avec les fermiers. Je sais combien il est difficile de s'entendre avec eux. Ils refusent le Progrès.

- Moi aussi, dit le baron. Avec la Liberté et l'Egalité, le Progrès est un terme révolutionnaire. « Erreurs funestes » dit mon bon maître.

- Que leur reprochez-vous ?

- De ne pas m'obéir. Je suis leur patron, en quelque sorte leur père, nonobstant celui qu'ils ont déjà.

- Vous n'avez qu'un seul fils, c'est moi. Vos métaphores ne sont plu de mise. Comment voulez-vous qu'ils vous considèrent comme un père ?

- Je ne leur demande pas de me traiter effectivement comme un père. Je leur demande de me reconnaître comme tel. Je suis prêt à dialoguer avec eux, mais à condition qu'ils se soumettent d'abord à mon autorité. Je suis le maître. Quand je donne un ordre, il doit être exécuté. Si je me suis trompé je serai capable de revenir moi-même sur cet ordre.

Cette méthode, Arnaud l'applique, mais sans les mêmes buts, ni la même inspiration, au patron de la fabrique à Manville. Depuis dix ans,

il se bat contre ce tisserand, le père Dubarry comme on l'appelle, Adrien Dubarry comme le nomme l'état-civil.

- Vous ne leur ferez jamais admettre, d'emblée, reprend-il, une nouvelle distribution des terrains. Louvoyez. Acceptez de négocier. Si une contre-partie leur est offerte, morceau par morceau ils lâcheront.

- Ils n'auront pas de contre-partie.

- Vous avez tort, dit Elizabeth.

- On ne recommence pas, dit Marc.

- Voulez-vous, dit Arnaud, que, pendant quelques mois, j'abandonne la mairie de Manville et que je règle avec les paysans nos difficultés ?

- Non, dit Marc.

- Je vous comprends, répond Arnaud. Vous avez entrepris cette affaire

- c'est lui Arnaud qui avait fait les premiers pas -, elle vous tient à coeur.

- Je ne ferai aucune concession.

- A l'expiration des baux, dans un an, vous aurez toute la campagne contre vous. Ils vous rendront la vie impossible, ajoute-t-il.

- Qu'ils essaient, dit le baron. Je saurai les ramener au devoir.

- Ce sont eux qui vous donneront une leçon, dit Arnaud sans rire

- A l'armée, les hommes allaient en prison pour moins que ça, dit le baron.

- Vous n'êtes plus à l'armée, dit Arnaud. Ces hommes-là sont libres. Leur refus ne tombe pas sous le coup d'une loi.

- La loi, ici, je la représente, dit le baron. Au nom de Dieu.

- Ce n'est plus vrai, dit Arnaud.

- Ce sera toujours vrai, dit le baron. Il est tard. Demain, la journée sera longue.

Il s'avance vers Elizabeth, l'embrasse, en fermant les yeux, sur les deux joues.

La ferme des Blésants est au delà du fleuve, dans la partie de la vallée qui borde les coteaux. Ses quatre bâtiments refaits à neuf encadrent une cour. Le poulailler est derrière le corps de logis principal ; la grange et l'étable l'entourent. Le fermier est ce Latour-Gromier dont les cousins, portant le même nom, ont fait fortune à Bellance. C'est un homme encore jeune, de taille élevée, le teint rouge. Il entretient des rapports lointains avec ses cousins de Bellance qu'il méprise ; ils ont quitté la terre pour devenir des bourgeois. Au milieu de la matinée de ce jour de Décembre, Latour-Gromier s'apprête à charger de foin une charrette. Une fourche à la main, il est penché sur le rebord du grenier qui surmonte l'étable. Il lance dans la charrette les bottes de foin, pour aller les porter à la ferme des Basses-Tours. La matinée d'hiver est belle, avec une pointe de soleil, des brumes sur le fleuve et un froid

cinglant. Depuis dix ans - il approche des quarante ans -, le fermier se bat contre le baron. Chaque semaine, ce dernier lui fait une visite, lui rappelle l'obligation de remembrer. Il veut lui enlever la culture d'un champ au bord du fleuve, champ qui tient à sa ferme, et le forcer à prendre aux Basses-Tours un terrain pour le bétail. Le conflit est devenu si vif que, lorsque le baron vient, il s'éclipse pour ne pas lui parler. Sa femme demeure seule face à leur propriétaire. Gustave serait prêt à composer si, en échange de son sacrifice - car c'en est un : donner une bonne terre pour un pâtis -, le baron lui offrait une compensation. Mais celui-ci exige, dans les plus brefs délais, l'exécution de ses ordres. La charrette s'emplit lentement. Lorsqu'elle est pleine, Gustave monte à l'avant. Il tient à la main une perche dont le bout est épointé. Il pique le dos de chacun des boeufs. Ils se mettent en marche. Les Basses-Tours, les Blénants, la Foucardière, les Patureaux et la Maison-Quarte sont dans la vallée. Les dix autres fermes sont au bas des coteaux. Le bâtiment de l'une d'elle est planté sur une première pente. Dans le lointain, Gustave aperçoit les fumées de Manville ; la ville est trop loin pour qu'il puisse distinguer un clocher. La ferme des Basses-Tours est à une demi-lieue de celle des Blénants. Les étables, la grange sont sur la même ligne que l'habitation. Le château domine la vallée.

- Une belle idée qu'il a eue là, l'ancien baron, dit Gustave à qui veut l'entendre.

Le château Renaissance, avec sa pierre grise usée par le temps, ses donjons, ne lui plaisait pas. Celui-ci, en pierres blanches, imite l'autre, mais il est neuf. Il n'est plus entre deux tours, il est plus haut sur la terrasse, on le voit mieux. La plupart des fermiers sont de l'avis de Latour-Gromier, ils préfèrent le nouveau château. Avancé vers les Basses-tours, Gustave s'éloigne de Marquigny. La tranchée dans la haie, par laquelle on entre dans la ferme s'ouvre maintenant devant lui. Il est dans la cour. Puis il vient dans la salle. La pièce est grande

avec un lit dans chaque coin. ; c'est là que dorment les enfants, deux frères, quand ils sont là. Il voit Arsène, le fermier des Basses-Tours.

- J'irai bien faire un tour avec toi dans les fermes, dit Gustave

- Ca vaudrait le coup de voir Dujardin et Duclenché, dit Arsène.

Et, pourquoi pas, un ou deux autres, par exemple celui de la Foucardière. On pourrait discuter pour l'avenir, ajoute-t-il d'un air mystérieux.

- Peut-être en savoir plus long, dit Gustave.

Après le repas, ils ont enfilé leur veste de toile fourrée d'une peau de chèvre. Leurs pantalons en serge noire, rapiécés, renforcés, les enserrèrent comme un sac. Ils sont au bout du sentier ; du fleuve il mène aux bâtiments. Ces bâtiments - les communs, la grange, la laiterie, l'étable - forment un grand carré resserré autour d'une cour étroite, pavée, plantée d'arbres de petite taille. Les Patureaux sont une ancienne maison de maître convertie en ferme. Ils marchent vers l'entrée du logis principal. Duclenché est un grand type bedonnant, aux cheveux blonds pendant derrière sa tête, aux yeux ronds. Il regarde Gustave et Arsène.

- On vient causer, dit Gustave. On voudrait des nouvelles.

- Quelles nouvelles ?, dit Duclenché.

- Ben des nouvelles du pays, dit Arsène.

- Si vous voulez des nouvelles du baron, dit Duclenché, j'en ai.

- Vas-y, dit Gustave.

Sidonie, la fermière, s'est rapprochée ; elle écoute.

- Y paraît qu'il est allé à la Foucardière et qu'il aurait dit au fermier : J'ai les moyens de te faire céder. File droit, sinon tu ne resteras pas ici. Autrement dit, il ferait des histoires pour les baux. Je te dis ce qu'on m'a dit. C'est pas lui, le fermier, qui m'a raconté.

- Ca serait possible, cette parole-là, dit Gustave. Ca lui ressemble, au baron.

Après le repas, les deux hommes se lèvent, ils s'éloignent, la tête rentrée dans les épaules. Le chemin de la Foucardière longe le fleuve.

Mais Gustave et Arsène ne veulent pas que leur visite au fermier - le Nestor comme on l'appelle, sans trop savoir si c'est un prénom ou un surnom - soit connue d'Hippolyte Duclenché. Sitôt dépassé le seuil de la cour, ils coupent à travers champs. En suivant la ligne des haies, ils demeurent invisibles de la maison. La Foucardière est une sorte de maisonnette sans étage, flanquée d'une étable à deux vaches, d'un atelier et d'une grange sans grenier à foin. En arrivant par le travers sans avoir de cour à franchir, Arsène et Gustave sont devant la porte. Les deux fermiers - des gens d'âge, ils approchent des soixante-dix ans - sont seuls dans la salle, de chaque côté de la cheminée. Gustave a cogné un grand coup. Suivi de son compagnon, il est entré.

- On passait par là, dit-il.

- T'as eu raison, mon gars. Tu boiras bien un coup de blanc. Et ton copain l'Arsène aussi.

- C'est pas de refus, père Nestor.

- Tu m'en donneras un demi-verre, Nestor, dit Rosa. Ca me remonte-ra.

- Ca vaut mieux que les médicaments de ce docteur de Manville. C'est pas avec nous qu'il s'enrichira.

- Dites donc, père Nestor, dit Gustave, vous avez vu le baron?

- Pour l'avoir vu, je l'ai vu. Il veut nous foutre à la porte.

- Le baron ?

- Qui veux-tu que ce soit ? C'est lui le proprio, non ?

- Mais pourquoi ?, demande Arsène.

- Soi-disant que je devrais cultiver une terre vers Marquigny et abandonner celle que j'ai vers les Patureaux. Mais, aux Patureaux, ils en veulent pas de cette terre. Et moi, celle qu'il me propose, j'en veux pas non plus. C'est trop loin.

- Mais qu'est-ce qu'il vous a dit ?

- Ben, comme ça, qu'il renouvellerait pas le bail, qu'il en prendrait un autre. Bast... Il aura du mal à trouver, en tout cas dans le pays. Et puis Rosa et moi on sera peut-être ben morts avant.

- Vous ne partirez pas, père Nestor., dit Gustave. Et vous non plus, mère Rosa. On vous soutiendra, nous les paysans.

- S'il n'y a que nous de menacés, personne ne bougera

- Justement. Y'aura sans doute pas que vous.

- Je suis trop vieux pour me battre.

- Le baron, il est encore plus vieux que vous, dit Arsène

- Oui, mais il est le plus fort. C'est lui qui a les sous. Et la terre. Mon pauvre père aurait mieux fait de ne pas vendre au feu baron.

Ils vident d'un coup leur verre. Titubante, la fermière était allée les chercher et les avait remplis. Ils vont à travers champs vers la Maison-Quarte. La ferme est presque à l'entrée de Marquigny. Ils franchissent, au delà de la Foucardière, le pont de bois qui joint les deux rives ; le pont de pierre est au bout de la grand-rue du village. Sitôt passés le fleuve, ils sont dans les prés. La ferme est belle, avec son bâtiment neuf à deux étages. En utilisant les toits de l'ancienne ferme, l'ancien baron a rajouté un étage. Trois fenêtres s'ouvrent dans la charpente trois chambres où logent les enfants des fermiers. Zéphyrine aligne, selon l'usage, des tasses de café. Elle apporte une bouteille d'alcool de pomme.

Dujardin entre. C'est un bel homme blond, large d'épaules, un athlète. Comme il sait lire et écrire, à vingt-cinq ans, il a été élu maire. Il l'est depuis dix ans.

- Dis donc, lance Gustave, t'es au courant pour ce que raconterait le baron ?

- Il est venu à la mairie et il m'a dit : Vous pouvez annoncer à chacun de vos concitoyens, puisqu'ils sont tous mes fermiers, que, s'ils n'obéissent pas à mes ordres, leurs baux, quand ils viendront à expiration, ne seront pas renouvelés. Et c'est valable pour vous-même. Je lui ai répondu : Monsieur le baron, feu mon père habitait déjà cette ferme et mon grand-père et mon arrière grand-père du temps de l'ancien baron de la Motte. Et c'est pareil dans tout le pays. Nous voulons bien nous accorder avec vous, mais ne nous faites pas la loi. Mon bisaïeul

qui était tenancier de votre trisaïeul n'obéissait à personne. Il remplissait sa charge, sans que, en plus de ce qui lui était dû, le vieux baron exigea rien de lui. Il a rougi et il m'a dit : Les temps ont changé. Je suis le propriétaire. Quand le contrat est achevé, je peux chasser qui je veux. Pour tous ceux qui ne se soumettront pas, c'est ce que je ferai. Et moi je lui ai dit : A votre aise, monsieur le baron. Vous aurez tout le pays contre vous, y compris ceux qui ne sont pas vos fermiers.

- Il est trop vieux, dit Gustave.

- Un entêté, dit Dujardin.

Ils ont retraversé le fleuve sur le pont de bois, longé la rive en sens inverse. A six heures, ils entrent dans la cour de la ferme des Basses-Tours. Gustave quitte Dujardin. Il pique ses boeufs, en leur aboyant des jurons. Il est arrivé à l'entrée de la cour des Blénants. Il lève les yeux, voit devant lui le baron. Perché sur sa charrette, il est à la même hauteur que lui juché sur son cheval. Le baron est face à la ferme et ne peut le voir. Il engage la charrette dans la cour, l'amène au bas de la grange, au dessous du grenier à foin. Le baron demeure immobile sur son cheval. Du haut de ses brancards, Latour-Gromier le fixe, sans le saluer. Puis il détourne les yeux.

- Latour-Gromier, dit le baron d'une voix forte - sa bouche grande ouverte lève haut ses moustaches -, je t'adjure d'obéir à mes ordres. Consulte ton coeur. Tu y trouveras le sentiment de ton devoir.

Ces grandes paroles, le feu baron ne s'en servait plus. Peut-être l'ancien baron et encore...Gustave se tait.

- Ah, tu t'obstines, reprend le baron. Eh bien, j'agirai au nom d'une Loi qui est au-dessus de toutes celles que ce régime pourri a mis dans ses codes. Je te chasserai, toi et les tiens. J'appliquerai les lois de la République, pour faire régner la Loi de Celui que je représente.

Latour-Gromier descend de sa charrette, vient près du cheval, croise ses mains. Le baron consent à poser dans les mains croisées d'abord un pied droit, puis l'autre. Lentement, il se met à terre. Il est cramoisi. Gustave le tient par le bras. Le baron le saisit aux épaules.

- Traître, tu craches à la figure de l'homme que tu dois vénérer.
 - Je ne vous ai jamais craché à la figure, monsieur le baron, et je vous vénère comme mon propre père, vous le père de monsieur Arnaud.
 - Pourquoi ne m'obéis-tu pas ?, dit-il d'une voix presque calme.
 - Monsieur le baron, je n'ai pas à vous obéir. Ce que vous me demandez n'est pas inscrit dans le bail. Je cultive les terres qui me sont louées. Rien ne vous autorise à m'en faire cultiver d'autres, encore moins à en abandonner à mes voisins.
 - Mais, double buse, tu ne vois pas que je veux mieux répartir les lots, que tu n'y perdras pas au contraire. Celui qui ne vend pas son cheptel vendra plus de blé. Et celui qui a trop de blé à vendre pourra se rattraper sur le cheptel.
 - Monsieur le baron, nous ne vous sommes redevables que de nos fermages. Si vous voulez augmenter la culture, donnez -nous les semences. Si vous voulez accroître le troupeau, donnez-nous les bêtes. - Jamais, hurle le baron.
- Il monte d'un bond sur son cheval et part à grand train. Lorsque pour Gustave il est devenu invisible, il se met au pas. Derrière lui, il entend un galop. Il est à l'entrée de Marquigny, juste aux premières maisons, avant le pont de pierre. Il ne tourne pas la tête. le galop se rapproche. Le cavalier ne le dépasse pas, vient se ranger à l'un de ses côtés.
- Arnaud, dit le baron. D'où viens-tu ?
 - De Manville. Je vous ai aperçu de l'autre rive.
 - J'ai vu Latour-Gromier. c'est un homme plein de coeur, mais quel obstiné !
 - Gustave, moi je l'aime beaucoup, dit Arnaud.
 - Je sais, dit le baron. Et il t'aime aussi. Il parle de toi avec amitié. Ca ne suffit pas pour le décider à m'obéir.
 - Pourquoi voulez-vous vous faire obéir ?
 - Ne recommence pas, Arnaud.

- Permettez-moi de vous dire que vos principes sont excessifs. Personne ne se soumet plus à un homme au nom de Dieu. Déjà, ça fait belle lurette qu'on ne plie plus le genou devant les princes.

- Hélas !, dit le baron.

- Mon cher père, il faut vous moderniser, dit Arnaud.

- Quoi ?, dit le baron. Quel est ce barbarisme ?

- Un mot nouveau pour vous, pas pour moi.

- Je reste fidèle à mes principes. Je devais, en tant que militaire, me soumettre à mon souverain quel qu'il fut. Officier général sous le dernier Empire, je n'ai pas dérogé à cette règle. Je ne dérogerai pas non plus aux devoirs qu'elle m'impose.

- Vos principes ne sont plus guère de notre époque. Votre Le Play veut repeindre du vieux pour faire du neuf. Nous, nous voulons réellement innover.

Ils ont traversé le pont de pierre. Ils s'engagent dans la grand-rue de Marquigny. Des chapeaux se soulèvent. Les cavaliers répondent d'un signe de tête. Des volets se ferment. Des enfants s'enfuient. Les deux hommes montent, au pas lent de leur cheval, le chemin qui mène au château.

La fabrique de Dubarry domine la ville. Elle a été bâtie, il y a trente ans, sur une colline ; cette colline est dédiée à Saint Pandronne, un

saint local qui guérit, dit-on, les verrues. Dans les années 1850, le père d'Adrien Dubarry était encore paysan sur les terres des Meules. Mais il avait ajouté à ses bâtiments de ferme un atelier de tissage. A la morte-saison, il embauchait des journaliers sans travail et leur faisait tisser la laine de ses moutons. Il était le seul à avoir suffisamment économisé pour se payer trois métiers. A la fin de l'année 1850, il possédait des capitaux assez importants pour quitter la terre et s'établir à son compte. Il avait loué à la municipalité de Manville, dont le maire était à l'époque un Meules, un terrain sur la colline. En un an, il y fit bâtir un long bâtiment de pierre avec de hautes fenêtres cintrées. De loin, l'édifice ressemble à un couvent. Puis il acheta une cinquantaine de métiers qu'il rangea en triple ligne sur toute la surface du bâtiment. Au fond, une énorme cheminée fut construite, alimentée, l'hiver, par un feu de bûches. Les ouvriers affluèrent : citadins ou paysans ou journaliers. Les uns quittaient la campagne, d'autres le travail saisonnier, d'autres encore l'artisanat. A la fin de l'année 1851, la fabrique travaillait à plein rendement. Lorsque le père Dubarry se retira, il désigna son fils Adrien pour lui succéder. C'était en 1865. Adrien et ses frères étaient demeurés sur les terres des Meules comme fermiers. Le vieux mourut en 68. Sous la direction d'Adrien, la fabrique prit de l'extension. Le nombre d'ouvriers doubla et il fallut construire, toujours en louant le terrain à la mairie, un second bâtiment. Adrien appela deux de ses frères pour l'aider., Charles et Emile. Savinien, plus jeune, demeura fermier des Meules. Les profits sont bons ; la fabrique ne connaît pas la mévente ; à vingt lieues à la ronde, ses ouvriers sont les mieux payés. La famille Dubarry s'enrichit.

Arnaud est depuis 1871 à la mairie de Manville. Il avait été candidat contre le fils d'un Meules cousin de sa femme. En bon saint)simonien, il prêche pour la modernité, la réussite dans les affaires, l'esprit d'aventure. Il refuse l'épargne inutile, appelle au placement des capitaux dans des industries, prône l'investissement et le réinvestissement. Il a constitué son conseil municipal partie de représentants des em-

ployés de la ville, ceux des Ponts et Chaussées, de la voirie, des bureaux, partie de notables. Il leur a ajouté quelques gros commerçants et deux ou trois propriétaires fonciers des environs. Enfin, il a choisi un soi-disant représentant des ouvriers-tisserands. Il s'agit en fait d'un chemineau ; il a filé la laine autrefois dans les fermes ; il ne travaille plus guère sauf à jardiner dans le potager des Soeurs Assomptionistes derrière l'hôpital. En revanche, Arnaud a refusé au Conseil Adrien Dubarry, le seul propriétaire de fabrique de Manville. Sur convocation du maire, le Conseil municipal se réunit tous les mois. Après expédition des affaires courantes - la flèche d'une église, le préau d'une école, la promenade à aménager le long des remparts -, Arnaud relance le débat sur l'industrialisation de la ville. Manville est une petite agglomération de dix mille habitants environ. Depuis des siècles, elle est, pour l'arrière-pays, Marquigny et les villages alentour, le lieu du marché principal. Chaque mardi, des carrioles attelées amènent sur la place des Saules - un grand carré blanc bordé de maisons basses - les suppléments de légumes. Poussés le long des chemins, des bestiaux vont jusqu'au foirail, grand espace coupé de barrières à l'Est le long du fleuve. La vocation agricole de Manville, avec ses fromages, sa viande de boeuf, ses salades et ses légumes verts, est établie. Qui songerait à y créer des usines ? La tentative de Dubarry apparaît comme une exception, réussie, mais qui ne tente personne d'autre que celui qui mène l'entreprise. Les notables retournent, eux, qui à leurs terres, qui à leur commerce. Les employés, derrière leur grillage, se réjouissent de toucher un salaire de l'Etat républicain pour recopier des actes sur un registre. Lorsqu'en 1871, Arnaud s'était fait élire sur une liste comportant son actuel Conseil municipal, son but était d'industrialiser. Après son droit, il avait vécu à Bellance. A trente ans, revenu à Malval, il avait géré les terres. Il arrivait à Manville avec une réputation intacte, un esprit nouveau, des qualités reconnues par tous - surtout par les paysans - de bon gestionnaire. Quand à son idée d'industrialiser, chacun s'en gaussait. On répétait à l'envi que c'était une idée

de jeunesse - du saint-simonisme disait-on - dont, une fois à la tête de la ville, il se déprendrait. Depuis des années, à Malval, il attendait sa chance. Le Meules, maire de la commune, l'administrait de la même manière que son domaine. Ni l'un ni l'autre ne fructifiaient. Au cours du siècle, Manville ne s'était guère embellie. Les réverbères à gaz n'y étaient pas apparus. Les vieux rempart s'écroulaient., sans être remplacés par ces belles promenades qui ornent maintenant tant de cités. Faute d'une industrie locale pour leur redonner du nerf, les commerces végétaient. Seul, Dubarry faisait figure, depuis longtemps, d'entrepreneur inventif. Pour réaliser son idée, Arnaud comptait sur son appui. Hélas, jusqu'en 1871, il ne put abandonner les terres. Son père n'était pas revenu. Dès qu'il fut de retour, Arnaud se présenta aux élections municipales. Il ne pouvait attendre du conseil qu'il présentait sur sa liste l'aval des perspectives qu'il prétendait ouvrir à la ville. Les notables, les commerçants, les employés et l'ouvrier qu'il avait choisis se marquaient tous par leur tolérance, leur conviction affichée pour les idées de 89. Parmi les notables propriétaires fonciers ne figurait aucun nom de l'ancienne noblesse. Sa liste soulignait pour Manville un changement radical. Mais la plupart ignorait ce qu'était l'industrialisation, l'entreprise et le commerce d'exportation. Ils n'y étaient pas hostiles, mais demeuraient dans l'expectative. Sur sa profession de foi, Arnaud n'avait fait qu'une brève allusion à ce qui était le but de sa vie. Sinon il n'eut pas été élu. Sa liste passa à une large majorité. Les Manvillais étaient lassés du vieux Meules qu'ils avaient maintenu maire pendant trente ans. Sa bonhomie était goûtée de tous ; mais il ne convenait plus aux nouveaux idéaux républicains. On était d'accord aujourd'hui pour que soit mise en oeuvre la modernisation de la ville. Le lendemain des élections municipales, Arnaud fut, à l'unanimité du Conseil municipal, élu maire. Avant son élection, il avait demandé à maître Joret le notaire, qui le connaissait, d'aller voir de sa part Adrien Dubarry. Il s'agissait d'obtenir de lui une entrevue. Arnaud voulait l'associer à la future expansion industrielle et commerciale de l'ag-

glomération. La réussite de son entreprise, de filature l'avait convaincu. En fait, il était fort ignorant des réalités de l'industrie. Adrien, s'il n'était saint-simonien, respectait, selon lui, sans le savoir, les principes non du maître, mais de ses disciples, Enfantin et surtout le cher Michel Chevallier.

Un matin, il gravit les pentes de la colline de saint Pandronne. C'était durant l'hiver. Les élections avaient lieu en Mars. On était en Février, il faisait froid. Il avait revêtu une longue redingote, mis un chapeau haut-de-forme ; il tenait à la main une canne au pommeau d'argent. Il frappa à la porte du premier bâtiment ; il entendit un pas qui, de l'intérieur, s'avavançait vers lui. Lorsque la porte s'ouvrit, il se trouva devant un petit homme aux cheveux grisonnants, engoncé dans une cote bleue.

- Monsieur Adrien Dubarry est-il là ?

- C'est moi, répondit l'homme.

Lui tendant la main et le tenant à l'épaule, Arnaud murmura :

- Pardonnez mon impolitesse. Je vois les entrepreneurs comme ils étaient dans ma jeunesse, pleins d'eux-mêmes, l'air quelque peu satisfait. Vous ne répondez pas au portrait. Mon ami Joret aurait pu me prévenir.

La conversation, dans le petit bureau où Adrien rangeait ses papiers, fut brève. A chaque longue phrase d'Arnaud, suivie de la même question : viendrez-vous avec nous ?, il répondit non. Arnaud s'exclama :

- Sans vous, je ne peux rien faire

- Eh bien, mon cher monsieur, ne faites rien.

- Mais vous avez construit cette fabrique. Pourquoi ne pas l'agrandir ? La multiplier ? Je vous aiderai.

- Je vous ai dit non, plusieurs fois.

- Enfin, que me reprochez-vous ?

- De rêver

- Dix villes de France, de la grandeur de la nôtre, ont déjà de belles industries. Leur commerce se développe, elles exportent vers l'étran-

ger. Des villes de dix mille, de vingt mille habitants. Pourquoi pas nous ?

- Parce que c'est votre rêve et pas le mien. Je ne vous reproche pas tant de rêver, mon cher monsieur, que de confondre votre rêve avec celui d'autrui. Dans d'autres villes, certains, quelques-uns voulaient industrialiser. Ils étaient assez nombreux pour entraîner les autres. Ici il n'y a que vous.

Arnaud gardait le silence. Il fixait son vis-à-vis avec morgue.

- Cessons, monsieur, dit brusquement Dubarry - il n'y avait plus de mon cher monsieur -. Nous ne sommes pas du même monde. Je suis un vieux paysans devenu, un peu par hasard et par goût ouvrier-patron. Vous êtes d'une ancienne famille dont je connais le nom, vous avez des terres, quelques capitaux à ce qu'on dit. Vous êtes jeune, vous voulez tenter l'aventure, la grande aventure. Allez-y, mais sans moi.

Arnaud prit sa canne et son chapeau, sortit sans saluer.

A l'avantage de tous, il a modernisé la ville. une terrasse s'élève sur le bord du fleuve, la place des Saules a été agrandie, le foirail réaménagé. Quant à la mairie, refaite à neuf, elle est l'orgueil des habitants. Parfois, dans des séances du Conseil, Arnaud rappelle son projet : créer de nouvelles fabriques, attirer une population qui puisse accroître la richesse, entourer Manville d'usines.

- Faites, faites, disent les notables avec un sourire.

Aucun d'eux ne veut mettre un sou dans la construction d'un atelier, ni dans l'achat d'une machine. En revanche, ils votent volontiers l'augmentation des taxes municipales, pour financer les travaux d'urbanisme et la rénovation des faubourgs. En 1879, Arnaud a décidé d'agir pour lui seul. Il encouragera des industriels extérieurs à la ville, habitant Bellance ou Rames, à venir s'y installer et à y créer quelques entreprises. Il leur proposera des terrains, une aide administrative et une association secrète avec lui-même pour les crédits. Il en a trouvé

deux, peu argentés, mais résolus à se lancer dans la filature. Ils sont prêts à vendre, l'un à Bellance l'autre à Rasmès, de petites affaires artisanales qui vivotent. L'un fait confectionner des miroirs, l'autre des pendules. Ils réinvestiront dans l'achat ou la construction d'une fabrique.

Adrien a reçu, quelques jours plus tôt, une convocation à en tête de la mairie, signée du premier adjoint. Il est invité à se présenter au Conseil. Doit être débattu avec lui, au mieux de son intérêt, le tracé suivi par une conduite d'eau. Par ce froid matin de Janvier, Adrien a troqué sa cote bleue contre des pantalons de laine et une veste fourrée. Il descend la colline, s'engage dans la rue Saint Bruce. Il marche au milieu de la chaussée. Il ne rencontre pas grand monde. Quelques connaissances lui disent : Bonjour, Adrien ou Bonjour, Dubarry ou encore Bonjour, monsieur Dubarry - les plus jeunes -. Dix heures sonnent à saint Nicolas et aussitôt à la nouvelle horloge de la mairie. Adrien entre dans le hall. il est accueilli par Arnaud.

- Oublions le passé, lui dit d'emblée le maire en lui tendant la main. Repartons d'un nouveau pas.

L'autre prend la main qu'on lui tend, sans répondre.

- J'ai . de vos nouvelles par Joret. Il m'a dit que madame Hélène allait bien, que la petite Désirée, malgré son jeune âge - huit ans je crois - , travaillait à merveille à l'école. Quant à vos frères, je les rencontre parfois. Nous nous connaissons.

- C'est aimable à vous, monsieur de la Motte, murmure Dubarry .- -

- La séance va commencer, dit Arnaud. Que diriez-vous de déjeuner ensuite avec moi ? Nous pourrions parler tranquillement.

- Je ne peux pas, monsieur de la Motte. Il y a du travail à l'usine.

- Vous êtes le patron.

- A mon usine, le patron doit travailler autant que ses ouvriers

- Mon pauvre Dubarry, vous en êtes encore à l'atelier.

- Non, répond vivement Adrien, nous sommes propriétaires, moi et ma famille ; nos ouvriers sont des salariés. Mais il est vrai que l'organisation de l'usine demeure celle d'un atelier. Je travaille autant qu'eux. Les salaires sont calculés en fonction de la qualité de l'ouvrage et de l'ancienneté.

- Même quand les stocks s'accumulent ?

- Ils ne s'accumulent jamais.

Arnaud le prend pas l'épaule et le pousse document vers l'entrée de la salle du Conseil. La salle occupe une bonne partie du premier étage de l'hôtel de ville. Elle est tapissée d'une étoffe bleue - elle a remplacé les Aubusson offerts naguère par les Meules -. Les douze conseillers municipaux sont à leur place. Une estrade surmontée d'un bureau est réservée au maire. Arnaud montre du doigt à Adrien une chaise devant un pupitre sur le côté de la grande table. Adrien va s'y asseoir. Pendant une heure, le Conseil expédie le quotidien.

- Nous en viendrons bientôt à vous, monsieur Dubarry. Ne vous impatientez pas.

Tout en écoutant le maire dissenter sur la nécessité de repeindre les grilles du jardin public, ou sur celle d'interdire aux petits vendeurs de prendre un emplacement au marché, des conseillers regardent Adrien. Certains le connaissent, mais lui et eux ne sont pas du même côté. Eux, ce sont des notables, négociants, commerçants. Ils ont profité de la fabrique pour faire le commerce d'étoffes. Ou ils sont notaire, avocat, huissier, percepteur. Sauf le premier et le dernier, ils n'ont jamais eu de rapports professionnels avec lui. Ils sont habillés de vêtements sombres, portent le col amidonné et la cravate noire, une montre en or dans leur gousset, la chaîne leur barrant le haut du ventre. Les vêtements simples d'Adrien contrastent avec la sereine opulence des leurs. Seul le chemineau, représentant des ouvriers, porte un veston court. Arnaud s'interrompt. Il demande à un conseiller de présenter la requête adressée à Adrien Dubarry. Le conseiller a étalé devant lui un papier. Il lit. La conduite viendra des coteaux à l'Ouest de Manville.

Elle franchira la colline. Elle approvisionnera en eau potable les habitants d'un nouveau quartier qui se construit au bord du fleuve. Son passage le long du mur de la fabrique ne causera aucune nuisance.

- Monsieur Dubarry, dit Arnaud, acceptez-vous que cette conduite passe près de votre usine ?

- Pour mes concitoyens et moi-même, je le souhaite.

- Nous enregistrons votre réponse.

- Je peux m'en aller ?, demande timidement Dubarry.

- Pas encore, dit Arnaud avec un sourire. Les travaux prévus sont liés à un autre projet. Monsieur Dubarry, je me permets de vous rappeler que le terrain sur lequel votre fabrique s'est élevée appartient à la ville.

- Ma famille est locataire de ce terrain depuis 1850, répond Adeien.

- Pour la parcelle que vous occupez, la bail a été reconduit chaque année. Et sans augmentation notoire.

- Vous voulez une augmentation de la location ?, dit Dubarry. Si elle n'est pas trop forte, j'y consens.

- Il n'en est pas question, répond Arnaud. Aucune décision en ce sens n'a été débattue par le Conseil, n'est-ce pas, messieurs ?

Un long murmure approuvateur lui répond.

- Nous n'augmenterons pas le bail de Dubarry, dit un conseiller.

Grâce à lui, la ville s'enrichit.

- Oui, oui, crient les conseillers.

- Merci, messieurs, dit Dubarry.

- Je vous avais demandé de coopérer avec nous à l'industrialisation de la ville. Je renouvelle ma demande.

- Monsieur de la Motte, si votre demande est la même, je vous renouvelle ma réponse : je n'agrandirai jamais ma fabrique. Elle nous suffit pour travailler et pour vivre, mes ouvriers, ma famille et moi-même.

- Pensez à la ville, cher Dubarry. Vous devez y développer l'industrie. Vous êtes le seul à pouvoir le faire.

- Je ne me sens aucune obligation à développer quoi que ce soit

- Depuis dix ans que je suis maire, éclate Arnaud, vous êtes planté là-haut avec vos deux bâtiments. Vous pourriez en avoir trois, doubler, sinon tripler le nombre de vos ouvriers, augmenter vos ventes et vos profits. En refusant votre intérêt particulier, vous nuisez à l'intérêt général.

- Monsieur de la Motte, mon intérêt particulier qui rejoint l'intérêt général est aussi de vivre et d'être heureux avec un métier supportable.

- Vous privez de travail des dizaines de malheureux paysans. Ils ne peuvent plus rester sur les terres

- L'un de mes frères est sur notre ferme, il ne cherche pas, lui, à devenir ouvrier.

- Cessons les bavardages inutiles, dit Arnaud sèchement. Le temps passe et nous avons, nous, autre chose à faire.

- Moi aussi, dit Adrien, aussi sèchement. J'ai attendu suffisamment longtemps. Puis-je m'en aller ?

- Non, répond Arnaud en fureur, vous êtes l'un des habitants de cette ville, un assujetti, un contribuable. Tant que votre maire ne vous prie pas de partir, vous devez rester.

- Vous êtes un maire à poigne, monsieur de la Motte, fidèle à 93, mais pas à 89.

- Insolent.

- Que diable, dit Adrien en riant, nous en sommes déjà aux injures, celles des ci-devants.

- J'ai les moyens de vous faire céder, hurle Arnaud hors de lui.

- Lesquels ?, dit Adrien calmement.

Arnaud souffle, reprend sa voix normale et répond :

- Monsieur Dubarry, je vous déclare la guerre. J'ai constitué un consortium de propriétaires-entrepreneurs. Il a des capitaux pour construire une fabrique plus grande, plus moderne que la vôtre. Et j'ai un moyen de vous contraindre : dénoncer le bail qui vous lie à la ville. Vous serez obligé de vendre votre entreprise. Bien sûr à notre consortium. Il n'y aura pas d'autre acheteur, je vous le garantis.

- Depuis plus de trente ans, crie Adrien, nous sommes là-haut Au nom de quoi nous chassez-vous ?

- La ville est libre de reprendre son terrain. Le Conseil en décidera. Restez comme vous êtes, Dubarry, reprend Arnaud aimablement. Mais prenez des parts dans le consortium. Vous n'aurez pas de concurrence. Et vous contribuerez modestement à l'affaire.

- Jamais, répond Adrien.

- Pourquoi ? dit Arnaud.

- Je n'entre pas dans les sociétés dont je ne suis pas le maître. La mienne me suffit.

- Messieurs, dit Arnaud en se tournant vers les conseillers, je tiens à vous informer des conditions du projet. Le consortium finance lui-même la construction et la mise en route de la nouvelle fabrique. Néanmoins, pour associer la ville, il met en vente, à un prix largement compétitif, des parts. Ceux qui les achèteront ne seront pas liés pour autant à l'échec de la fabrique. S'il y a échec, le consortium en prendra seul la responsabilité. En revanche, les acheteurs participeront à sa réussite au pro rata des bénéfices. Le consortium a pris une autre décision. Pour contribuer à la prospérité de Manville, les étoffes seront vendues aux commerçants de la ville à un prix inférieur à celui qui prévaudra sur tous les autres marchés. Ainsi nos concitoyens pourront acheter leurs vêtements à un moindre prix que partout ailleurs.

Déjà les conseillers discutent entre deux à voix murmurée - l'opération est illégale - de l'offre et de la quantité de parts à acheter. Ils se sont tournés les uns vers les autres. Parfois, pour un complément d'information, l'un d'eux s'adresse à Arnaud. Dubarry se tient assis sur son siège, les bras croisés.

- Messieurs, crie Arnaud, un peu de silence.

Dubarry demande la parole.

- Aussi longtemps que vous voudrez, mon cher Dubarry, répond Arnaud.

- Messieurs, en décidant de reprendre le terrain sur lequel ma filature est bâtie, monsieur le Maire me ruine. Pour m'écraser, il abuse de ses fonctions, de sa propre puissance. Cela, parce que je ne me plie pas à ce qu'il veut. Messieurs, si vous soutenez cette injustice, si vous entrez dans le projet du maire...

- Ce n'est pas mon projet, coupe Arnaud, c'est celui du consortium.

- Laissez-moi parler, crie Adrien.

- Continuez, dit Arnaud.

- Je combattrai jusqu'au bout pour garder ma fabrique, pour conserver mes ouvriers, pour garantir mon patrimoine qui est aussi celui de mes frères. Je ne reculerai devant rien. J'ameuterai contre vous les ouvriers qui ne vous aiment guère, les petits employés qui vous subissent, les paysans qui ne vous aiment pas du tout. Ni le maire, ni le Conseil municipal n'en ont fini avec moi. Je ne suis pas parti. Messieurs, ne vous laissez pas tromper. Nous sommes des gens de petites villes. L'industrie, une industrie trop développée ne nous apportera que malheurs. Laissez cet homme à ces chimères. Depuis douze ans, je travaille pour vous. C'est entre nous que nous pouvons nous entendre.

Les conseillers l'ont écouté distraitement. Pendant qu'il parlait, Arnaud rangeait ses papiers. Quand il sort de l'hôtel de ville, tous entourent le maire. Adrien franchit en sens inverse le chemin qu'il a suivi à l'aller. Au flanc de la colline, la rue en lacets mène à l'usine. Il voit ses murs percés de fenêtres en ogive, il entend le bruit des métiers. La maison qu'il habite est de l'autre côté à l'Est. Lorsqu'il arrive sur le seuil, sa fille, la petite Désirée, l'accueille en lui disant :

- Papa, l'oncle Savinien est là.

Elizabeth est assise dans la lingerie. Elle a près d'elle la Costaude et Gertrude, la femme du jardinier. La Finaude qui est femme de chambre ne vient pas à la réunion ; on l'a envoyée chercher du fil à la mercerie de Marquigny. Elizabeth recoud des serviettes ; elle reprend les ourlets qui se sont défaits, elle reprise les trous. Les trois femmes travaillent en silence. La Finaude est revenue ; Elizabeth la renvoie aussitôt vers la cuisine où elle doit éplucher des haricots verts.

- Si nous devons parler, dit-elle en s'adressant à la Coataude et à Gertrude, ça ne peut pas être devant elle. Elle dirait tout à Roland.

- Oh dit Gertrude, ils ne sont plus du dernier bien.

- Elle tient encore à lui, dit Elizabeth.

- Elle est si sotté, dit Gertrude.

- Bon, dit Elizabeth, en coupant avec ses dents le fil de son aiguille. Je suis perdue avec ce Roland. Si j'en parle à son père qui ignore tout, il le rappellera, il interrompra ses études. Ce serait dommage. Son grand-père est au courant. Sans m'en parler, il paie les dettes.

- Y' a des nouvelles de lui ?, dit la Costaude.

- D'avant-hier. J'ai reçu une lettre du banquier Gromier. Il dit que mon beau-père vient de verser quinze cents francs pour une dette de jeu. Roland lui demande de l'argent. Ils conviennent d'un délai et le banquier s'adresse directement au grand-père. Sur les fonds qu'il a à la banque, celui-ci paie la somme. Roland doit penser qu'il a, en plus de sa pension, un compte illimité. Le laisser à Bellance me paraît difficile.

- Faut pas l'y laisser, ce gremlin, dit la Costaude.

- Qu'est-ce qu'on peut faire ?, dit Gertrude.

- Lui couper l'argent. Lui donner juste sa pension, dit la Costaude.

- Son grand-père ne voudra pas, dit Elizabeth. Il n'admettra pas qu'un La Motte ne paie pas ses dettes.

- Faut le faire travailler sur les terres, dit Gertrude Dès qu'il aura son examen, faut le ramener ici. Il aidera son grand-père à gérer.

- C'est une, idée, dit Elizabeth. Il faudrait que j'en parle à Noémie. Je saurai s'il peut être accepté des fermiers. Mais il faudrait que le grand-père soit d'accord.

- Monsieur Marc l'aime, dit la Costaude. Il dira oui.

- Dès que possible; j'irai voir Noémie, dit Elizabeth. Elle nous aidera. Elle est comme vous, toujours de bon conseil.

Le lendemain, dans l'après-midi; l'attelage d'Elizabeth entre dans la cour des Blénants. Ses roues cahotent sur les pierres dont les têtes pointent dans les gravillons. Le palefrenier approche le cheval de l'un des anneaux scellés dans le mur. Il l'attache. puis il va rejoindre le fermier Gustave dans les champs. Noémie est sur son seuil.

- Chère madame Elizabeth, avez-vous des nouvelles de Roland ?

- Oui. C'est de lui que je viens te parler.

Souvent, Elizabeth, dans les moments difficiles, a fait appel à Noémie ; elle lui a expliqué comment raisonner l'enfant turbulent, l'adolescent intrépide et capricieux, enfin lr jeune homme sans frein.

- Je ne fais que passer, dit-elle. Je voudrais voir le curé, ce soir. Il connaît Roland depuis sa petite enfance. Il me donnera un avis.

- Il a encore fait des bêtises ?, dit Noémie.

- Oh, des dettes. Ce ne sont pas de très grosses sommes. Mais il prend de mauvaises habitudes.

- Et les femmes ?

- Pour le moment, on n'en parle plus.

- Il va peut-être se ranger, dit Noémie. Tout ça c'est pour se désen- nuyer de ses examens.

- Je crains que non. Ecoute, on en a discuté toutes les trois, Gertrude, la Costaude et moi. Elles, elles pensent qu'il faudrait qu'en Juin, dès qu'il aura fini son droit, il revienne ici et aide à la gestion du domaine. Qu'en penses-tu?

- Ah, ce serait une bonne chose, mais pas pour la raison que vous croyez.

- Que veux-tu dire ?

- Franchement et sans méchanceté, ça nous débarrasserait du baron. Elizabeth éclate de rire.

- J'ai peur que non, répond-elle. Mon beau-père ne marchera que si on lui donne Roland à former.

- Le jeune prendra le dessus, dit Noémie. Il sera mieux que son grand-père.

- Il ne faudrait pas que le plus âgé prenne ombrage de la popularité du plus jeune.

- On fera attention. Monsieur Roland connaît le paysan

- Merci, Noémie. Je pars. Je vais voir le curé.

Lorsqu'elle arrive au presbytère, en ce milieu du mois de Février la nuit s'annonce. Elle sonne. Une vieille femme apparaît.

- Ma bonne Agathe, est-ce que monsieur le curé peut me recevoir ?

- Toujours, puisque c'est vous, madame Elizabeth, répond la vieille femme.

Elle la fait entrer dans un parloir. Devant la table, trois chaises s'alignent. Le curé de Marquigny entre. C'est un homme âgé, portant rabat, barrette et croix pectorale.

- Ma petite Elizabeth, murmure-t-il, je suis content de vos voir.

- Je suis là au sujet de Roland, dit Elizabeth.

L'abbé se rembrunit.

- La dernière fois qu'il a fait un séjour à Malval, dit-il, il est venu. Je lui ai donné le peu d'instruction religieuse qu'il possède encore. Ma pauvre Elizabeth, c'est triste à dire. Il ne pense qu'aux femmes et au jeu. Et il l'avoue.

- Avez-vous essayer de le raisonner ?

- Bien sûr. Oh, il n'est pas cynique. Il voudrait rentrer dans le droit chemin, mais il n'y arrive pas. Il le dit lui-même : quand il voit des

cartes et des jupons, il s'affole Pour les cartes, on peut au moins les lui supprimer. Mais les jupons...

- Je crois, dit-elle, que nous avons trouvé une solution. Ce serait de le faire revenir à Malval dès Juin, après son examen et de demander à mon beau-père de lui apprendre la gestion des terres.

- Marquigny est éloigné de Bellance, dit l'abbé, et l'on n'y connaît guère de cabarets.. Quant aux filles, celles des fermiers ne se laissent pas approcher. Vous éviteriez d'embaucher de jolies lingères. Il lui resterait la Finaude. Mais il en est lassé, m'a-t-il dit.

- En confession ?, murmure Elizabeth.

- Je ne vous en aurais pas parlé, dit l'abbé. Son grand-père ne voudra pas s'en charger., ajoute-t-il.

- Pourquoi ?, dit Elizabeth.

- Parce qu'il l'aime trop. Il craindra de se fâcher avec lui. .Il n'est pas commode, le baron.

- Je vais essayer de le convaincre, répond Elizabeth. Il m'aime autant que Roland.

- Plus, dit le curé.

- Eh, l'abbé, dites tout de suite qu'il est amoureux.

- Il ne le sait pas, dit l'abbé. Cet amour là est le vrai amour, le seul.

Après celui de Dieu pour ses créatures, conclut-il.

Trois jours plus tard, la mère d'Elizabeth - elle est âgé de soixante ans, son défunt mari et le baron l'ont toujours appelée Armandine - vient en visite à Malval. Il est midi, lorsqu'elle range son cabriolet devant le perron du château. Sur les marches, l'attendent Marc, Arnaud revenu de la mairie et Elizabeth. Veuve, Armandine est venue seule. Sa visite était prévue de longue date. Tous les hivers, au milieu de Février, elle demande l'hospitalité au baron. Pour voir ma chère fille, dit-elle. Plus prosaïquement, ne chauffant que modérément sa propre maison, elle veut bénéficier, par les plus grands froids, du chauffage central. Elle s'engouffre dans l'entrée, disparaît dans les étages.

Une semaine après son arrivée, elle a repris ses habitudes de Malval. En cette fin d'après-midi, Elizabeth a le plus grand mal, pour avoir sur Roland une conversation avec elle, à l'immobiliser au salon. Depuis plusieurs jours, elle la lui a réclamée.

- Enfin assise, dit Armandine.

Sa fille est allée la chercher dans la grande cour derrière le château ; elle aidait Pierre le palefrenier à panser un cheval.

- Vous ne vous arrêtez jamais ?

- J'ai-horreur du repos. J'aime m'asseoir de temps en temps, mais j'oublie.

- Maman, je suis embêtée pour Roland.

- Le jeu à petit frais. et les grues. Ce n'est pas très nouveau. Tes frères en faisaient autant ; malgré nos maigres ressources, ton père payait. Avec le mariage, ça leur a passé ; leur femme les tient.

- Ecoutez, ça ne peut pas durer. On n'est plus dans l'ancien temps où il était toléré que de jeunes hommes se dissipent.

- Parce que, maintenant...

- Quinze cents francs la dernière dette de jeu. Plus une centaine de francs, il y a deux mois, pour des toilettes destinées à une demoiselle Zoé, une gourgandine, m'a dit le banquier Gromier. Evidemment, pour son grand-père, ce ne sont pas des sommes élevées. Mais moi je ne veux pas qu'il prenne de telles manières.

- Gronde-le.

- Il ne m'obéit pas. Ni non plus au curé. Je songe à le faire revenir en Juin, après ses examens, pour le confier à mon beau-père ; il lui enseignera à tenir la terre. Ca vous paraît raisonnable ?

- Mon dieu, oui. C'est un bon garçon, Roland. Mais il est comme étaient ses oncles, tes deux frères. Il aime la vie facile, la dépense, les plaisirs. Remarque, c'est de son âge. Evidemment, il faut qu'il cesse.

- Je vais en parler à Arnaud, dit Elizabeth. Puis je rencontrerai le cher beau-père. Ce sera le plus difficile.

- Pourquoi ?

- Le curé dit qu'il l'aime trop pour risquer de se fâcher avec lui.
- Roland est de bonne composition.
- L'autre n'est pas facile., dit Elizabeth.
- Le meilleur des hommes, dit Armandine. Sans lui, l'hiver je n'aurais jamais chaud.

A la fin de la semaine suivante, Armandine est partie. Un matin, lorsqu'Arnaud est prêt à quitter la chambre, Elizabeth lui murmure :

- J'irai te voir aujourd'hui à ta mairie.
- C'est grave ?, dit Arnaud.
- Non. Il s'agit de Roland.
- Viens à trois heures.

L'après-midi, Elizabeth est à la mairie de Manville. Elle frappe au vantail peint en gris, marqueté de filets dorés. Une plaque indique Monsieur le maire. Aussitôt entrée, elle s'est assise. Arnaud a approché une chaise de la sienne. Il lui tient les mains.

- Notre Roland fait l'idiot, dit-elle. Il y a longtemps que je voulais t'en parler. mais j'avais peur de t'inquiéter. Il joue à petit jeu, mais surtout il fréquente les filles. Tu vois ce que je veux dire, le genre de mi-mondaines et même plus bas.
- J'en ai fait autant à son âge.
- Je suppose que ton grand-père ne payait pas tes dettes de jeu, ni non plus des dépenses près des grisettes. Sans compter des dettes moins avouables, dans des lieux que je n'oserais nommer.
- Des bordels, dit Arnaud. J'ai du y aller quelquefois.
- Arnaud..., murmure Elizabeth.
- Ce n'est pas à mon père de payer. Moi je me débrouillais avec ma pension ; elle était aussi confortable que celle de Roland.
- Il va chez Gromier qui prévient son grand-père.
- On peut demander à mon père de cesser ses largesses.
- Il n'acceptera pas.
- Il en a lui-même tellement profité.
- Enfin, Arnaud..., dit Elizabeth.

- Nous aussi, dit-il en l'embrassant dans le cou.
- Revenons à Arnaud, dit-elle.. Voilà ce que je propose. Dès Juin, aussitôt après son examen, il rentre à Malval. Je le confie à son grand-père qui lui montre la tenue des fermes.
- Drôle de maître, dit Arnaud. Si le disciple réussit aussi bien...
- Roland a bon caractère.
- Ce n'est pas lui qui calmera mon père, ni les paysans s'ils se mettent en colère. Avec les perpétuelles provocations de ton beau-père, ils ne sont pas loin de l'énervement.
- La présence de Roland - qu'ils souhaitent - je suis suis renseignée - risque d'apaiser les esprits. J'en ai parlé avec la femme de Gustave. Elle m'a dit : Ca nous débarrassera du baron.
- Roland tiendra-t-il le coup ?
- Ce n'est pas à Marquigny ni à Manville qu'il trouvera beaucoup de tripots et de filles, dit Elizabeth. Il devra se contenter de la Finaude s'il en veut encore.
- Avec la Finaude....., dit Arnaud.
- Ne fais pas l'innocent.
- Ah, c'est pour cette raison qu'elle pleurait. Il a du l'abandonner.
- Eh oui. Faute d'autres occasions, il la reprendra peut-être. Je ne crois pas que le curé serait contre.
- Il ne semble pas désirer se marier, dit Arnaud
- Non, dit Elizabeth. Je m'en vais. Il faudra que je vois ton ton.père. Le soir même, Elizabeth murmure au baron qu'elle viendra dans son bureau le lendemain à deux heures. Arnaud appuie la demande de sa femme.
- A propos de Roland, lui dit-il.
- Il est malade ?
- Mais non, répond Arnaud.
- Tu peux venir quand tu veux, dit le baron à Elizabeth. Tu le sais et tu ne t'en prives guère.

- Ah, j'aime , tous les jours, vous faire une petite visite, papoter avec vous. Là, c'est sérieux.

- Viens demain, dit-il.

A deux heures, Elizabeth entre sans frapper dans le bureau du baron. Il a exigé d'elle que, pour se distinguer de tout autre, elle ne frappe pas. Il est assis à sa table, il lit avec application un contrat, celui d'une ferme éloignée. Comme ses compagnons, le locataire se montre récalcitrant.

- Celui-là, son bail s'achève en Novembre. S'il ne cède pas, je le chasse.

- Qui est-ce ?

- Hyacinthe Hureau.

- Le père Hureau ? Mais ils sont là, les Hureau, depuis au moins quinze générations. Je suis allée souvent chez eux.. J'y vais un peu moins, cette année. Leur chemin est devenu très mauvais ; j'ai toujours peur de verser. Vous n'allez tout de même pas les chasser.

- Ecoute, mon enfant, je ne t'ai pas dit ça, pour que tu me conseilles.

- J'aime beaucoup Mélanie Hureau, dit Elizabeth. L'idée qu'elle doive partir avec son mari et ses enfants sur les routes ne me réjouit guère.

- Je verrai ce que je peux faire, dit le baron.

Tour à trac , Elizabeth lance :

- J'ai une proposition pour Roland.

Le baron lui répond :

- Roland va achever ses études de droit. A lui, maintenant, de choisir son avenir.

- Je ne veux pas qu'il reste à Bellance, dit Elizabeth, ni d'ailleurs qu'il aille vivre dans une ville.

- Tu as peur pour sa santé, que l'air ne soit pas bon ? Il est solide, le gaillard, un vrai La Motte.

Il se rattrape aussitôt.

- Et un vrai Meules. Il suffit de voir ton père. `

-Vous jouez les grand-père gâteaux, dit Elizabeth. Vous savez pourquoi je ne veux pas qu'il soit en ville ?

- Non. Pourquoi ?

- Il y fréquente des filles de mauvaise vie, des lieux de débauche. Il y joue... de l'argent qui n'est pas le sien.

- Mon petit, dit le baron, jusqu'à ce que j'ai dépassé la cinquantaine, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, mon père payait toujours mes dettes. Quant aux femmes, ajoute-t-il, ce n'était pas nécessaire. Ensuite, j'ai réglé moi-même.

- Des dettes, dit Elizabeth, vous en aviez beaucoup ?

- Beaucoup non, mais au moins autant que Roland à son âge. Et ensuite un peu plus.

- Une mauvaise habitude, dit Elizabeth.

- Cela vaut mieux que de voler son prochain, comme tous ces grossiums de maintenant. Pour les femmes, je regrette qu'il se contente du petit monde.

- Mon idée, dit Elizabeth, c'est qu'il revienne ici et qu'il travaille avec vous.

Avant de répondre, le baron réfléchit longtemps. Elizabeth le regarde.

- Ca me permettrait de passer la main, dit-il. Je mets un point d'honneur à ne rien devoir à Arnaud. Roland est mon petit-fils. Je le dresserais pendant quelques mois à l'administration.

- Alors ? , dit Elizabeth.

- Il faut, dit le baron, que ton fils soit indépendant de toi, de moi, de Malval. Il doit avoir sa vie à lui.

- Quelle vie ?, dit Elizabeth.

- La même qu'ici, dit le baron, mais ailleurs.

- Où ?, dit Elizabeth.

- J'ai, dans un village au Sud de Bellance, à Vinsange un grand pavillon de chasse, avec, tout autour, une forêt. Il y a quelques fermes dont je ne m'occupe guère, elles rapportent peu. Le bois est d'un bon

profit. Je peux donner cette propriété à Roland. Il aura largement de quoi vivre.

- Il sera tout seul, dans une maison qui n'est pas la sienne, qui n'est pas celle où il est né.

- A la mort de ses parents, il aura Malval.

- Pauvre Roland. Vous le condamnez à l'exil.

- Si tu m'aides, il l'adorera.

Elizabeth fait la moue.

- Un exil est un exil.

- Sauf s'il n'est pas seul, dit le baron, sauf s'il a une femme et des enfants.

- Vous voulez le marier ?, dit Elizabeth. Il n'en pas envie.

- Connais-tu le petite Adèle d'Eusmes ?, dit le baron.

- Oui, elle est ravissante, une fille sérieuse. J'aimerais l'avoir pour belle-fille. C'est à Roland de décider.

- Encore faut-il qu'il la voit, dit le baron. A toi de jouer.

Lorsque Elizabeth quitte le baron, ils ont convenu qu'ils ne diraient rien à personne.

Tapez pour saisir le texte

Sur la vallée, le jour se lève, un jour de printemps précoce, avec des brumes sur le fleuve et un soleil doux. Dans les chambres des domestiques, les réveils ont sonné ; il est six heures. La Costade porte une chemise de nuit en grosse toile ; une fente sur le côté dévoile l'une de ses cuisses musclées. La Finaude est en cotte. Elle dort dans une

chambre près de celle de la Costaude. Le bruit des réveils l'a secouée. Elle s'étire, murmure : Roland, oh Roland, essuie une larme. La belle Germaine - la cuisinière - sort lentement de son sommeil. Brune, opulente, elle porte, la nuit, une camisole sur une longue chemise de percale bleue. Elle ne s'est jamais mariée. Elle a un amant à Manville qu'elle va voir chaque semaine. Madame Elizabeth, au courant, tolère qu'elle y dorme dans la nuit du samedi au dimanche. L'amant est un notable de Manville, maître Joret le notaire. Sa femme malade, paralysée depuis longtemps, vit dans une maison de santé près de Bel-lance. Elle connaît la liaison de son mari et pardonne.

La grande journée s'annonce. La Finaude, malgré sa larme, est joyeuse. La Costaude ne peut cacher son contentement. Germaine, dans son miroir, est tout sourire. Monsieur Roland arrive à midi. Malgré ou, peut-être à cause de ses débordements, Roland est la coqueluche du personnel féminin. Des lingères jusqu'aux pratiques - qui, selon les besognes, viennent en saison à Malval, reviennent et repartent -, toutes ont pour lui, même si elles ne se sentent pas attirées un sentiment d'amitié. Dès qu'il est là, on se bouscule à sa porte, pour lui apporter le petit déjeuner, des boissons fraîches ou chaudes selon la période de l'année. A peine descendues à la cuisine, les trois indispensables - la Costaude, la Finaude et Germaine - bavardent entre elles.

- Il aura mis son costume gris avec sa jaquette, dit la Costaude.
- Et ses culottes, dit la Finaude, celles que je préfère
- Non, dit Germaine. il sera en pantalon long, il vient de la ville.
- Il arrive à cheval répond la Finaude. Pierre m'a dit qu'une bête avait été commandée à l'auberge, juste en face de la gare de Manville.
- On ne va pas le chercher ?, dit la Costaude.
- Non, il ne veut pas, répond la Finaude. Il passera par les petits chemins. Il n'aime pas la route. C'est pas les vacances. Pourquoi vient-il ?, ajoute-t-elle.

La Costaude met un doigt sur ses lèvres ; elle murmure :

- Rapport à sa mère. Elle l'a rappelée.

- Ah bon, il ne retournera pas à Bellance ?, dit la Finaude dont le regard s'illumine.

- Si, il faut qu'il soutienne son examen, comme il dit. Mais madame Elizabeth voulait le voir.

- A cause de sa mauvaise conduite, dit Gertrude.

Elle entre dans la maison, un panier de fèves à la main.

- Il a fauté là-bas, dit la Finaude qui se met à sangloter.

- Y' pas que toi, ma belle, lui dit la Costaude. Mais, s'il n'y avait que ça ...Il dépense...il dépense...

- Il a des sous ?, dit Gertrude.

- Pas lui, son grand-père, dit Germaine.

- Madame Elizabeth a peur, dit la Costaude.

- Elle veut qu'il se range, dit Gertrude.

La matinée s'écoule dans une activité commune. Viennent la rompre parfois, pour l'une ou pour l'autre, les coups de sonnette impératifs du baron.. Il s'étonne d'attendre ses chaussures et son col. A midi quinze, la Finaude qui a l'oreille aux aguets, entend, en bas, le galop d'un cheval. Puis les sabots cognent pas à pas sur le chemin qui monte à la terrasse.

- Le voilà, crie-t-elle.

Par des lucarnes ouvertes dans le toit, beaucoup de chambres du personnel donnent sur la vallée A chacune d'elles, deux ou trois têtes se profilent.Le cavalier débouche devant le perron, met pied à terre. Pierre lui prend les rênes, emmène le cheval à l'écurie. Casqué, botté, Roland est un jeune homme de haute taille, aux yeux brun-velouté. Sa peau légèrement mate s'allie avec des cheveux noirs bouclés. Il entre dans le vestibule, sorte de hall au fond duquel s'étale l'escalier. Sa mère est aussitôt sortie du salon. Elle vient vers ;lui.

- Mon Roland, tu es toujours aussi beau. Trop beau, ajoute-t-elle en souriant.

- Je vais me changer, murmure-t-il. Dites à la Costaude que j'ai besoin d'elle pour mes affaires. La malle-poste apportera mes valises ce soir.

- Je te l'envoie. Si elle n'est pas trop occupée.

Roland est monté dans sa chambre. Il y marche de long en large, en caleçon court et chemise de corps. La Costaupe frappe à la porte. Il crie Entrez. Elle est devant lui, les mains croisées, sa large figure éclairée d'un sourire, celui qu'elle lui réservait lorsque, bébé, après une brève absence, elle le retrouvait. Il la prend aux épaules, l'embrasse plusieurs fois Elle fait claquer des baisers sonores sur ses joues.

- Ton gilet de corps n'est pas bien épais. Et ton caleçon beaucoup

trop court. Tu risques de prendre froid aux jambes. Il paraît que tu es toujours aussi polisson.

- Laissons cela, dit Roland. Avec toi, je suis franc. Elles me font envie, elles veulent de moi, je ne peux pas résister. Je sais qu'on m'a demandé de venir pour me faire des reproches. Mais pas toi, je t'en supplie.

- Dans le placard, tu as ton costume de flanelle grise. Je l'ai nettoyé et repassé hier. L'anglais avec sa doublure tout en soie.

- Tiens oui, je vais le mettre.

Revêtu de son bel habit, Roland quitte la chambre, précédé de la Costade. Celle-ci redescend aux cuisines. Lui, il demeure à l'étage, va vers le bureau du baron. Il frappe timidement au vantail. Le baron lui ouvre.

- Tu t'es encore développé; Quelle carrure ...

- A Bellance, je vais souvent à la chasse, dans la forêt de Vinsange.

- Elle m'appartient.

- On m'a dit ça.

- Elle a été remise en état, dit le baron. J'y ai fait lâcher du gibier, des cerfs venus d'Allemagne, des faisans, du sanglier ...

- Vous la louez ?

- Seulement à des familles du coin qui se sont constituées en société.

- Les Gromier, les Garantier ?

- Ce sont ces noms-là, dit le baron. Dis donc, il est une heure. Le repas va être servi. Allons-y.

Le baron descend pesamment l'escalier. Derrière lui, son petit-fils ralentit le pas. Ils entrent côte à côte dans la salle à manger. Elizabeth est déjà debout, à sa place. Les trois convives sont sur un côté de la table. Elizabeth est près du baron ; Roland est au bout. Dans l'intervalle qui sépare la fin du premier plat de l'arrivée du plat principal, le baron prend la parole.

- Allez, mon petit, raconte-moi.

- A quoi te distraies-tu ?, demande abruptement Elizabeth.
 - Je sors, le soir. Je vais dîner chez des amis, répond Roland. Je chasse beaucoup.
 - Quel gibier ?, dit Elizabeth sans sourciller.
 - Le gros gibier. Quelquefois le lièvre, le faisan.
 - Chez qui vas-tu dîner ?, poursuit Elisabeth d'un ton sec.
 - Les Gromier m'invitent souvent. Le banquier est un homme charmant.. Son frère est agréable. Nous chassons ensemble.
 - Toujours le même gibier ?, dit Elizabeth.
 - Oui, dit Roland d'un air étonné, il n'y en a pas d'autres.
 - A voir le compte de tes dépenses, je suppose que ta garde-robe doit être garnie.
 - Euh..., répond Roland qui dispose de trois chemise et de deux habits.
 - Tu as laissé des vêtements à Bellance ?
 - Oui, presque tout, dit Roland en mentant.
 - Il doit y avoir de jolies filles dans la bonne société, dit le baron. Tu n'en a remarqué aucune ?
 - A vrai dire, répons Roland, je sors quelquefois avec Aliette de Tournus, Marie de Bormes, Julie de Sainvieu, Isabelle de Garmes et d'autres encore, les filles des Rovécourt, des Grandparc et des Margovert. Mais elles ne m'intéressent guère. Ce sont des prudes.
 - Elles dansent mal ? , demande Elizabeth.
 - Non, dit, Roland, mais elles disent toutes la même chose.
 - Quoi ?, dit le baron.
 - Elles disent non, dit Roland en riant.
- Elizabeth lui lance un regard irrité.
- Mon cher père, dit-elle en se tournant vers le baron votre petit-fils préfère les soubrettes; Elles lui disent sans doute oui.
 - Les femmes de chambre, c'est pour l'amusement, répond le baron. J'en faisais collection, Pourquoi les lui reproches-tu ? Je parlais des jeunes filles à marier.

- Je n'épouserai pas une des héritières de Bellance, dit Roland. Elles m'assomment.

- Dès qu'une jeune fille se tient décemment, dit Elizabeth, tu la méprises.

- Je n'ai pas dit cela, chère maman, répond Roland. Mais de voir des mines dégoûtées, et d'entendre des patenôtres, ne me pousse guère aux grands sentiments.

- Un peu de religion ne te ferait pas de mal, dit Elizabeth

- Un peu, mais pas trop, dit le baron. Ça amollit les courages.

Le repas s'est achevé par des fromages et une tarte aux pommes. Elizabeth se lève et dit au baron :

- Je vous laisse avec Roland. Vous pourrez, tous les deux, savourer vos affreux cigares.

- Nous sommes prêts à y renoncer, dit le baron.

- Il faut que j'aille à la lingerie. Je passerai peut-être vous voir. S'il n'y a pas trop fumée, ajoutez-elle.

Les deux hommes se sont installés au fumoir. Il est au bout de l'aile gauche du château, juste après la salle à manger. Le grand salon se trouve dans l'aile droite, de l'autre côté de l'entrée. Ils se sont assis dans de gros fauteuils de cuir importés de Grande Bretagne. Dans un coin, un billard occupe près du quart de la pièce. Les radiateurs ont été baissés. Un feu brûle dans la cheminée. Le printemps qui s'annonce n'a guère atténué le froid.

- Mon enfant, dit le baron qui pousse vers son petit-fils la boîte à cigare. Ta mère voulait te faire revenir ici, après ton examen. Tu m'aurais aidé à gérer la terre. Ça t'aurait plu ?

-

- Beaucoup, dit Roland; J'ai toujours souhaité travailler avec vous. La seule condition serait d'aller de temps en temps à Bellance et à Rasmes.

- Bien entendu, dit le baron. Mais j'ai refusé.

- Pourquoi ?, dit Roland.

- D'abord, je me méfie de moi-même. Je suis très autoritaire. Avec les paysans, je ne transige jamais. Nous risquions de ne pas nous entendre. Il y a une autre raison, la plus importante. C'est que je te veux indépendant, délivré de la tutelle des mère et père, ainsi que des jupons des nourrices. A la mort de tes parents, tu auras Malval. Ce n'est pas demain ; ils sont, le ciel en soit loué, en parfaite santé. En attendant, je te donne le petit château de la Motte, à Vinsange - celui dont nous parlions ce matin - ainsi que la forêt attenante.

A la proposition du grand-père, Laurent sourit. Il dit :

- J'aurais aimé travailler avec vous. Mais j'avoue que vivre en bordure d'une forêt, m'en occuper, m'attire beaucoup. Je pourrai chasser, veiller à l'abattage du bois. Vinsange n'est pas trop loin de Bellance.

- A cette donation, je mets une condition, dit le baron. C'est que tu te maries.

- Avec une de ces pleureuses de Bellance ? Ou avec une pécore des environs de Manville ? Je ne m'y vois guère. Qui voulez-vous que j'épouse ?

- Je te laisse juge, dit le baron. N'épouse pas la Finaude ni la nièce de Gromier s'il y en une. Pour les autres, rien ne s'y oppose.

- Je retombe sur les pleureuses et les pécores.

- Peut-être en trouveras-tu une de ton rang qui ne soit ni l'une ni l'autre. Cherche.

- Je vais me mettre en campagne, dit Roland. je choisirai la moins désespérante.

Le lendemain, il commence la tournée des fermes. La veille au soir, au moment où il allait se mettre au lit, sa mère était entrée dans sa chambre. Il portait le pyjama anglais mis à la mode récemment. Elle l'avait félicité d'avoir renoncé à la chemise de nuit ; elle la trouvait ridicule, son père la portait encore. Au dîner, Roland avait reçu des compliments d'Arnaud pour ses réussites universitaires. Puis il lui avait dit : Il faudra que je te parle. Dans la chambre, Elizabeth s'est assise près du lit dans lequel Roland est couché.

- Ton grand-père t'a sans doute exposé mon idée
 - Oui, a répondu Roland,. Elle me convenait, mais il n'en veut pas.
 - C'était ce que souhaitaient les paysans, dit Elizabeth
 - Bien sûr, a répondu Roland, mais Grand-père ne voulant pas...
 - Va les voir. Dis-leur que c'est partie remise.
 - Mais pourquoi faut-il rassurer les paysans ?
 - Depuis plusieurs mois, ils sont sur les dents. Ton grand-père les mènent rudement. Maintenant, il menace de les chasser.
 - Oh bon dieu...
 - Roland...Quel langage...et devant ta mère, a murmuré sévèrement Elizabeth.
 - Pardonnez-moi. Mais vous m'effrayez. S'ils remuent, ça fera du vilain.
 - Essaie de les calmer, de leur faire prendre patience. Ils vont être déçus de savoir que tu ne vas pas remplacer leur baron.
- Le cheval qui l'emmènera dans la vallée est attaché à l'un des anneaux scellé dans le mur. Il est encore tôt dans l'après-midi. Un soleil d'hiver qui paraît minuscule brille dans le ciel bleuté, transparent. Le froid est vif. Roland a enfourché sa monture. Il part au trot, descend l'allée qui mène à Marquigny. A la grille, il s'engage dans le village. Il a ralenti son allure. Ne pouvant enlever son casque, il salue de la main. Fusent les bonjours, monsieur Roland. Il traverse le pont, suit les bords du fleuve, chevauche vers les Blénants, la ferme des Latour-Gromier. Lorsqu'il arrive, la fermière, Noémie, entendant le galop du cheval, sort sur le pas de sa porte. Roland descend, vient vers elle. Le fermier est venu aussitôt de la grange où il retournait le foin.
- Eh bien, monsieur Roland, dit Noémie, à cette époque de l'année c'est pas souvent qu'on vous voie.
 - A ce qu'on dit, murmure Gustave, après votre examen, vous travailleriez avec le baron ?
 - C'était l'idée de ma mère. Mon grand-père, lui, pense autrement.
 - Dommage, dit Gustave dont le front s'est plissé

- On aurait aimé vous avoir, vous, monsieur Roland, dit Noémie.
- Je ne crois pas que mon père reprendra les terres. Je reviendrai alors à Malval.

Les deux fermiers sourient.

- D'ici là, je serai marié, conclut Roland.
- Ah, dit Noémie, vous êtes résolu.
- A me marier, oui. Mais je ne sais pas encore avec qui.
- Un beau jeune homme comme vous n'aura pas de mal à trouver, dit Noémie en riant.

Il est entré dans la cuisine ; il boit avec eux un verre de vin blanc que Noémie a servi.

- J'étais venu pour vous donner les dernières nouvelles. Ce n'est pas encore mon tour.

Le fermier hoche la tête.

- Je ne souhaite pas la mort du baron, monsieur Roland, dit Gustave. Je le voudrais seulement un peu plus accommodant.
- Il a les défauts de son âge. Et les qualités, dit Roland avec prudence. Il est remonté sur son cheval ; il s'éloigne au petit trot. Il va vers la ferme de Duclenché, les Patureaux. L'ancienne maison de maître apparaît au ras d'un champ. Il a négligé la ferme d'Arsène, les Basses-Tours.
- Alors, Hippolyte, crie-t-il au fermier qui est planté au milieu de la cour, ça va, cette année ?
- Pas trop mal, monsieur Roland. Les enfants poussent, la récolte du blé s'annonce bonne. Vous êtes de retour ? On dit que vous remplacerez le baron.
- Il n'en a jamais été question. En revanche, j'avais espéré travailler avec lui. Il ne veut pas.
- Il veut tout faire par lui-même, dit Duclenché d'un ton acide.
- Oh, dit Roland, il aurait aimé que je sois avec lui, mais il préfère me voir indépendant.
- C'est tout bon pour vous, dit Hippolyte, mais pas pour nous.

- De toute façon, un jour je serai à Malval.

- Attendons alors, dit Duclenché tristement.

Roland est reparti vers la Foucardière, la ferme de Nestor. Lorsqu'après avoir vainement frappé, il entre dans la salle, les deux fermiers sont endormis, chacun d'un côté de la cheminée. Le vieux ouvre un oeil.

- Mais c'est le petit-fils de not' maître.

La fermière s'est réveillée.

- Bonjour, monsieur Roland.

- Je venais vous saluer, dit Roland.

- Savez-vous, dit Nestor, que le baron veut nous jeter à la porte ?

- Il n'en fera rien.

- Le Duclenché m'a dit que c'est vous qui allez le remplacer.

- N'y comptez pas, Nestor. il faut que je passe mon examen., et aussi que je me marie. Vous ne vous installez pas à Malval ?

- Non, pas au début. Plus tard peut-être.

- Avec vous, on se serait arrangé. Du temps de monsieur Arnaud, y'avait pas toutes ces histoires.

- Que voulez-vous, mon pauvre Nestor, le baron a ses habitudes ; c'est un ancien militaire, il aime se faire obéir.

- Ca pour sûr, mais il traite mal le pauvre monde

- Il n'est pas méchant, dit Roland.

- Allez donc savoir. Chasser des gens qui sont au service des de la Motte depuis tantôt quatre siècles....

- Il ne vous chassera pas.

Trois verres ont été remplis, du blanc que Roland déguste à petites gorgées.

- Je vais voir le maire, dit-il, et puis le curé.

Hector Dujardin est au logis. Il aide ses chemineaux pour le tri des semences. Sa femme prépare la soupe du soir.

- Monsieur Roland, dit Dujardin après les salutations d'usage, Roland s'est assis à la table, madame Dujardin lui sert à boire -, avec le baron ça ne va pas.
- Il paraît, dit Roland sans insister.
- Les paysans n'en peuvent plus.
- Qu'est-ce qu'il fait donc ?
- Il veut remembrer, dit Hector, mais les fermiers refusent. Faut se mettre à leur place. Les vieux, ça fait de toujours qu'ils cultivent les mêmes terres., celles de leurs parents et de leurs grands-parents et plus loin encore. Le baron, lui, veut tout changer d'un seul coup. Alors le Nestor, il dit que ses jambes le portent plus, il ne s'éloignera pas de chez lui. L'autre, c'est pas la coutume, Le troisième dit que sa terre lui rapporte mieux telle qu'elle est. Il faudrait tous les convaincre, mais pas les forcer.
- Pour le moment, il n'a forcé personne.
- Ben si, dit Dujardin. Aux prochains baux, il menace de chasser tout le monde.
- Une menace n'est pas l'exécution.
- Monsieur Roland, c'est y vrai ce qu'on raconte que vous allez succéder au baron?
- J'aurais pu travailler pour lui sur les fermes C'était l'idée de ma mère. Mais lui ne veut pas.
- Nous voilà bien, dit Dujardin. Vous étiez notre seul espoir. —Pour sûr, dit la fermière.
- Je reviendrai à Malval, dit Roland. Mon père préfère la gestion municipale.
- Vivement que ça vienne, dit Dujardin.
- Tu ne vas pas souhaiter la mort du baron ?, dit sa femme en se signant.
- Mais non, dit le fermier; je voudrais seulement qu'on n'en arrive pas au pire.
- C'est quoi, le pire ?, dit Roland.

- Si le baron persiste, les paysans vont se révolter.
- Mais comment ?
- Comme d'habitude, dit Dujardin Ils saccagerons, ils brûleront
- On n'ira pas jusque là, dit Roland.

De nouveau, il galope vers Marquigny. Devant le presbytère, il met pied à terre Au son de la clochette, Agathe arrive en courant.

- Ne vous pressez pas, Agathe, dit-il, ce n'est que moi.
 - Monsieur Roland...çà alors...L'autre jour, on a vu votre mère
 - Monsieur le Curé est là ?
 - Il vient de rentrer. Il était allé porter les derniers sacrements au grand-père Hureau, le père d'un de vos fermiers.
 - Oui, je connais Hureau. Il est en bas des collines. Son père est mourant?
 - Il est mort pendant que notre curé l'extrémisait. Le pauvre homme...Il a souffert.
 - Il avait dans les quatre-vingts ans.
 - Un peu plus
 - Une belle vie , di tRoland
 - Pour ça oui, dit Agathe. C'était un brave. Il avait même servi pour le pape, dans les zouaves pontificaux.
- Roland est dans le parloir. Agathe est retourné dans sa cuisine. Quand le curé rentre, il se lève. Il s'avance vers lui et baise sur sa main la croix de sa bague.
- Mon Roland, te revoilà. Quelles bêtises as-tu faites depuis que nous nous sommes vus ? Ca fait bien un an.
 - Toujours les mêmes, répond Roland qui ne cache rien au curé.
 - Les femmes ?
 - Oui. Et un peu le jeu.
 - Quand vas-tu te ranger ?
 - Bientôt. Je dois me marier.
 - Bonne nouvelle; Avec qui ?

- Je ne sais pas encore. il faut que je trouve l'oiselle rare. C'est Grand-père qui m'y oblige.

- Il veut te fixer.

- Il veut nous fixer, ma future femme et moi, à Vinsange, entre Rasmes et Bellance, dans un château qu'il a là-bas.

- Dommage quand même pour Malval, dit l'abbé. Mon petit, tu sais qu'entre les paysans et le baron...

- Je sais, dit Roland.

- De plus, il paraît que ça commence à s'agiter à Manville. Cette fois, c'est contre ton père.

- Les La Motte perdent de leur influence.

- Il aurait fallu un jeune homme comme toi., dit l'abbé. Le baron et son fils sont des gens de bonne moralité qui fréquentent régulièrement l'église. Le socialisme de ton père est chrétien, c'est celui de monsieur de Saint-Simon, moins les excès de ses disciples. Quand au baron, ses idées empruntées à monsieur Frédéric Le Play sont excellentes. Mais, que veux-tu, ils sont l'un et l'autre trop autoritaires. Ce sont des gens de l'ancien temps. Toi, tu saurais t'adapter.

- Je ne suis ni saint-simonien, ni adepte de la Réforme sociale. Comme les Anglais, je suis plutôt un pragmatiste.

- C'est ce qu'il nous faudrait. Dès que tu auras choisi ton épouse, viens la présenter au bon Dieu. N'y touche pas avant le mariage, ajoute l'abbé en grondant.

- Promis, monsieur l'abbé.

L'abbé secoue la tête.

- Cela veut dire que tout sera encore possible avec les autres, hélas.

Le soir, après dîner, Arnaud s'assied dans le salon près de Roland. Comme à l'accoutumée, le baron est enfoui dans son fauteuil. Par moment, il semble s'endormir. Elizabeth est au coin de la cheminée, elle reprise des chaussettes. Les deux hommes se tiennent devant une table de jeu sur laquelle sont posées des cartes. Nonchalamment, Roland les prend, les laisse couler entre ses doigts.

- Quelle dextérité..., dit Arnaud. On voit que tu as l'habitude.

- N'exagérerez pas. Je joue peu, quelques dizaine de francs.

Arnaud se frotte pensivement le menton. Puis il dit :

- Mon cher Roland, que tu dépenses raisonnablement de l'argent ne m'inquiète guère. De même je ne vois rien de nouveau ni de très choquant à ce que tu te livres, dans les limites de la décence, aux plaisirs de ton âge. Ton grand-père et moi, en d'autres temps, en avons fait autant. Ce qui m'ennuie, vois-tu, c'est ta facilité à dépasser les conventions, ou plutôt à considérer qu'elles n'existent pas.

- Que voulez-vous dire ?, demande Roland.

- Après de longs débats entre ta mère, ton grand-père et moi, nous t'avions alloué, il y a maintenant trois ans, une pension. Elle prenait en compte assez largement tes dépenses. Nous avons même prévu une certaine somme, non dénuée d'importance, pour, disons ...ce dont nous ne voulions pas nous mêler. Il allait de soi - et tu en avais tacitement convenu - que cette pension ne comportait, sauf d'un commun accord, aucun supplément. Ou alors il s'agissait tout simplement d'une augmentation à discuter entre nous.

- J'ai demandé, dit Roland, au banquier Gromier des suppléments. Pour régler des dépenses imprévues.

- Des dettes, dit Arnaud.

- Si l'on veut. C'était plutôt des engagements que je choisissais de faire et pour lesquels je n'avais pas suffisamment d'argent. Grand-père n'a fait aucune difficultés, ajoute-t-il.

- Ton grand-père t'aime. Il est prêt à tout pour toi Et il aime ta mère. il ne veut pas qu'elle se tracasse. Ces suppléments occultes me paraissent douteux. Ils ne rentrent dans aucune comptabilité. Tu les fixes seul, alors que ce n'est pas ton argent, du moins pas encore. Tu t'offres, en toute innocence, sinon en toute bonne foi, ce qui te plaît, même si c'est au dessus de tes moyens.

- Vous savez, ce n'est pas grand chose, une partie de cartes, un souper fin.

- Ecoute, Roland, je préfère que tu nous dises de combien nous devons élever ta pension. Mais il n'est pas question que tu continues à profiter ainsi de la bonté de ton grand-père et de la faiblesse - qui est celle de son sexe - de ta mère.

- Si vous y tenez..., dit Roland. Moi, j'aimais mieux l'autre possibilité. Elle était plus souple, me permettait des occasions.

- Je n'en doute pas; Mais elle est aussi beaucoup plus dangereuse. C'est ainsi qu'on en vient peu à peu à ne plus compter.

- L'argent n'a pas d'intérêt, dit Roland.

- Il en a beaucoup pour ceux qui n'en ont pas.

- Ils ne sont pas de mon bord.

Il a failli dire : de mon rang.

- Laissons, dit Arnaud qui a gardé du saint-simonisme une notion - fort vague - d'égalité, celle entre les laboureurs et les savants, Dieu, lui, nous mettra tous à son aune.

- Je n'en suis pas là, répond Roland en riant.

- Demain-, dit Arnaud, nous aurons les d'Eusmes à dîner.

Le lendemain soir, à sept heures, la famille de la Motte est rassemblée dans le grand salon, celui où l'on ne va guère. Aux porte-fenêtres les volets ne sont pas encore tirés. En ce début de Mars, la nuit est claire, glacée. Au delà de la terrasse, les maisons du village brillent en contrebas. Plus loin, vers les collines, comme autant de feux le chapelet des fermes scintille. Les lampes à pétrole ont remplacé depuis longtemps les bougies. Dans l'obscurité de la vallée, elles diffusent leur clarté pâle.

Le salon, lui, est éclairé à l'électricité. Elle est fournie par une roue aménagée en amont du fleuve, là où son cours est le plus rapide. Les ampoules du lustre lancent des reflets miroitants dans la glace à ovale doré qui est au-dessus de la cheminée. Deux lampadaires ajoutent leur éclat à l'illumination de la pièce.

Elizabeth, Arnaud, le baron et Roland sont assis dans des fauteuils disposés en rond devant la cheminée. Un feu de grosses bûches y flambe. Les roues d'un attelage crissent sur le gravier de la terrasse.

- Les voilà, dit Elizabeth. Allons les accueillir.

Ils se dirigent tous les quatre vers le hall d'entrée, le baron, avec, à l'un de ses côtés, Elizabeth. Arnaud et Roland sont derrière eux. Madame d'Eusmes a une tête imposante, des cheveux roulés en bandeaux, des lèvres charnues et des yeux d'un gris d'acier. Sa robe de satin violet l'enserme comme une tour. Sa poitrine gainée de fer pointe vers ses hôtes. A deux pas d'elle, un petit homme fluet, sautillant, l'accompagne comme son ombre. Il a une sorte de museau au dessous duquel s'ouvrent des lèvres minces, découvrant une rangée de hautes dents. Il est vêtu d'un habit boutonné. Ses yeux ont tendance, en fixant les pieds, à lui donner un regard de myope. Il susurre des bonjour, bonjour. Surmontant ce couple, se dresse une jeune fille de dix-huit ans environ, Adèle d'Eumes.

- Mon cher Marc, dit madame d'Eumes qui lui tend brusquement sa main dégantée, nous sommes heureux de vous revoir.

Elle va me casser les dents, murmure à part soi le baron qui s'est penché pour le baise-main.

- Ma chère Edmée, quelle joie...Et vous mon cher Eusèbe, vous n'avez pas pris une ride.

Un parchemin, grommelle le baron.

- Vous non plus, mon cher Marc, répond Eusèbe d'Eusmes..

Elizabeth et Edmée s'embrassent. Elles sont quelque peu parentes ; Edmée est plus âgée qu'elle. Eusèbe baise la main d'Elizabeth, Arnaud celle d'Edmée. Il serre celle d'Eusèbe. Roland en fait autant. Adèle est restée en arrière. Le baron ne la quitte pas des yeux. Elle lui sourit. Alors commencent les exclamations.

- Ca par exemple, la petite Adèle, dit Elizabeth. Je ne t'aurais pas reconnue. La dernière fois que tu es venue à Malval, tu avais dix ans.

Adèle est devant le baron.

- Bonjour, mon oncle, lui dit-elle en gardant pour lui son sourire. Il lui prend les mains, l'attire vers lui. Elle se penche. Elle est plus grande que lui. Il pose un baiser sur sa tempe gauche.

- Ma petite fille, que tu es jolie..., radieuse.

- Bonjour, Adèle, lui dit Arnaud en l'embrassant sur les deux joues. C'est vrai que tu étais jolie petite fille. Maintenant tu es belle.

- Ne lui faites pas trop de compliments dit Edmée. Elle est déjà assez vaniteuse.

Les deux jeunes se dirigent, derrière la famille, vers la salle à manger.

Arnud est rentré tôt de la mairie de Manville. Elizabeth est assise près) de lui dans le petit salon.

- Mais enfin qu'est-ce qui ne va pas ?
- Tout, répond-il. Quoi encore ?
- Le consortium chargé de la construction, de la nouvelle fabrique sur l'autre versant de Saint Pandronne a envoyé ses experts. Ils se sont rendus sur les lieux. Mais ils n'ont pas pu faire leur travail. Dubarry est sorti avec ses ouvriers. Les cinq hommes, un architecte, un ingénieur, un métreur et deux experts financiers ont failli être molestés. Les gendarmes feront une enquête, mais il n'y avait pas de témoins.
- Ces hommes n'ont pas été blessés ?
- Non, mais si Dubarry continue, ça peut durer longtemps. Pour le faire céder, il va falloir employer la force.
- Essaie de trouver un intermédiaire.
- S'il n'y avait que Dubarry... J'ai vu mon père, hier, dans son bureau. Avant le dîner, il m'a fait appeler. Il prépare la dénonciation des baux pour dix fermes sur quinze. Et pour les cinq autres, il engage des procès.

- Je le verrai, J'ai déjà sauvé les Hureau.
- Pas complètement. Il les attaque en justice.
- Sur quoi ?
- Une histoire de bornage.
- J'ai reçu des nouvelles de Roland par Gromier, dit Elizabeth. Depuis son passage ici, il n'a pas demandé d'argent au banquier. L'augmentation de sa pension a du suffire. Il parle beaucoup d'Adèle à ses amis. On le plaisante là-dessus.. C'est bon signe.
- Il est allé la voir ?, dit Arnaud.
- Pas encore

Le glas sonne à l'église de Marquigny. Des coups espacés vibrent dans l'air du soir.

- Qui est mort ?
- La mère Duclenché, dit Elizabeth. Depuis plusieurs mois, elle dépé-
rissait. Elle avait soixante-quinze ans. Demain, j'irai chez Hippolyte.
- Un bonhomme solide, dit Arnaud. Sa femme le seconde. Pourvu que
mon père ne ne les chasse pas...
- Il est huit heures, dit Elizabeth. Allons dîner.

Le baron est assis au centre de la table. Elizabeth et Arnaud attendent les premières paroles. Elles ne viennent pas. Ils lèvent les yeux de leur assiette. Le vieil homme se comporte comme s'il était seul ; il met du sel dans sa soupe, oublie de proposer la salière aux autres. Aucun des deux n'ose lui poser des questions. Arnaud craint une rebuffade - rare chez le baron, mais prévisible dans les moments de grande colère Elizabeth redoute la réponse polie qui empêcherait tout dialogue. Vues le milieu du repas, ils l'entendent murmurer :

- C'est inouï, inouï
- Qu'est-ce qui est inouï ?, se risque à dire Elizabeth.
- Ces paysans.

De nouveau, le silence est retombé. Arnaud dit :

- Vous êtes préoccupé par l'attitude des fermiers. Il ne faut pas prendre les choses au tragique.

- Oh, je ne prends rien au tragique. Depuis plus de quatre ans, j'ai prévenu mes fermiers que j'exigeais un remembrement. Ils n'en ont fait qu'à leur tête. Maintenant, la plaisanterie est terminée. Quant au dernier tiers, ce que j'avais demandé, mise en valeur de certaines terres, réparations, coupes de bois, n'a pas été fait. Eh bien, ils vont savoir à leurs dépens qu'on ne refuse pas impunément de m'obéir.

Le baron poursuit.

- L'époque moderne a gâché nos paysans. Le droit civil, avec son droit des personnes et celui des biens, est une atteinte à la Nature et au Créateur. Ils ont des droits, tu comprends, et ils en abusent. Auparavant, ils avaient des traditions, des coutumes. Nous les respectons, eux aussi. La Révolution a brisé la vieille nature humaine, elle a nié la volonté de Dieu. Comment réparer ses effets ?

- Mais, dit Arnaud, du temps de notre trisaïeul, avant la Révolution, les paysans se seraient tout autant opposés à une nouvelle répartition des terres. Elle n'était pas prévue par leurs coutumes.

- Ils auraient obéi à leur seigneur.

- Ils se seraient peut-être regimbé. Plus probablement, leur seigneur ne leur aurait jamais demandé une chose pareille. Il n'avait pas l'idée de remembrement, ni de rendement.

- Ils devraient, dit le baron, se rendre compte que je veux leur bien, que je cherche, en m'enrichissant, à augmenter leur propre bonheur.

- La campagne n'est pas la ville, dit Arnaud. Et même en ville...

- Tu vas la construire, ta fabrique ? demande le baron.

- Je ne sais pas, dit Arnaud. Le père Dubarry résiste, me met des bâtons dans les roues. Il ameute contre moi, enfin contre mes représentants, les ouvriers.

- Quels imbéciles..., dit le baron.

- Non, dit Arnaud. Comme vous le disiez, ils ne comprennent pas leur intérêt. Il est difficile de changer les hommes, de leur faire entendre ce qu'est l'industrie.

- Encore plus difficile de leur faire admettre ce qu'est l'agriculture aujourd'hui.

Au matin, en se levant, Elizabeth voit, par la fenêtre, Pierre le palefrenier ; une sacoche sur le dos, il descend à cheval l'allée du château. Arnaud est déjà parti. Elle va à la cuisine. Gertrude y apporte des légumes. Elle lui demande de dire à Noémie, la femme du fermier Latour-Gromier, que Pierre s'apprête à distribuer des lettres du baron.

Au petit pas de son cheval, Pierre se rend à la première ferme, celle dite la Maison-Quarte, où habite le maire Hector Dujardin. Lorsqu'il arrive, seule la fermière est au logis.

- T'es matinal, mon gars, lui crie-t-elle.

Il a sauté de sa monture.

- J'ai une lettre pour Hector, de la part du baron.

- Ah, dit la fermière, qu'est-ce qu'il y a dedans ?

- Ben, je ne sais pas, dit Pierre.

- Ecoute, moi, je peux pas la lire. Mais, l'Hector, il sait. Sinon, y serait pas maire. Je la lui donne à son retour.

Pierre est reparti. Son cheval trotte sur le petit chemin vers les Patureaux.

- Tu finis par Latour-Gromier, lui a dit le baron, ce n'est pas un mauvais bougre. Va en second chez ton père

Aux Patureaux, Hippolyte son père est dans la cour ; il charge de fumer l'une de ses charrettes.

- Qu'est-ce que tu veux de sitôt ?, lui dit-il.

Pierre lui tend la lettre.

- C'est du baron ?, murmure Hippolyte.

- Ben oui.

- Faut que je demande à Hector de me la lire. Pour l'heure, il est à la mairie.

Pierre est déjà remonté sur son cheval.

- J'en ai encore treize à remettre, dit-il.

Le fermier court vers la cuisine, pour montrer la lettre à sa femme.

Le troisième est le père Hureau. Il est en bas des collines, dans une ferme cachée par un bosquet. Pierre trouve fenêtres et volets fermés. Il glisse la lettre sous la porte. Puis il revient vers le centre de la vallée, aborde les terres de la Foucardière.

- C'est le quatrième, murmure-t-il.

Nestor et sa femme sont au coin de la cheminée. Pierre frappe ; dès que Nestor a répondu, il ouvre.

- Voilà la lettre du baron, dit-il.

- Qu'est-ce c'est que ça ?, dit Nestor en soupesant le papier.

- Ben, c'est le baron qui vous écrit, père Nestor.

- Mais il n'a rien à m'écrire, répond l'autre . S'il veut me causer, il peut venir.

- C'est comme ça, dit Pierre.

- Va falloir que j'aille voir Dujardin. Avec mes vieilles jambes, c'est loin.

- J'irai avec toi, dit sa femme.

- On ira demain, dit Nestor.

- C'est peut-être pressé, dit Pierre.

- Ben, ça attendra, dit Nestor. Je ne suis pas au service du baron, je suis son fermier.

- Bien sûr, père Nestor. Je disais ça au cas où....

- Quoi, au cas où...

- C'est peut-être qu'il veut plus de vous.

- Il me l'a déjà dit, pas besoin qu'il me le répète. Si c'est ce qu'il m'écrit autant foutre son machin au feu.

- Méfiez-vous. C'est sans doute officiel.

- Ah, si c'est officiel, dit Nestor.

- Allez, au revoir, les Nestor, dit Pierre. Faut que j'aille chez autres.

- T'en a une pour chaque ?, dit Nestor.

- Une pour chacun des quinze.

- Ce baron..., dit Nestor

Pierre enfourche sa bête ; il galope vers la ferme des Basses-Tours.

C'est la fermière qui le reçoit ; Arsène, le fermier, est dans les terres.

- Une lettre du baron, tiens donc, dit-elle. Qu'es-ce qu'il nous veut encore ?

- Il n'a rien dit, répond Pierre.

- Dès qu'Arsène sera rentré, il ira chez Hector pour qu'il la lui lise.

En ce temps, il est à la mairie, l'Hector.

- C'est certainement pas des jolieses, dit Pierre.

- Ca pour sûr. Avec le baron, y'a jamais de gracieusetés.

A la fin de la matinée, Pierre a fait le tour de toutes les fermes. sauf celle des Latour-Gromier. Il y arrive sur le coup de midi; Gustave est rentré des champs. Il est assis à la table ; en attendant le repas, il boit un verre.

- Je suis prévenu, dit-il à Pierre lorsqu'il entre. Gertrude est venue ce matin. Elle a dit à Noémie que chaque fermier avait sa lettre. C'est pour nous foutre dehors.

- Le baron ne m'a pas parlé, dit Pierre.

- Donne toujours, dit Gustave. J'irai chez Hector après dîner. Mais moi je te dis qu'il nous jette au ruisseau, ton baron.

A deux heures de l'après-midi, Dujardin est venu à la mairie. Rentrant chez lui, à midi, il avait trouvé, posée au milieu de la table, la lettre du baron. Il l'avait ouverte. Elle était rédigée en style administratif : Monsieur, veuillez prendre note qu'à compter du 1^o Novembre 1881, date d'expiration de votre bail, vous devez avoir quitté les lieux. Mon notaire réglera avec vous le problème des sommes qui me restent dues. Signé : baron Marc de la Motte.

Hector était sorti sur le seuil, avait appelé sa femme. Celle-ci était accourue du poulailler où elle nourrissait ses volailles.

- Le baron nous chasse, dit Hector.

- Héla mon Dieu, dit Zéphyrine encore toute essoufflée.

- Sais-tu si d'autres ont reçu la lettre ?
- Tous , répond Zéphyrine
- Faut s'organiser.

Il s'est assis, a mangé en silence. Les enfants avaient emporté leur casse-croûte à l'école. Puis, sur le coup de deux heures, il a quitté la ferme, est rentré à la mairie Il est à la grande table, dans la salle qui sert aux mariages. Une petite pièce attenante contient les archives. La mairie est au milieu de Marquigny, face à l'église. Elle a été construite par le feu baron. L'ancien bâtiment était autrefois le tribunal du seigneur. Hector entend un léger coup frappé à la porte vitrée ; les vitres de cette porte ont été enduites à la chaux, il ne peut voir son visiteur.

- Entrez, lui crie-t-il.

Duclenché, son adjoint, s'avance dans la salle. Il tient à la main la lettre.

- Toi aussi, tu l'as, dit Hector.
- Oui, dit Hippolyte, mais je ne sais pas ce qu'il y a dedans.
- Je vais te la lire.

A voix murmurée, il dévide la prose du baron. La lettre est identique à celle qu'il a reçue.

- J'ai la même, dit-il.
- On est dehors, dit Hippolyte. Qu'est-ce qu'on va devenir ? On a toujours travaillé au pays.
- Attends. Il saura aussi vite que possible notre réponse.
- Il s'en fout. Il trouvera toujours du monde pour nous remplacer.
- Pas dit, répond Hector.

Un nouveau coup est frappé à la porte. Entre Nestor ; sa femme s'appuie à son bras.

- On a une lettre du baron, dit Nestor. Tu vas nous la lire.

Hector déchiffre le texte.

- Bon, toi t'as plus de chance que nous. Il ne te chasse pas, mais il va te faire un procès.
- Quel procès ?

- Il dit que tu n'as pas respecté ton contrat. Tu as refusé, comme tu t'y étais engagé, il a quatre ans, de cultiver la terre en bordure de l'eau. Tu l'as laissée en pacages. Tu n'as pas réparé l'appentis aux cochons.

- J'ai pas pu, dit Nestor. Je lui ai dit au baron, j'ai mes rhumatismes

- Il te poursuit en justice.

- Où ça ? , dit Nestor.

- En justice.

- Mais c'était ici la justice, du temps de mon défunt grand-père.

Maintenant, y'en a plus. Déjà, du temps de mon père, elle avait été supprimée.

- Aujourd'hui, y'a la justice de paix à Manville. Tu y seras convoqué.

- C'est loin.

- On vous y emmènera, dit Hector.

Trois hommes entrent dans la salle : Latour-Gromlier, Hureau, et Arsène, de la ferme des Basses-Tours.

- Vous venez me faire lire vos lettres ?, dit Hector

- Oui, répondent-ils tous les trois.

Hector ouvre d'abord celle d'Arsène, la parcourt.

- T'es dehors, lui dit-il en la lui rendant.

- Quoi dehors ?

- Le baron te chasse au 1^o Novembre.

- Bon dieu, dit Arsène.

- Moi aussi, dit Hector. Et Hippolyte avec. On n'est pas parti.

- Pour ça non, dit Arsène.

- Donnez, dit Hector, en tendant la main vers Hureau et

Latour-Gromlier Il lit rapidement.

- Pour vous deux, c'est comme pour Nestor. Vous aurez un procès.

- Pourquoi ?, dit Gustave.

- Vous n'avez pas respecté le bail. Toi, Gustave, tu as refusé de couper tes sapins. Et tu as fait du mouton, au lieu d'élever des veaux.

- C'était sur le bail que je devais couper les sapins et élever

dess veaux ?

- Faut croire, dit Hector. Toi, Hureau, il te reproche d'avoir fait une mare.

- Où qu'on aurait mis les canards ?, dit Hiureau.

- Pose la question au baron, pas à moi. Allez vous asseoir à côté. Y'en a d'autres qui vont venir. Ou buvez un coup chez l'Yvonne. Après, faudra qu'on discute.

Des cinq avertis, trois ont un procès. Pour tous les autres, il s'agit d'une expulsion. Ils sortent de la salle, l'un derrière l'autre. La tête basse, le dos courbé, ils vont rejoindre leurs compagnons déjà dehors. Répandue par les fermiers, la nouvelle a mis sans dessus dessous le village. Les ménagères quittent leur logis, vont d'une maison à l'autre, commentent les décisions du baron.

- C'est-y possible des idées pareilles. Jamais on n'a vu ça dans le pays.

Le forgeron, le menuisier, le rétameur, la mercière, les chemineaux, tous ont quitté leur échoppe ou, pour les saisonniers, le bout de champ où ils travaillaient. Ils se rassemblent sur la petite place, entre l'église et la mairie.

- On va le pendre, le baron, crie un excité plus souvent à la taverne qu'au récoltes.

- Tu nous vois avec un meurtre sur le dos, dit Latour-Gromier, nous qu'on est à la porte ? Il faut se battre avec son bon droit. La baron est dans son tort. Il cédera.

Les paysans sont entrés en masse chez l'Yvonne, le café au bout du village, vers la sortie qui mène à Manville. Le curé a refusé qu'un tripot s'ouvre trop près de l'église.

- Ca mécontenterait le bon Dieu, a-t-il dit.

L'Yvonne s'est établie aux limites. Elle a aménagée une salle où elle sert du blanc et du rouge, et, aux jours de fête, un vin cuit qu'elle fait venir de Manville. Elle ne sert jamais d'absinthe.

- Ca tue les hommes dit-elle.

Pour l'heure, des fermiers, des saisonniers et le charron sont entrés dans la petite salle. Les uns sont assis aux tables où ils dégustent leur vin blanc, les autres sont accoudés au bar. L'Yvonne, veuve depuis longtemps - son mari est mort en 70 à la guerre -, aligne les verres ou porte sur un plateau les consommations aux buveurs.

- Il m'enlève mes pratiques, ce vieux-là, dit-elle. Si vous partez tous, à qui je filerai à boire ? Il ne me restera plus que le forgeron. Je vais protester près d'Hector.

- Le Dujardin il est dehors, lui aussi.

- Ce baron, il va me ruiner, crie Yvonne.

Les quinze fermiers congédiés ou poursuivis en procès entrent dans la salle de la mairie. Dujardin est assis à sa table, immobile, la tête dans ses mains. Ils s'assied sur des chaises, celles réservées aux conseillers municipaux. Cinq d'entre eux font partie du Conseil. Latour-Gromier s'adresse au maire.

- On se réunit comme tu nous l'a demandé. Si tu as une idée sur ce qu'on doit faire, on t'écoute.

Dujardin ne répond pas. Il a écarté les mains de sa figure, il regarde l'assemblée improvisée.

- Sacré bon dieu de baron, dit-il.

- Il faut lui répondre, dit Gustave. Mais comment ?

- J'ai pas d'idée, dit Dujardin.

- Ecoute, Hector, reprend Gustave, la violence n'est pas possible. On aura les autorités sur le dos. Faut choisir la négociation. Moi je propose qu'on le prévienne d'abord, mais indirectement. On lui fera connaître qu'on ne veut pas de ses décisions.

- Ca ne nous engage guère, dit Duclenché

- C'est facile, dit Gustave.

- Tu t'en charges ? , demande le fermier

- Pas moi. Noémie rencontre madame Elizabeth, elle a ses entrées au château ; elle y va souvent. Je peux l'envoyer dès ce soir, pour dire

qu'au village ça se passe mal. -

- Oui oui, disent plusieurs.-

- Oui, à voir répète Hector

- J'ai une idée, dit Hippolyte.? S'il refuse, on fera une

- En

délégation.

- C'est quoi ? questionne Hector.

- On se rassemble aussi nombreux qu'on peut et on monte au château. L'un de nous demande à être reçu. Si le baron veut pas le recevoir, on laisse une pétition.

- Une quoi ? dit Hector.

- Enfin une lettre dans laquelle on lui dit nos intentions. Tu l'écriras.

- S'il accepte de recevoir l'un d'entre nous ?

- Ce sera toi, dit Hippolyte.

A six heures du soir, Noémie quitte les Blénants et se dirige vers Malval. Il est bientôt nuit. Elle a pris une grosse lanterne dans laquelle une bougie est allumée ; pour éclairer le chemin, elle la balance le long de sa jupe. Ses trois enfants et son mari sont sur le pas de la porte ; ils la regardent partir.

- Je pourrais t'accompagner jusqu'à la grille, dit Gustave.

- Non, dit Noémie, j'y vais toute seule. Ca ne donnera pas l'alerte. Sinon, le baron va croire que d'autres suivront.

- Au revoir, maman, crient les enfants.

- Je serais revenue dans une heure, leur crie Noémie. Faites vos devoirs.

Elle suit le chemin jusqu'à la rive du fleuve, prend le pont de pierre, traverse Marquigny.

- C'est toi qui y va, lui crient les commères.

- Ben oui, dit Noémie. Je vais dire à madame Elizabeth que son beau-père doit accueillir demain les hommes.

Elle est à la grille, en bordure de la route de Manville. La petite porte sur le côté est toujours ouverte. Elle la pousse, entre dans l'allée, commence à la gravir. Les arbres l'encadrent. Dépourvus de feuilles, ils ont, en ce début de Mars, à la tombée de la nuit, sous la flamme de la lanterne, des allures effrayantes. Noémie a peur des fantômes, surtout près du château où, dit-on, ils sont nombreux. Les anciens maîtres sont censés roder autour des murs, dans le parc. Parfois, dans ce qui reste du vieux donjon, ils hurlent. Elle tremble un peu. Elle arrive à la terrasse, s'engouffre sous le portillon, rejoint les cuisines. Lorsqu'elle entre, Germaine manque de lâcher la casserole qu'elle tient à la main.

- Toi à cette heure ? t'as un gosse malade ?

- Non, dit Noémie. C'est rapport aux lettres. Faut que je vois madame Elizabeth.

La Costaude et la Finaude ont entendu la voix de Noémie. Elle viennent à la cuisine., suivies de Pierre et de deux domestiques, d'une

servante en apprentissage et des femmes de chambre. Tous l'entourent.

- T'as monté l'allée ?, dit la Finaude.

- Ben oui, fallait, dit Noémie.

- C'est pas une poule mouillée, elle, dit la Costau.

Attirée par le bruit, madame Elizabeth entre à son tour. Elle voit Noémie sa lanterne à la main.

- Madame..., murmure-t-elle.

Elle se met à pleurer. Elizabeth la prend dans ses bras.

- De quoi as-tu peur ?, lui dit-elle. Tu es toute retournée. Assied-toi. Enlève ton châle.

Elle éteint la lanterne.

- Germaine, donne-lui un verre de madère. Ca la réchauffera. Vous autres, dit-elle aux servantes, à Pierre et aux domestiques, reprenez votre travail. Laissez-la se reposer.

Tous disparaissent. Noémie boit une gorgée de madère, retrouve des couleurs.

- Alors ?, dit Elizabeth qui s'est assise près d'elle.

- Le baron a envoyé des lettres, dit Noémie. Il chasse la plupart pour le 1^o Novembre. Les autres auront un procès.-

- Je savais ce qu'il y avait dedans, dit Elizabeth. Pour te le dire, j'ai préféré attendre.

- Au village, ils se sont rassemblés. Ils vont monter ici.

- Qu'es-ce qu'ils veulent ?

- Oh, trouver un arrangement.

- Je ne te promets rien, dit Elizabeth, mais je vais essayer de convaincre le baron de les recevoir. S'il accepte, je te fais avertir dès demain matin. Si tu n'as rien de moi, qu'ils viennent quand même. Veux-tu que Pierre te ramène ?

- Je veux bien, dit Noémie.

Pour elle, Pierre a attelé une petite charrette qui, servait autrefois à promener Roland. Il la reconduit à sa ferme.

Le soir à sept heures et demi, Elizabeth grimpe l'escalier et se dirige vers le bureau du baron. Elle entre sans frapper. Marc est assis dans un haut fauteuil de cuir à oreilles. Sa tête est appuyée sur le côté. Il a mis ses lunettes. Il lit. En voyant Elizabeth, il pose son livre sur ses genoux, lui sourit.

- Je pensais à toi, lui dit-il. Je lisais des vers d'Horace parlant d'une belle femme, aimable en son ménage, attentive à son époux, douce à ses proches.

- Hmm..., murmure Elizabeth.

- C'est ainsi que je te connais, dit Marc.

- Je suis venue pour vous dire, reprend Elizabeth, qu'au village, les fermiers se sont réunis. Ils m'on fait demander si vous accepteriez de les recevoir.

- Moi ?

- Oui, vous.

- Mais je n'ai rien à leur dire.

- Ils sont au bord de la révolte.

- Eh bien, qu'ils viennent, dit le baron.

- Vous acceptez ?

- Je n'accepte rien. Qu'ils viennent si ça leur chante. Envoie-moi Pierre, ajoute-t-il.

Sans nouvelles de Malval, les fermiers se rassemblent, le lendemain à dix heures, sur la place. Les quinze hommes, avec à leur tête Dujardin et Latour-Gromie, sont regroupés devant l'entrée de la mairie. Des aides et le forgeron ont choisi de les suivre. Les femmes ne viendront pas.

- Cela ferait trop de monde a dit Dujardin.

- Tu as rédigé ta lettre ?, lui demande Gustave.

- Oui, hier au soir. Je vais vous la lire.

Pour mieux se faire entendre, Hector monte sur une borne qui est au coin de la place. Il sort de sa poche un papier, le déplie et lit : Monsieur le baron, fermiers de votre famille, tenanciers de vos aïeux, nous

vous demandons respectueusement de surseoir aux décisions que vous avez prises. Nous sommes prêts à envisager avec vous toutes les mesures qui pourront contribuer au bon entretien des terres. Nous espérons, monsieur le baron, que vous accepterez notre requête et que vous recevrez notre maire qui vous fera part de nos propositions. Vos dévoués fermiers. J'ai mis vos noms l'un sous l'autre, par ordre alphabétique, conclut Hector.

Les quinze hommes, avec, en première ligne, Latour-Gromier, Dujardin et Duclenché, se sont avancés. Ils remontent la rue qui mène à la route. Derrière eux, des villageois s'amassent. En silence, ils marchent vers Malval. Le ciel est clair, avec des nuages blancs ; derrière la colonne des paysans, ils ondulent au dessus du fleuve. Un vent d'Ouest souffle sur Marquigny. Le bruit répété des pas monte vers le château. Cachés derrière les rideaux du salon, le baron et Elizabeth surveillent son grossissement, guettent l'apparition des premières têtes. A la grille, la colonne ne trouve personne ; elle est largement ouverte. Entre les arbres, les paysans s'engagent dans l'allée qui va vers la terrasse. Le claquement scandé des pas se répercute contre les troncs. Soudain, un second bruit redouble le premier, celui d'un galop lointain, vite reconnu comme une multitude de galops, sur la route de Manville.

- Les voilà, dit le baron à Elizabeth.

- Qui ?, dit-elle.

- Les gendarmes, répond la baron.

Dans la colonne, l'inquiétude se répand.

- C'est quoi ?, dit Hippolyte à Hector.

- Je ne sais pas, répond Hector;

Le château comporte une autre entrée derrière les communs, par laquelle pénètrent et sortent les fournisseurs et les domestiques. De la route cette entrée est accessible en suivant un raidillon qui sinue à l'Est du coteau. Sur l'ordre du baron, Pierre le palefrenier a couru, tôt le matin, à Manville. Il a dit au capitaine de gendarmerie que Malval

était en danger. Une bande de paysans risquait, vers le milieu de la matinée, de l'attaquer. Le capitaine a sonné l'alarme ; les cavaliers se sont mis en route vers Marquigny. Quand Latour-Gromier, Dujardin et Duclenché arrivent à la hauteur de la terrasse, de l'arrière des communs surgissent les chevaux. Sur chacun d'eux, un gendarme casqué et harnaché est assis. Il tient à la main son sabre dégainé. Le long de la façade, les vingt cavaliers s'alignent. Les paysans se sont rassemblés derrière leur maire et ses deux compagnons.

- Oh, crie Hector qui s'est arrêté en haut de l'allée, oh, y'a quelqu'un ?

En grande tenue, veste galonnée, bicorne, souliers vernis, Pierre sort d'un portillon sur la droite et s'avance vers lui. Un long rire s'élève.

- Eh, Pierre, lui dit Hippolyte, comment t'es attifé ?

L'autre garde un visage immobile ; il le fixe comme s'il ne le reconnaissait pas.

- Dis, Pierre, lance à voix forte Hector, est-ce que ton maître peut me recevoir ? Tous les autres attendront sagement ici.

- Le baron, répond Pierre, vous prie de quitter les lieux. Vous avez violé sa propriété. Si vous restez, les gendarmes vont charger.

- On n'a violé personne, répond Hector. On a juste remonté l'allée Tu crois que si tu lui demandais...

- Le baron veut que vous partiez, répète Pierre. Sinon, les gendarmes vont agir.

- Bon, dit Hector, on ne voulait pas le déranger. C'était seulement pour discuter. Va lui dire qu'on veut lui remettre une lettre.

Pierre fait demi-tour, rentre dans le château. Les gendarmes demeurent rangés, sabre au clair. Dans la colonne, les paysans sont silencieux. Pierre revient, tend la main ; Hector y dépose la lettre. Puis les gendarmes font volte-face, disparaissent derrière les communs. Les paysans se retournent, descendent l'allée vers la sortie.

Sur la rive gauche, du même côté que le château, la maison de Jérémie le jardinier est à une centaine de mètres du fleuve. Le matin est tranquille, il fait doux. Le temps est humide, avec des nuages ; lentement ils envahissent le ciel bleu.

- Il n'y aura pas de pluie, dit Jérémie à Gertrude, sa femme. Le vent vient du Sud.

Gertrude est assise à la fenêtre de sa cuisine. Au jardin, Jérémie enlève les mauvaises herbes dans une rangée de radis. Il est penché en avant, il lève sa pioche, déterre les plaques d'herbe, les assemble en petits tas. Dans le parc de Malval, il s'est réservé le soin des fleurs. Il ne laisse à nul autre que lui la culture des azalées, des lys et des clématites. Madame Elizabeth en fleurit chambres et salons. Les fils des Dubois, Gertrude et Jérémie, sont ouvriers à la fabrique de Dubarry.

L'incident de Mars au château a secoué Marquigny. Malgré l'influence de madame Elizabeth et de monsieur Arnaud, ou, plus secrète, celle de Noémie, le baron n'a pas hésité à appeler les gendarmes. Il a renoncé à ses tournées dans les fermes. On ne le voit plus qu'à la messe, où il occupe une chaise dans le chœur. A la sortie de l'office, il s'éloigne ostensiblement sans saluer personne. Arnaud et Elizabeth se mêlent aux groupes et serrent des mains. Depuis que la lettre du maire a été remise, les paysans attendent une réponse. Ils ont cru de bonne foi qu'Hector leur maire allait être convoqué là-haut. Mais aucun signe n'est venu ; ni Elizabeth, ni Arnaud ne se sont entremis. La veille au soir, Gertrude disait encore à Jérémie :

- J'ai croisé le baron tantôt, il m'a saluée, mais il a évité, comme il le faisait naguère, de s'arrêter et de parler avec moi. Il doit craindre que je ne lui pose des questions.

Jérémie a avalé une cuillerée de soupe.

- Il faut trouver, a-t-il répondu, le bon moyen pour l'amadouer, pour qu'il reçoive notre Hector. Autrement, ce sera quand même la bagarre.

- Pour le moment, personne ne s'est battu, dit Gertrude.

- On n'en était pas loin, a répondu Jérémie.

Ce matin, il racle ses plate-bandes. Il demeure, de cette manière, proche de Gertrude avec qui il voudrait renouer la conversation de la veille. Vers midi, il ira au village. Il gratte lentement la terre. De temps à autre, il jette un coup d'oeil sur sa femme ; il plante sa pioche, appuie son menton sur la pointe du manche, les mains repliées sur le haut du bois. Gertrude voit son visage éclairé par un rayon de soleil.

- Au château, ils ne m'ont rien dit. Depuis un mois, c'est le silence.
- Pourtant, la Costaude aime bavasser. Et la Germaine a la langue bien pendue. Quant à Pierre, le garçon d'écurie, il est toujours à dégoïser. On ne les entend plus. Ils ont du avoir des ordres.

- De qui ? dit Gertrude

- Ben, du baron.

- Certainement pas, dit Gertrude. Ses enfants ne voudraient pas . Ils sont pour le maintien des fermiers chez eux.

- Pour sûr, dit Jérémie.

- C'est peut-être par eux qu'on devrait passer, dit Gertrude. Tu pourra dire deux mots à madame Elizabeth, lui demander d'en parler à son mari.

- Faut d'abord que je sache au château si c'est possible. Madame Elizabeth ne doit pas être forcée.

- C'est vrai, dit Gertrude.

- Je dois demander avant à l'Hector et à quelques autres.

- Oui, dit Gertrude. A midi, quand tu iras au village chez Bruque pour aiguïser ta faux, va chez l'Yvonne. Tu y trouveras sans doute l'Hector. Ne bois pas trop.

A midi, Jérémie se dirige vers Marquigny. Il a mis la faux sur son épaule. Après l'avoir faite aiguïser chez le forgeron, il se dirige vers le café. Au bar, Gustave et Arsène bavardent. Assis, Hector et des aides boivent un verre. Yvonne se déplace entre les tables, un plateau à la main.

- Salut, père Dubois, crient les hommes à Jérémie. Tu viens boire un canon, à ct'heure

- Je voulais vous voir dit Jérémie en appuyant le dos au bar. Surtout parler à l'Hector

- A moi ? dit Hector. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, père Du-bois ?

- Je vais te le dire.

Il s'est retourné. Il vide le verre de vin rouge qu'Yvonne lui a versé. De nouveau, il fait face à la salle.

- Voilà. Le baron n'a jamais répondu à Hector.

- On le sait, répondent en chœur les paysans.

- Vous consentez à vous faire sortir? Vous vous résignez aux procès ? Un long silence suit la déclaration de Jérémie.

- On s'est habitué à attendre, dit Hippolyte. Le baron se décidera peut-être à répondre.

- On lui a déjà demandé, dit Hector. Maintenant, c'est à lui de causer.

- Il se tait, dit Jérémie.

- Que faire ? dit Hector.

Il a écouté attentivement le dialogue entre Jérémie et Hippolyte.

- Si vous êtes d'accord, voilà ce que je propose, dit Jérémie. Moi, on ne peut pas penser que j'agis par intérêt. Je vais au château. J'essaie, par Germaine ou la Costau de, d'avoir l'avis de madame Elizabeth. Si elle pense qu'il vaut mieux attendre, eh bien, on continuera d'attendre.

- C'est pas une mauvaise idée, dit Hector, et ça ne nous engage guère. Tu n'es pas fermier, tu es là seulement comme intermédiaire.

-Voilà, dit Jérémie.

- T'es ben aimable, Jérémie, dit Hippolyte. Tu vas te donner beaucoup de soucis pour nous tous.

- Je ne veux pas vous perdre, dit Jérémie.

- Viens boire un coup, dit Hector.

Lorsque Jérémie quitte le café, Bruque le forgeron le voit passer. Il murmure :

- T'as de l'élan, qu'on dirait.

Jérémie répond :

- Je rentre manger.

- La Gertrude te trouvera en forme.

Jérémie va vers sa maison. Le vent s'est levé, il rafraichit sa légère ivresse. Par instant, il marche de travers. Quand il arrive devant la barrière, Gertrude y est accoudée.

- Ca a été long, dit-elle.

- Fallait expliquer, répond Jérémie.

- Viens manger, lui dit-elle. Au moins, ça te fera dormir.

Jérémie est assis à la table de la cuisine, devant sa femme. Par la fenêtre, il voit les oiseaux ; ils volent au dessus du fleuve, de longs rapaces, sans doute des buses. Le long de la haie, il voit aussi l'herbe verte et les fleurs ; elles grimpent aux troncs des peupliers. Les nuages ne sont pas nombreux, le temps se met tout doucement au beau.

- Il va faire chaud, cet après-midi, murmure-t-il.

- Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, les gars ?, demande Gertrude.

- Ils veulent bien, répond Jérémie.

- T'en a as parlé à Hippolyte ?

- Oui, dit Jérémie, ainsi qu'à Hector.

Il a mangé le canard aux navets que Gertrude avait préparé. Ses yeux se ferment. Il entre dans la chambre, se couche sur le grand lit. Au bout de quelques minutes, il ronfle. Sur les quatre heures, il s'éveille. Gertrude est là.

- Faut que tu te prépares.

Bientôt, il se met en route. Pour aller au château, le trajet n'est pas long. Il traverse deux champs. Il grimpe le raidillon ; il le mène au bout d'un premier coteau. Une grande futaie cache l'arrière des communs. Il pénètre dans le parc. Germaine est dans sa cuisine.

- Je suis venu pour te voir, dit Jérémie. A propos du baron. L'Hector n'a jamais eu de réponse.

- D'après madame Elizabeth, dit Germaine, il ne lui en parle pas.

- Les paysans ne se laisseront pas faire.

- Oh, ils ne feront pas grand dégât. Ecoute, ajoute-t-elle, je peux demander à madame Elizabeth ce qu'elle en pense.

- Comment je saurai la réponse ?

- Par Pierre. Je te l'enverrai demain.

Quand, le lendemain, Jérémie rentre chez lui à midi, Gertrude lui annonce que Pierre est venu et que madame Elizabeth l'attend pour le soir. Dès le repas fini, il remonte au potager. Il entreprend un grand désherbage. A six heures moins le quart, il est dans la cuisine de Malval. Il se lave la figure et les mains. Germaine lui a sorti d'un placard une cotte bleue propre et repassée. Il se dépouille de sa cotte sale, apparaît en pantalon serré à molletières. Sur ses vêtements, il enfile le bleu. A six heures, madame Elizabeth entre.

- Montons, dit-elle. On sera plus au calme pour parler. Dans le petit salon du haut, il n'y a personne.

Ils grimpent l'escalier qui mène des cuisines à l'étage.

- Madame Elizabeth, ça ne peut plus durer, dit-il. Le baron n'a rien répondu à l'Hector. Le jour où les paysans devront partir ou celui où ils recevront une assignation au tribunal, ça va barder. Il faut éviter la chose.

- Mon pauvre Jérémie, je vous remercie d'essayer de trouver un terrain d'entente.

- Demandez au baron de répondre à l'Hector.

- Impossible de lui en parler, surtout moi. Il a peur que je me fâche avec lui. Dès que j'ouvrirai la bouche, il prendra son air suppliant.

- Quel homme..., dit Jérémie.

- Que voulez-vous, dit Elizabeth, il est d'un autre temps. Il a toujours commandé. L'idée qu'on ne lui obéit pas lui est insupportable. De plus, il est rancunier.

- Mais qui pourrait l'amadouer ?

- Peut-être Arnaud, répond Elizabeth. C'est son fils.

- Vous en parleriez à monsieur Arnaud ?, dit Jérémie.

- Dès ce soir.

- Il ne voudra pas risquer de heurter son père.
- Il faudra réfléchir, dit Elizabeth Avant d'aller voir mon beau-père, Arnaud tiendra certainement à vous rencontrer.
- Bien sûr, dit Jérémie. J'irai à Manville.

Le soir, dans leur chambre, Arnaud et Elizabeth s'appêtent à se coucher. Elle est en longue chemise de nuit, les pieds chaussés de pantoufles. Assise devant sa coiffeuse, elle a défait son chignon, elle démêle lentement ses cheveux. Il a enfilé une chemise de nuit qui lui vient jusqu'au genoux. Il a enfoncé sa tête dans un bonnet de coton.

- Mon pauvre Arnaud, lui dit-elle comme chaque soir, tu es affreux. Pourquoi n'adoptes-tu pas le pyjama des Anglais ? C'est plus pratique et plus seyant. Et renonce à cet horrible bonnet.

- J'aime avoir chaud à la tête. Leur pyjama, ça entrave.

Il s'allonge sur le lit, parcourt les pages de l'Echo de Manville qu'il a étalées sur le drap.

- Encore un accident, du côté de chez tes parents. Un charretier ivre qui est tombé de son siège. Il a une fracture du crâne.

- Pauvre homme, dit Elizabeth.

- S'il n'avait pas bu..., dit Arnaud.

J'ai vu Jérémie, dit Elizabeth. Si ton père ne répond pas à Hector, les paysans se révolteront.

- Qu'est-ce que c'est encore cette histoire ?

- Jérémie est un homme sensé. S'il le dit, il doit y avoir du vrai. On ferait mieux de se méfier.

- Qui on .?

- Ben nous, toi et moi. Il faudrait que Jérémie t'explique.

- Fais-lui dire, dès demain, de venir me voir dans l'après-midi à la mairie. Propose-lui la petite charrette.

Ils se couchent, éteignent la lumière, s'enlacent aussitôt.

Avant neuf heures, Pierre le palefrenier est venu chez les Dubois transmettre le rendez-vous d'Arnaud. Sitôt après le déjeuner, Jérémie passe par le raccourci qui mène aux écuries. Il attelle lui-même le po-

ney.. Puis il le fait sortir par une porte arrière ; elle conduit sur l'allée qu'il vient de suivre. A l'abri de la terrasse, il ne sera pas vu du baron. La charrette se dirige vers l'Est. Arrivé à Manville, Jérémie fait le tour du boulevard, atteint le champ de foire. Il accroche le poney à l'un des piquets. A trois heures, il est à la mairie. Il frappe à la porte du bureau d'Arnaud. Celui-ci s'est levé pour lui ouvrir.

- Je t'ai dérangé, mon cher Jérémie. En tant que maire, je suis obligé d'être ici, à cause du travail.

- Ca ne m'a pas dérangé, dit Jérémie M'sieur Arnaud. Voyez votre père. Sinon ça risque d'aller mal.

- Qu'est-ce qu'ils veulent ?, dit Arnaud d'un air ennuyé

- Ils ne veulent pas quitter leurs fermes, ni avoir de procès.

- Il faut qu'ils cèdent, dit Arnaud, qu'ils fassent un remembrement, des cultures plus que de l'élevage ou l'inverse, selon les terrains.

- Je crois, dit Jérémie, que, si le baron répondait à l'Hector, ça pourrait s'arranger.

- Tu le penses vraiment ?

- Oui.

- Ecoute, je vais en dire un mot à mon père. si possible à un moment propice, et essayer de lui faire entendre raison. Mais ce sera difficile.

- Je sais, dit Jérémie, mais il n'y a pas d'autres moyens. S'ils sont chassés, ils emploierons la force. Et ceux qui resteront ne voudront pas des juges.

- Moi, ce sont les ouvriers qui me font des noises. Ils ne veulent pas que la fabrique du père Dubarry ferme. Pourtant, ils seront repris dans une autre usine ; elle va se construire.

- Les ouvriers, dit Jérémie, c'est plus pareil que les paysans.

Le lundi à midi, avec l'autorisation de Gertrude, il va vers le café de l'Yvonne. Il traverse la rue du village, prend par la place, remonte le bout de route ; il mène le long du fleuve. L'estaminet Chez l'Yvonne est sur le côté gauche. Le bois des portes et des fenêtres a été repeint en rouge vermillon. La couleur vive brille au soleil. Jérémie entre dans

la salle. Le bruit des voix y est élevé. La fumée des pipes emplit l'air. Toutes les têtes se sont tournées.

- Tu l'as vu, le baron, Jérémie ?

- Il a cané ?

- Il est décidé à nous foutre la paix.

Il ne répond pas, marche vers la table d'Hector le maire. Duclenché y est assis. Près d'eux, Gustave et Arsène boivent un verre. Les autres hommes sont des aides. Y faut pas être pressé, dit Jérémie.

- Vous voilà enfin, dit Hector. On commençait à se faire du souci, à croire que vous vous nous aviez oubliés.

- Y faut pas être pressés, dit Jérémie.

Il parle fort ; les voisins de table prêtent l'oreille. Au comptoir, l'Yvonne s'est immobilisée. Le silence dure. Chacun écoute.

- Y'a de l'espoir, dit Jérémie. Monsieur Arnaud va demander au baron de répondre à Hector. Je l'ai vu à Manville avant-hier après-midi. Il verra son père.

- Bravo, crient plusieurs voix, bravo Jérémie.

- Attendez. Pour le moment, y'a rien de fait. Tout dépend du baron. S'il ne veut pas répondre, c'est cuit. S'il répond, il faut au moins qu'il te reçoive, toi l'Hector.

- Qu'est-ce que je lui dirai ? , demande Hector.

- On rediscutera. Mais, sur le remembrement vous serez obligés de céder.

- On n'y tient pas tant que ça à ne pas remembrer, dit Hector. Y'a du vrai dans ce que veut le baron. Mais c'est la manière qu'est pas possible.

Yvonne a apporté un verre à Jérémie ; elle le lui remplit de vin blanc.

- C'est ma tournée, crie-t-elle.

On applaudit l'Yvonne. A une heure moins le quart, les paysans regagnent leurs fermes. Certains vont dans les rues du village. Pour parler aux ménagères, ils s'arrêtent au pas des portes. Quand Jérémie

passé, les femmes lui font des saluts. Il lève la main. Puis il se hâte péniblement, en vacillant, vers sa maison où Gertrude l'attend.

Le dimanche suivant, à Malval, on fête l'anniversaire d'Elizabeth. Arnaud a caché dans l'une des chambres de domestique, celle de la Costaude, un bijou qu'il a acheté, une broche en vieil argent. Après le repas, Elizabeth a pris le bras de son beau-père et l'a conduit au petit salon qui sert de fumoir. Puis, selon le rite, elle va boire le café avec la Costaude, la Finaude, Germaine, Gertrude - venue pour la circonstance - , ainsi qu'avec les jeunes, garçons et filles, qui servent à Malval.

Arnaud et le baron se retrouvent seuls. Le fils prend la boîte à cigares, en sort un, le coupe, l'allume avec un briquet d'amadou et l'offre à son père. Le vieil homme tire quelques bouffées. Arnaud fume lentement son propre cigare.

- Mon cher père, dit-il, je voudrais que vous répondiez à Hector. Le vieux Jérémie s'inquiète, les fermiers s'agitent. Il faut régler ce différend.

Le baron ne cille, pas, ne se met pas en colère. Il dit de sa voix la plus calme :

- Je ne répondrai jamais à ce fermier qui s'appelle Hector. Il doit partir ainsi que Duclenché et Arsène Férin. Les autres partiront aussi ou auront un procès.

- Si vous répondez à Hector, vous vous éviterez des désagréments, et, sans doute, vous en aurez pas mal d'avantages. Ils sont prêts à céder.

- Il est trop tard, dit le baron. Ils devaient m'obéir.

- Pourquoi vous obstiner ?

- Ils bafouent mon autorité.

- Soyez raisonnable.

- Arnaud, les paysans n'auront plus rien de moi. Ceux à qui je fais un procès seront condamnés en justice et se soumettront. Ceux que je chasse seront remplacés, et, crois-moi, les nouveaux plieront.

- C'est votre dernier mot ?, dit Arnaud

- Oui, dit le baron. .

Aux Blénants, Latour-Gromier, sa femme et ses aides apprêtent les charrettes pour le foin. Les enfants, en vacances, sont déjà aux champs : ils montent les meules. Gustave a attelé ses boeufs. Avec un aiguillon, sa femme, Noémie pique les bêtes. On est au matin sur les neuf heures. Depuis, longtemps, le soleil est levé ; la solstice de Juin s'annonce. Les deux charrettes se mettent en mouvement. Gustave et Noémie entendent une galopade; Remontant le chemin qui vient de Marquigny, un cavalier débouche à l'entrée de la ferme.

- C'est monsieur Arnaud dit Gustave.

Jamais, de mémoire d'homme, un de la Motte ne s'est présenté si tôt aux Blénants. Pourvu qu'il n'y ait pas un malheur...Arnaud saute de sa monture, vient vers Noémie et l'embrasse. Puis il se tourne vers Gustave et lui serre la main.

- Avant d'aller à Manville, j'ai voulu passer. Il fallait que je te vois.

- Vous prendrez un café, dit Noémie, il y en a du chaud.

Il entre avec Noémie et Gustave dans la cuisine. Gustave s'assied en face de lui sur un banc, de l'autre côté de la table. Noémie apporte trois tasses, le sucre, la cafetière.

- Voilà, dit Arnaud. A la demande de Jérémie, j'ai parlé hier à mon père

- Nous les paysans, on était d'accord avec Jérémie

- Il s'est donné du mal, dit Arnaud.

- Ca a marché ?, dit Gustave.

- Ben non, dit Arnaud.

Le mari et la femme se regardent.

- Nous qui espérons tant..., dit Noémie. Le baron ne veut pas répondre ?

- Je lui ai dit que vous étiez prêts à négocier. Ca le laisse indifférent. Selon lui, son autorité aurait été bafouée. Il sanctionne.

- Il ne reste plus que nous, dit Noémie.

- Que vous ?, dit Arnaud en la regardant.

- Nous les femmes. Monsieur le baron nous aime

- Ca pour sûr, dit Gustave.

- Même un peu trop, dit Arnaud en riant.

- Je ne pense pas à cet amour-là, dit Noémie qui reste sévère. Il a de l'affection pour nous. Puisque il ne veut pas céder au bon sens, il le fera peut-être par sentiment.

Le lendemain, chez l'Yvonne la nouvelle éclate : le baron refuse de répondre. Soudoyé par son patron, Pierre le palefrenier l'a dit à Duclenché qui l'a dit à Hector. Dans la salle, la colère gronde.

- Il nous hait, dit l'Hector.

- C'est pire, dit Hippolyte. Pour lui, on n'existe pas. On est comme du bétail

- Il veut nous feinter, oui, dit l'Arsène. .

- On monte au château, dit un aide.

- Non, dit Hector. On l'a déjà fait. Ca n'a servi à rien.

Ils commandent à boire.

- Le Jérémie ne doit pas se tenir pour battu, dit l'Yvonne. Gustave est au courant. Peut-être qu'il est là-haut.

- Va savoir. Attendons, dit l'Hector.

Beaucoup de paysans ont pris leur pipe ; ils l'ont allumée, ils en tirent de longue bouffée. Duclenché dit :

- Peut-être que d'autres que nous essaient d'arranger les choses. Faut pas les gêner. Mais si ça se prolonge...

- On montera au château, disent-ils tous .

- Cette fois-là, dit Hector, les gendarmes pourront toujours venir. Ils trouveront à qui parler.

- On ne sait pas se battre, dit Arsène.

- On apprendra, dit sèchement Hector.

Dès deux heures, Gustave annonce à Noémie qu'il travaillera sur la première pente de la colline. Il prend ses outils - un ciseau, une hachette - . Il les met dans un sac de toile, le charge sur son épaule. Le temps demeure au beau fixe. A deux kilomètres, Gustave tourne, monte le chemin qui escalade le coteau. Arrivé à la parcelle d'arbres qu'il veut élaguer, il enlève sa veste, pose son sac de toile. Bientôt le bruit de la hachette contre les troncs s'élève dans l'air immobile.

Jérémie a renoncé à sa sieste. Il doit monter au potager où, avant qu'ils ne sèchent, des plants sont à enfouir. Il grimpe le chemin. Il entend les coups de hachette et le froissement des branches.

- Qui c'est qui travaille par là, à cette heure ?, murmure-t-il.

Sur le côté, près de son sac de toile, la veste de Gustave s'étale.

- Qui ça peut bien être ?, se dit-il de nouveau.

Il va vers le lieu d'où viennent les coups. A dix mètres de lui, Gustave abat des bouleaux.

- C'est toi donc, lui dit Jérémie. Tu travailles tôt de ce temps.

- Faut bien s'y remettre, dit Gustave.

Il pose sa hachette, se frotte les mains.

- Je vais essayer de savoir si le baron veut répondre, lui dit le vieil homme.

Gustave le regarde tristement.

- Mon pauvre Jérémie, le baron refuse.

- Pas vrai ?, dit Jérémie. Il a dit non ?

- Ben oui.

- Faut pas s'affoler, dit Jérémie; Les femmes vont intervenir.

Le jour suivant, à trois heures, Germaine, Gertrude et Noémie se retrouvent dans la lingerie. Elles s'assied autour de la table ; recouverte d'un tissu molletonné, elle sert pour les repassages. Elles ont chacune un haut fauteuil en osier. Devant elles, sont posées trois corbeilles à ouvrage remplies de pelotes de fil débobinés et de paires de ciseaux.

Un mètre de tailleur est enroulé et placé sur le haut de chaque corbeille. Elles cousent lentement, sans se dire un mot. Elles ourlent des serviettes.

- Madame Elizabeth a une idée ?, dit Gertrude.
- Aucune, répond Germaine.
- Ca lui fera plaisir de nous voir, dit Noémie.
- Pour sûr, dit Germaine.
- Tu lui diras qu'on viendra demain, que, si elle peut pas, elle nous fasse prévenir. Par Pierre.
- Elle n'est pas là aujourd'hui, elle est chez les Hureau.

Sans plus parler, elles continuent à coudre.

Le lendemain, Gertrude, Noémie et Germaine sont de nouveau réunies dans la lingerie. Le matin, Germaine a envoyé Pierre chez Noémie, puis chez Gertrude. Il leur a annoncé que madame Elizabeth les rencontrerait. Chacune a repris sa couture. Posé devant elles, le tas de linge diminue. Germaine s'est jointe aux deux femmes ; ce n'est pas sa fonction, mais elle a le goût du beau travail à la main. Sans se regarder, elles cousent en silence. Elizabeth ouvre la porte. Sa tête se glisse dans l'entrebâillement.

- Vous êtes là ?, dit-elle en souriant.
- Nous sommes là, toutes les trois, dit Noémie.

Elizabeth s'assied sur l'un des fauteuils demeuré libre. Elle brode une nappe d'autel pour l'église de Marquigny. Placée sur un léger support, la broderie se tend entre ses pivots. Elle noue les fils, les écarte, le regard attentif, les lèvres serrées. Elle achève un dernier point, croise ses mains.

- Je vous écoute, mes enfants, leur dit-elle.
- Madame Elizabeth, dit Gertrude, le pire peut arriver. L'autre jour, au café, les gars ont dit que, la prochaine fois qu'il y aurait les gendarmes, ils se battraient.

I- ls en sont déjà là, dit Elizabeth.

- Pas mon Gustave, dit Noémie. Lui ne fera rien, à cause de monsieur Arnaud. Mais les autres ...

- Par sentiment, dit Gertrude, il peut renoncer à son refus de répondre. Il peut entrer en causerie.

- Je lui dirai que j'ai peur, répond Elizabeth, que vous deux aussi vous avez peur. Toi Noémie, il t'apprécie. Et toi aussi Gertrude.

- Il t'a consolée, dit Gertrude à Noémie en riant.

Le soir, au dîner, Elizabeth a pris rendez-vous avec le baron. Auparavant, dans le petit salon, en attendant l'arrivée de son beau-père, elle avait prévenu Arnaud.

- Je tente une dernière fois de convaincre ton père.

- Agis comme tu voudras, a répondu Arnaud. Il est intraitable.

Au milieu du repas, elle a dit au baron sur un ton mi-enjoué, mi-sérieux :

- Demain, au début de l'après-midi, j'irai vous voir. Ce n'est pas une visite comme les autres, a-t-elle ajouté.

Dans la matinée, elle a reçu une lettre de son fils. Il a revu Adèle, fait de fréquentes visites à ses parents. Il déclare la jeune fille sa meilleure amie. A deux heures, elle entre dans le bureau. Son beau-père est assis à sa table. Il lit un gros in-folio.

- Encore votre Le Play..., lui lance-t-elle.

- Eh oui, je ne m'en lasse jamais. Il a eu mon adresse par je ne sais qui. Il vient de m'envoyer ce volume, la Méthode sociale. Il résume toutes ses recherches précédentes et celles de son Ecole. Sa santé n'est pas très bonne. Il s'est retiré depuis dix ans en Auvergne. Assied-toi, dit le vieil homme. Là, mets-toi près de moi, je deviens dur d'oreille.

Ca ne date pas d'hier, songe Elizabeth. Elle a rapproché un siège, s'est assise près de lui. Le long visage du baron est au dessus du sien, ses moustaches blanches et ses yeux gris. La fixité du regard s'adoucit ; sur les dents demeurées éclatantes, la bouche sourit.

- Tu as des ennuis. C'est ton fils.

- Mais non, dit Elizabeth. Nos affaires marchent, ajoute-t-elle à mi-voix. Il s'éprend tout doucement, sans même s'en fendre compte, de la jeune fille. Espérons que, le moment venu, elle lui dira oui.

- Ah ça, elle lui dira certainement oui. Roland est beau et il a du bien. Depuis la Révolution, les d'Eumes, eux, n'ont plus grand chose.

- Je ne veux pas d'un mariage d'argent, dit Elizabeth.

- Elle l'épousera parce qu'elle en sera amoureuse. Le bougre sait se faire aimer.

- Trop, dit Elizabeth.

- C'est de son âge, conclut le baron.

Après une courte réflexion, Elizabeth prend la parole.

- Père, je vais vous parler du sujet interdit entre nous.

- Il n'y a pas de sujets interdits entre nous, dit le baron, à part les polissonneries qu'une dame ne saurait subir.

- Ah, celles-là, j'en entends assez par Arnaud. Oui, épargnez-les moi, dit Elizabeth en riant.

- Ma chère Elizabeth, ce sont quelquefois les piments de l'amour, mais rarement ceux d'une conversation de bon ton.

- Laissons, dit Elizabeth qui rougit légèrement. Le sujet interdit entre nous, vous le connaissez. Dès que je l'aborde, il vous peine. J'ai choisi de l'éviter soigneusement.

- Hmm..., fait le baron.

- Vous voyez, vous ne répondez pas. Vous craignez ce que je vais dire. - Parle, mon enfant. Tu sais bien que je t'écouterai.

- Voilà, j'ai peur.

- Peur de quoi ?, dit le baron.

- Des paysans.

- De quels paysans ?

- De nos fermiers. Ils sont furieux.

- Ils te l'ont dit ?

- Ils l'ont dit publiquement au café d'Yvonne. Si les gendarmes reviennent, ils se battons.

- Pourquoi les gendarmes reviendraient-ils ?, dit le baron.
- Parce que, répond Elizabeth, les paysans ne veulent pas partir, ni être en procès avec vous. Ils préfèrent la bataille. Quand les gendarmes viendront, ils les attaqueront.

Brusquement, elle se met à pleurer. Le baron se penche vers elle, lui prend les mains.

- Ma petite fille, je t'en prie.
- Père, lui répond-elle, écrivez à Hector. Dites-lui de venir vous voir. Ils sont prêts à remembrer, à élever du bétail. Ils feront ce que vous voudrez. Eux aussi ont peur.

-

- Puisque tu le veux..., dit-il. Je ne peux pas supporter de te voir pleurer. Surtout à cause de moi.

- J' ai tellement peur, dit Elizabeth. Pour vous, pour Arnaud, pour Roland... et pour moi, ajoute-t-elle. S'ils se mettent en colère, jusqu'où iront-ils?

- Ils peuvent brûler. Mon père m'a raconté qu'en 89, ils avaient incendié quelques châteaux. Mais c'était la Révolution.

- Dans le Midi, en 52, ils se sont révoltés, dit Elizabeth. Je me souviens, j'avais quinze ans. Mon père et ma mère en parlaient sans cesse.

- Je vais répondre à cet Hector, dit le baron.

Pierre est dans l'écurie. Il sort les chevaux, les fait boire à l'auge, près de la pompe.

- Madame veut te voir, lui crie Germaine.

Il s'lest coiffé avec un bout de peigne, donne un coup de brosse - celle qui lui sert pour les chevaux - à ses chaussures. Puis il va à la cuisine. Elizabeth est assise devant la cheminée sans feu. Elle tricote.

- Approche-toi, Pierre. J'ai encore des courses. .

- Dès aujourd'hui ?, dit Pierre. Y'a un cheval à soigner.

- J'ai besoin de toi tout de suite. Tu vas aller chez Hector, le maire. S'il n'est pas chez lui, tu vas à la mairie. Tu lui dis que le baron lui répondra, que tu lui apporteras sous peu une lettre.

Le visage de Pierre s'éclaire.

- A ce qu'on dirait, vous avez réussi, madame Elizabeth.. Et là où tout le monde avait échoué.

- Tais-toi donc, lui dit Elizabeth en souriant. Pars aussitôt. Si tu rencontres Jérémie et sa femme, tu leur dis la même chose. Mais n'en parle à personne d'autres. .

- Il vaut mieux que ce soit les paysans qui se le disent entre eux, dit Germaine.

Pierre n'a pas trouvé Hector à sa ferme. Il le rejoint à la mairie. Hippolyte et Hector sont ensemble, chacun à une table.

- Quelle corvée, ces paperasses, dit Hector.

Pierre entre dans la salle.

- On frappe avant d'entrer, lui crie Hippolyte.

- Le baron accepte de vous répondre, dit-il tout essoufflé en s'adressant à Hector.. Vous aurez bientôt la lettre.

Hector se lève. Hippolyte se précipite vers Pierre.

- Tu es sûr ?, lui dit-il.

- C'est sûr, lui répond son fils.

A six heures, par l'intermédiaire de l'Yvonne, tout le village et ses environs sont au courant. Hommes et femmes arrêtent le travail,, affluent sur la place devant l'église.

- On est sauvé, dit le père Hureau. Le baron cédé

- Le baron n'a rien cédé, dit Hector, mais il va répondre.

Une centaine de personnes est bientôt réunie autour de l'église. Les enfants esquissent des farandoles. Un groupe de jeunes filles se mêle à eux. Tard dans la nuit, éclairés par des bougies - les habitants des maisons les ont mises sur les rebords des fenêtres -, les paysans dansent. Au moment où les jeunes filles en chantant avaient fait les premiers pas, un pipeau, une clarinette et un tambour les avaient accompagnées. Les hommes entrent dans les files, en sortent pour aller boire chez l'Yvonne. Pleine d'étoiles, la nuit d'été accroît de sa clarté celle des

bougies. La rumeur de la fête monte jusqu'au château. Le baron veille, il prépare sa lettre.

Pierre, le palefrenier, descend lentement vers le village ; dans la poche de sa veste, il a la lettre du baron. Nul, pas même Elizabeth, n'en connaît encore le contenu. Il va à la mairie, frappe à la porte. N'obtenant pas de réponse, il ouvre, la pièce est vide. Il reprend son chemin vers la Maison-Quarte ; il quitte le village. Derrière les volets, il est suivi par les regards des habitants. Sur sa tête, il a un chapeau de cuir. Il porte des pantalon en coutil, des guêtres, une veste de toile et, aux pieds, de lourds souliers à clous. Il a à peine vingt ans. Son père, Duclenché, l'adjoint au maire, l'a confié au baron pour le former. Il n'aimait ni les champs, ni la ferme, ni surtout l'autorité paternelle. Il se plait au château où il s'occupe des chevaux ; il rêve d'y rester. Le baron lui fait porter ses missives. Elizabeth et Arnaud ont confiance en

lui et le chargent, eux aussi, de leurs messages. Lorsqu'il vient de la part de l'un ou de l'autre, il ne prend pas le même visage. Quand il s'agit d'une lettre du baron, il a un air solennel. Il parle peu, se contente de remettre le papier. En revanche, s'il vient de la part d'Elizabeth ou d'Arnaud, il se fait plus familier. Il entre dans la cour de la Maison-Quarte. En le voyant, la fermière sort.

- Ecoute, lui dit-elle, Hector a tellement bu, hier au soir, chez l'Yvonne qu'il n'est pas encore réveillé. C'est ton père et Gustave qui l'ont ramené. Il chantait à tue-tête.

- A qui je vais remettre la lettre ?

- Donne-la moi, va. Dès qu'il aura fini de dormir, je la lui apporterai. A dix heures, Hector ouvre les yeux. Par la fenêtre de la chambre, il voit le grand jour. D'habitude il se lève sur les cinq heures pour soigner les bêtes. Il bondit de son lit, sa longue chemise lui battant les mollets.

- Nom de Dieu, crie-t-il. Zéphyrine, où es-tu ?

- Je suis là, dit-elle en entrant dans la pièce

Depuis la venue de Pierre, elle attendait son réveil.

- Alors, on se saoule chez l'Yvonne - elle a mis la lettre dans la poche de son tablier -, ils t'ont ramené, le Gustave et l'Hippolyte, t'étais fin rond. ...Tu chantaient je ne sais trop quoi, pas un chant de par ici en tout cas. T'avais du apprendre ça aux armées.

- P'tête ben, dit Hector, je ne m souviens pas.

- Il a fallu que je te déshabille...Ce matin, j'ai du aller aux vaches. Les enfants te cherchaient, je leur ai dit que tu étais fatigué.

Elle sort la lettre de sa poche, la lui tend.

- C'est Pierre qui l'a apportée.

Il commence à lire. La lettre est brève. Mon cher Hector, je vous attends cet après-midi à quinze heures précises. Baron Marc de la Motte

- Il m'appelle Mon cher Hector, c'est bon signe.

- Tu vas te laver, lui dit sa femme. Et bien t'habiller.

- Cré dieux de vingt dieux, crie Hector en dansant sur le pavé, sa chemise ondulant autour de ses jambes poilues, ça va s'arranger, ça va s'arranger.

Il verse l'eau d'un pot dans la cuvette sur la table de toilette. Zéphyrine lui apporte des caleçons longs, une chemise repassée, et son costume des dimanches. Quand elle rentre dans la chambre, il vient vers elle pour la lutiner.

- Bas lex pattes, lui crie-t-elle. Ce n'est pas l'heure des mamours. Finis de t'habiller. Il est près d'onze heures. Il faut que tu ailles au village pour prévenir les autres.

- Bon dieu, c'est vrai. faut que je leur annonce que le baron me reçoit. Ca va faire du bruit chez l'Yvonne.

- T'as intérêt à ne pas boire, dit Zéphyrine.

- Pas un goutte, dit Hector. Je mangerai juste un morceau et j'irai ensuite à la mairie. A trois heures, je serai au château.

Il a enfilé sur son costume une blouse grise. Aux pieds, il met des sabots. Il va à la grange, prépare du foin pour les vaches. Puis il remplit des seaux et les aligne devant la pompe. Les aides les porteront aux abreuvoirs. Quand il revient dans la salle - ce n'est plus une salle de ferme -, il est midi.

- Je pars, crie-t-il à Zéphyrine.

Il s'éloigne de la Maison-Quarte. Pour ne pas salir ses souliers vernis, il ne passe pas à travers champs. Il est bientôt sur la route ; il longe le fleuve scintillant, regarde les pêcheurs ; dans le courant, ils attrapent des truites. Sur le coup de midi un quart, il arrive chez l'Yvonne.

Quand il entre, la salle est déjà demi-pleine. Hippolyte Duclenché trône à une table ; ses fonctions d'adjoint lui imposent une certaine distance. Gustave Latour-Gromier est au bar. Arsène, le fermier des Basses-Tours est assis en face du père Hureau. Hector va s'asseoir à la table d'Hippolyte ; c'est sa place. Les yeux se fixent sur lui, guettent sa première phrase.

- Les gars, dit-il, le baron a répondu.

Une acclamation s'élève, ponctuée de Bravo, les femmes. Hector sort la lettre, l'étale sur la table. Puis il la lit lentement. Quand il a fini sa lecture, Arsène lui dit :

- C'est pour ça que tu t'es sapé. Ta femme elle s'est mise dans les frais. Fais voir tes godasses.

Tous se penchent pour regarder les souliers vernis.

- Mazette, dit Gustave.

A deux heures et demi, traversant le village, Hector arrive sur la place. Dans la rue qui mène vers l'entrée de Malval - l'entrée officielle -, toutes les ménagères se sont mises sur le trottoir.

- Dis-lui qu'on pense bien à lui, dit une femme.

- Embrasse la Germaine, dit un vieil homme.

- Et la Finaude, dit un jeune en riant.

- Te mets pas en colère, lui dit une femme d'âge.

- Y'a pas de risques, lui répond Hector. Il faut qu'on fasse la paix

Il arrive sur la route. Il est devant la grille grande ouverte. Il s'engage dans l'allée bordée d'arbres qui monte jusqu'à la terrasse. Il avance lentement, il cherche les mots qu'il aura à prononcer. Au dessus de lui, dans les branches, des merles sifflent. Des ronds de soleil se dessinent à ses pieds sur le sable. Il est devant la porte d'entrée ; il tire la chaîne de la cloche. Germaine lui ouvre.

- Ben, t'as de la chance que je t'ai entendu. J'étais dans la salle à manger, j'arrangeais des fruits sur la desserte. Pourquoi tu n'es pas passé de l'autre côté ?

- Ecoute , Germaine. Je suis le maire et le représentant des fermiers. Faut que je me respecte.

Elle marche devant lui dans le couloir du rez-de-chaussée ; ils traversent le petit salon et la salle à manger. Il fait sombre. La lumière vient de lucarnes en haut des murs ; elles ouvrent sur l'arrière-cour. Une volée de marches monte à un palier surmonté d'une fenêtre.; elle aboutit à un premier étage. Germaine tourne à gauche, ; elle s'avance

dans une antichambre entourée de trois portes ; l'une d'elle est celle du bureau ; elle y frappe.

- Qu'on entre, dit le baron.

A la dérobée, Hector se signe. Germaine passe la tête et dit :

- Monsieur le baron, c'est Hector.

- Qu'il entre donc.

Hector ne sait comment saluer.

- Asseyez-vous, mon cher Hector, lui dit le baron - il lui tend la main
- .Bien que nous soyons ennemis, ajoute-t-il, je tiens à vous témoigner mon estime.

- Merci, monsieur le baron, murmure Hector.

- Eh bien, mon cher Hector, dit le baron, ma belle-fille m'a demandé de vous recevoir. J'y ai consenti Ce n'était nullement dans mes intentions.

- Monsieur le baron, nous sommes tous heureux que madame Elizabeth vous ait convaincu.

- Oh, elle ne m'a pas convaincu. Il n'y avait pas à me convaincre.. Et de quoi, grands dieux ? Non, elle m'a seulement déterminé.

- Nous lui en sommes reconnaissants, murmure Hector.

- Elle est bonne, pieuse, attentionnée, dit le baron, fidèle à ses devoirs. Elle et mon fils entourent ma vieillesse de leur amour.

- Nous nous en réjouissons, dit Hector à voix basse.

- En revenant d'une longue carrière militaire consacrée à défendre mon pays - et le vôtre j'avais attendu de mes paysans loyauté et obéissance. Vous êtes mes seconds enfants. Je suis votre père devant le Seigneur. Hélas !, les faux dogmes de 89 ont perverti la paysannerie. Là où mes ancêtres, les la Motte, rencontraient des hommes soumis à leur maître, respectueux des lois, cherchant le souverain bien, moi je me trouve face à des révoltés. Alors que je dois commander, quitte, lorsque je me suis trompé, à rectifier ensuite mon erreur, vous m'obligez tous, parce que je ne suis pas obéi, à sévir. Comme si tous mes ordres n'étaient pas sacrés.

Hector s'agite sur son siège, écoute, la bouche ouverte; Vainement, il tente d'accrocher du sens à l'une ou à l'autre phrase. Le baron s'est arrêté. Penché vers le sol, il regarde les rainures du parquet.

- Monsieur le baron, nous vous aimons bien, dit Hector

- Ce n'est pas suffisant. Il faut obéir, répond le baron.

- Comprenez-nous, monsieur le baron, dit Hector. Nous travaillons nos champs ; nos pères les ont travaillés, là où ils sont, sans que jamais la terre change de famille. Mais, puisque vous nous dites que c'est nécessaire, nous sommes prêts, monsieur le baron, dans les limites du possible, à changer nos habitudes, nos coutumes, nos usages.

- Vous devenez raisonnable, dit le baron. Un peu tard. Mais, comme chante le curé, à tout péché, miséricorde.

- Oui, monsieur le baron.

- Mon cher Hector, j'envisage de revenir sur mes décisions.

- Merci, monsieur le baron, dit Hector qui rougit de plaisir.

Le baron le regarde longuement, sans parler. Il sort de son silence.

- Sous la condition expresse de se souvenir, de changer régulièrement de cultures, et d'accomplir strictement les charges, mes fermiers ne seront plus exposés à être expulsés ou traînés devant les tribunaux. Ma clémence est grande. Ma belle-fille, si sensible, souffre de voir s'éloigner des familles qu'elle a appris à aimer, à aider, à moraliser. Nos devoirs sont ainsi ; il faut nous y plier, si durs soient-ils. Mais, poursuit le baron, à tout acte répréhensible il faut un châtiment. Le pardon ne va pas sans une sanction qui lui donne sa valeur près de Dieu. Je ne ferai qu'un exemple. Un fermier, un seul, et sa famille devront partir.

- Qui ?, dit Hector.

- Celui que tous révèrent, à qui ils demandent conseil.

- Qui ?, murmure Hector.

- Vous, répond le baron.

- Monsieur le baron, vous nous chassez du pays, moi, ma femme et mes enfants. Vous nous chassez sans raison.

- Il me faut un exemple, répète le baron.

- Un exemple de quoi ?, questionne Hector.
- Un exemple qui fasse cesser définitivement l'indiscipline.
- Monsieur le baron, nous sommes du pays, vivant à Marquigny. depuis plus de cinq cents ans.
- Ma mansuétude ne va pas jusqu'à la clémence absolue.
- Pardon ?, dit Hector.
- Je veux un coupable, hurle le baron.
- Il n'y en pas, dit Hector.
- Il y en a un parce que je le désigne, éclate le baron. Ou vous partez et je retire plaintes, ordres d'expulsion. Ou vous restez et je maintiens mes exigences.
- Adieu, monsieur le baron, dit Hector en se dirigeant vers la porte.

Adrien s'est allongé sur un lit dans la chambre du premier étage. Dans la cuisine, l'Hélène, comme l'appelle son mari, lave et range la vaisselle. Avant de se lever, il rêve. Depuis l'envoi de ses experts re-

poussés par les ouvriers, Arnaud de la Motte ne s'est plus manifesté ; aucune requête n'est venue de la mairie. En Août, la location annuelle arrive à expiration ; cette année, elle ne sera pas prolongée. Il n'abandonnera pas. S'il le faut, il se battra, avec ses ouvriers, contre les gendarmes. Il ne veut pas s'allier à Arnaud de la Motte et à son consortium.

Il revient aux ateliers. Dans une petite pièce aux rayonnages de bois blanc, assis et s'accoudant à sa table, il marque des chiffres. Comment parvenir à vaincre Arnaud de la Motte ? Comment lutter contre lui ? Comment retourner à son profit le Conseil municipal ? Il a l'appui de ses ouvriers. S'il est chassé, ils seront obligés de partir avec lui. Dans la contrée, lesquels d'entre les paysans sont menacés ? Quels sont ceux qui peuvent le soutenir ? Adrien a eu vent, par les fils de Jérémie le jardinier de Malval, de mécontentements du côté de Marquigny. Ne pourrait-il attaquer le maire de Manville sur son point faible : ses terres ? Elles sont encore celles de son père, mais il ne peut s'en désintéresser. Comment aborder les paysans ? Le grand ennemi du baron, c'est le maire de Marquigny, Hector Dujardin. Faut-il le voir ? Ou, au contraire, ne faut-il pas rencontrer quelqu'un demeuré proche des de la Motte, moins menacé par le baron, mais néanmoins solidaire de Dujardin ? Gustave Latour-Gromier et sa femme Noémie semblent bien vus au château.

Le lundi, profitant d'une accalmie dans le travail à Malval, Germaine descend la pente ; elle mène à la route. On est en Juillet, le temps se maintient au beau. Il fait sec ; l'eau du fleuve a tendance à baisser. Lorsqu'elle arrive chez les Dubois, Gertrude et elle vont s'asseoir dans la cuisine.

- Ca fait un temps qu'on ne t'a pas vue, dit Gertrude.
- Avec les festivités qui s'annoncent, y'a beaucoup de travail là-haut.
- Quelle festivités ?
- Ben, y semblerait qu'entre la petite Adèle et notre Roland ça se ferait. C'est pas encore dit, mais paraîtrait que ça approche. Il y va

toutes les semaines. Madame Elizabeth veut être prête. Et puis, j'ai mon Anatole à Manville. Avec l'âge, il devient de plus en plus exigeant. Il voudrait que je sois là à longueur de jour. Ca ferait jaser. J'ai rencontré Adrien, le patron de la filature, ajoute-t-elle. Il voudrait, lui, rencontrer Gustave.

- Mais comment connaît-il Gustave ?

- Il ne le connaît pas. Il ne sait que son nom. C'est tes fils qui lui ont raconté.

- De quoi ils se mêlent ?, dit Gertrude.

- Ils mangent ensemble, ils bavardent.

- On va en parler à Jérémie, dit Gertrude.

Elle appelle Jérémie. Avec sa cote bleue et son tablier, le jardinier entre. Gertrude lui dit le projet d'Adrien. Germaine ponctue les paroles de Gertrude de C'est ça , Oui c'est vrai , Voilà . Jérémie écoute, hoche la tête. il dit :

- Le Gustave n'a rien contre monsieur Arnaud, mais il en veut au baron ; il lui a collé un procès. Comment Dubarry connaît-il le nom de Gustave ?, poursuit-il.

- C'est les enfants qui lui ont dit, murmure Gertrude

- Y pouvaient pas fermer leur clapet, ceux-là, dit Jérémie. Dimanche, y vont m'entendre.

- Ils ont bien fait, dit Germaine.

- Bon, j'irai voir le Gustave, dit Jérémie.

A midi, il va vers le village, entre au café. Le père Hureau, Gustave, Hippolyte, Arsène, Hector et même le vieux Nestor sont là. L'entrée de Jérémie fait taire le brouhaha.

- Y'a du nouveau ?, lance Hippolyte au vieil homme

- Non, rien, dit Jérémie. Le baron ne changera pas d'avis, nous non plus. Ceux qui devront partir s'en iront. Les autres auront leur procès. Il s'est assis à la table de Gustave ; il est seul ; Hippolyte est au bar. Il se penche, s'adresse à lui, à voix murmurée.

- J'ai une demande pour toi, par Germaine.

- Par Germaine ?, répond Gustave qui ouvre des yeux ronds.
- Elle travaille chez maître Joret à Manville.

Gustave se met à rire.

- C'est sa manière de travailler le samedi, bougonne-t-il.
- Tu sais qui elle a rencontré chez Joret ?
- Non, dit Gustave.
- Adrien Dubarry.
- C'est qui ?, dit Gustave. Ah oui, le patron de la filature.
- Il veut te voir.
- Moi ?
- C'est ce qu'il a dit à Germaine. Maître Joret est son notaire. Mais c'est pour Germaine qu'il est venu. Il veut une alliance entre ses ouvriers et les paysans.
- Pas bête, dit Gustave. Une manière de reprendre les négociations avec le baron. On montrerait à son fils que Marquigny et Manville s'entendent.
- C'est ça, dit Jérémie.
- Un peu de silence, les gars, crie Gustave.

Le conversations s'interrompent.

- Jérémie me propose de voir Adrien Dubarry, le patron de la filature. Il veut s'allier avec nous. Ça pourrait nous aider vis à vis du baron. Peut-être ça permettrait de reprendre la causette.
- Oui, oui, disent des voix.

Le mercredi matin, Gustave selle l'un de ses chevaux, un gros bourin qui sert pour les labours.

- C'est pas un cheval pour la ville, ça, dit Noémie.
- M'en fous, dit Gustave. J'irai tout de même point à pied.

A Manville, il se rend au foirail. Pour parquer les bestiaux, de longues barres de fer se superposent autour de la place. Il y attache son cheval. Puis il monte la colline. Un ouvrier lui ouvre la porte.

- N'entrez pas, dit l'homme, je vous conduis chez le patron.

Gustave suit l'ouvrier ; il l'emmène jusqu'au logis de Dubarry. L'ouvrier crie :

- Madame Dubarry.

L'Hélène apparaît.

- Mon mari m'a dit que vous étiez monsieur Latour-Gromier, le fermier des Blénants, près de .Marquigny.

Elle est petite, avec une figure rieuse, des pommettes saillantes.

- Mon arrière grand-mère s'appelait Aaurélie Latour. Elle venait de votre coin. Comme celui d'Adrien, mon arrière grand-père était fermier des Meules.

- Ben, cette Aurélie, c'était mon arrière grand-tante, dit Gustave. Moi, je ne l'ai pas connue, mais, au village, des vieux doivent s'en souvenir. Mon père a repris le nom, il l'a rajouté à celui de son père.

Adrien s'avance dans le couloir d'entrée vers Gustave.

- T'es parent à ma femme, dit-il.

- On est cousins éloignés, dit Gustave.

- Viens t'asseoir. Hélène tu nous apportera du café et la goutte. Elle vient de chez mon frère Savinien, c'est de la bonne, ajoute-t-il.

Ils sont dans une petite salle, elle donne sur le jardin, un potager. Hélène apporte deux tasses, la cafetière et une bouteille d'eau de vie.

- Tu es l'ami d'Arnaud de la Motte, dit Adrien.

- Oui, répond Gustave.

- Ta femme est l'amie de sa femme.

- Oui.

- Tu respectes le baron ?

- Oui.

Adrien se gratte le crâne.

- Moi, je ne m'entends pas avec Arnaud de la Motte

- Moi, dit Gustave, si je respecte le baron, lui, il veut me faire un procès. Parce qu'il prétend que je n'ai pas obéi à ses ordres.

- Le fils me chasse, dit Adrien. Je ne veux pas participer à son consortium, comme il dit.

Dans le fond de la tasse ils versent la goutte.

- Dernièrement, dit Gustave, le baron a décidé de renvoyer notre maire qui est aussi son fermier. Nous, les paysans, on ne veut pas.

- Faudra se battre, dit Adrien.

- Probablement.

- Contre qui ?

- Ben, contre les gendarmes, répond Gustave. Toi, c'est monsieur Arnaud qui te les enverra, pour que tu t'en ailles. Nous, ce sera le baron, pour que votre maire parte. Et pour qu'on se soumette.

- On ne se laissera pas faire, dit Adrien.

- Ca non.

Ils se lèvent, se serrent la main.

- Faut que je rentre.

- Va dire au revoir à ta cousine, murmure Adrien.

Assis à la table de sa cuisine, Hector lit lettre qu'il vient de recevoir. C'est une sommation d'huissier ; il doit avoir déguerpi avant le 1^o Novembre.

En Septembre, Roland s'est marié avec Adèle d'Eusmes. Trois jours après le mariage, Noémie est allée voir madame Elizabeth. Elle l'a priée d'intercéder une dernière fois près du baron, afin qu'Hector et sa famille ne soient pas expulsés. Elizabeth l'a écoutée, puis elle a répondu :

- Je n'importunerai plus mon beau-père. Maintenant je vivrai sans problèmes avec lui et surtout sans le contrarier.

- Vous êtes heureuse, dit Noémie,. Les soucis que vous causait votre fils ont disparu. Pensez à nous. Hector, sa femme et ses enfants vont devoir partir. Et s'ils ne partent pas, les paysans se battront pour les défendre.

- Ce sont des querelles habituelles entre propriétaires et fermiers, a répondu Elizabeth. Je regretterai Dujardin et sa femme qui sont excel-

lents. Mais que puis-je faire ? Je souhaite qu'ils retrouvent une autre ferme pas trop loin. Je peux même les y aider. S'ils ne s'en vont pas, les paysans se mutineront. Mais ça ne durera guère. Tu le sais, ils ne sont pas les plus puissants.

Gustave et Noémie ont fait part à Hector de l'inutilité de leur démarche.

- Tant que je n'aurai pas reçu le papier, dit Hector, j'y croirai pas.

Li a reçu le papier. Il songe avec tristesse à son enfance près de ses parents avec son frère - qui est maintenant meunier chez les Meules -. Ses grand-parents paternels étaient déjà là, et, avant, ses arrière grand-parents. Il faut remonter haut pour ne pas retrouver un Dujardin dans cette ferme. Zéphyrine est assise et le regarde. Elle a préparé le repas de midi ; elle s'apprête à servir.

- On pourrait aller chez ma soeur, dit-elle, au delà de Vinsange, du côté de Bellance.

- On n'est pas parti, répond Hector.

- On devrait chercher. Je peux faire écrire à ma soeur.

- Pas encore, dit Hector.

_ Les fermiers ne réussiront pas, dit-elle. Le propriétaire a toujours raison. J'aurais préféré partir. Le baron ne veut plus de nous.

- Ce n'est pas le baron qui commande, dit Hector.

A la ferme de Gustave, se présente, vers le soir, un visiteur imprévu : le curé de Marquigny. Le voyant de loin, Noémie a couru vers l'armoire pour prendre un tablier propre ; elle le noue autour de sa taille. Elle travers la cour.

- Entrez, monsieur le Curé, dit-elle en le précédant.

Il va vers la cuisine dont la porte est ouverte. Noémie le fait asseoir sur la seule chaise à coussin qu'elle possède. Elle apporte une cruche de vin blanc ; elle était au frais derrière le garde-manger. De la petite armoire grillagée elle tire un gâteau entamé, Gustave entre et s'assied. Sa femme lui apporte une part de gâteau.

- Assied-toi, lui dit l'abbé.

Elle approche une chaise, s'assied près de son mari.

- Ecoute, Gustave, où en êtes vous avec le baron ? On me dit que vous allez vous battre.

- Ben, c'est possible, dit Gustave.

- Je ne veux pas de coups de poing, dit le curé, ni de horions, ni d'injures ; elles offenseraient le Seigneur.

- Ca, monsieur le Curé, on ne peut pas vous promettre. Si les gendarmes nous attaquent

_ Il paraît qu'à Manville ça serait la même chose ?, demande l'abbé.

- Ben, c'est probable, dit Gustave.

- Mon collègue et ami l'Archiprêtre de la cathédrale avertira sans aucun doute les ouvriers. S'il y a des excès, ni eux ni vous n'approchez plus des sacrements.

- Je le dirai aux autres, dit Gustave. Mais, vous pensez, si ça tourne mal...

- Gardez votre calme, dit l'abbé. La violence n'arrangera pas vos affaires.

- Monsieur le Curé, répond Gustave en le regardant dans les yeux, vous savez bien que si. Le baron ne pliera que devant plus fort que lui.

- Il aura les gendarmes de son côté, dit l'abbé.

- On peut leur faire peur. Ils n'aiment pas quand ça va trop loin.

- Je prierai pour vous, dit l'abbé, mais s'il y'a des blessés...

L'abbé s'est levé ; il esquisse une brève bénédiction. Noémie et Gustave baisent sa bague. Ils le reconduisent jusqu'au chemin.

Le samedi suivant, les fils de Jérémie sont venus à Marquigny. L'un des deux était chargé par son patron Dubarry d'un message pour son père. Dubarry lui faisait dire - en souhaitant que ce message soit transmis à Gustave et à Hector - qu'il avait revu maître Joret, que ce dernier acceptait de parlementer avec Arnaud de la Motte.

Sur le soir, Jérémie se rend aux Blénants. Gustave est rentré. Il est dans la cuisine. Assis à la table, il répare une canne à pêche.

- Salut, père Dubois, lance-t-il, en le voyant entrer. Je prépare ma ligne. Le matin, à la fin de l'automne, j'irai à l'étang aux Brèches - un étang à l'Est qui dépend de sa ferme -. C'est la saison où il y'a de beaux carpillons.

Jérémie s'est assis en face de lui. Noémie apporte deux verres et la bouteille de vin blanc. Tout en buvant, Gustave continue son travail. Jérémie vide lentement son verre.

- Mes fils sont venus, dit-il.

- Comme chaque samedi, répond Gustave pour l'aider.

- Le père Dubarry a demandé à maître Joret de voir monsieur Arnaud à Manville .Il a reçu son papier. Il fait une dernière tentative. Il voudrait qu'à Marguigny, avant d'engager la bataille, on attende.

- Si ça marche, dit Gustave, on sera seuls devant le baron.

- J'ai une idée, dit Jérémie. On pourrait demander à maître Joret de plaider notre cause en même temps que celle de Dubarry.

- C'est une idée , dit Gustave.

- Oui, mais comment le prévenir ?

- Comme d'habitude, par Germaine, . Je m'en occupe, dit Gustave.

Le lendemain sur les cinq heure du soir, il monte à Malval. Germaine est là.

- T'es au courant, dit-il, pour Dubarry.

- Mais oui, dit-elle. C'est moi qui ait obtenu d'Anatole qu'il joigne monsieur Arnaud à sa mairie.

- Il faudrait que tu dises à maître Joret...

- Encore...Mais vous me le fatiguez, mon Anatole

- Il doit expliquer à monsieur Arnaud, dit Gustave, que les ouvriers de Manville se sont accordés avec les paysans de Marquigny.

- Une bonne idée, dit Germaine. C'est la dernière démarche, ajoute-t-elle, en tout cas près d'Anatole. Il va finir par se mettre en colère.

- Il se met quelquefois en colère conte toi, ? , dit Gustave en souriant.

- Jamais, répond Germaine. Sauf quand il veut que je quitte madame Elizabeth et que je m'installe chez lui. Malgré tout, je tiens à ma réputation, murmure-t-elle.

- Et puis, comme ça, tu gardes un peu ta liberté.

- C'est surtout de vivre, tous les jours, en ville, dit Germaine. J'aimerais pas.

Le samedi suivant, elle est chez maître Joret. Ils sont dans le petit salon du notaire ; durant la journée, il sert de salle d'attente. Elle est assise à une table près de la fenêtre. Une lampe l'éclaire. Elle coud un vêtement. Les fils ont craqué ; avec une aiguille fine, elle refait l'ourlet. Anatole est près de la cheminée, dans son fauteuil habituel ; il lit un livre d'Edgar Quinet sur la Révolution. Maître Joret est pour le progrès. Il croit au changement des moeurs, des consciences. Il est contre toutes les atteintes aux libertés, il déteste la violence. Il aime les beaux livres, sait le latin et le grec, pratique le droit.

- Anatole, quand vas-tu chez monsieur Arnaud ?

- Monsieur de la Motte ? Mardi.

Elle lui rapporte son entrevue avec Gustave, lui communique sa demande.

- Je vais essayer, dit Anatole.

Il a posé sa tête contre la hanche de Germaine ; il caresse doucement l'une de ses cuisses.

- Bientôt dix heures, dit Germaine. On ne va pas tarder. Je finis mon ourlet.

Le mardi à quatre heures de l'après-midi, maître Joret est introduit par l'huissier dans le bureau du maire. Arnaud regarde s'avancer vers lui le notaire. Maître Joret ne gère pas les biens des de la Motte, ils ont leur propre notaire à Bellance. Mais il est, depuis dix ans, membre du Conseil municipal. Arnaud l'avait inscrit, dès le début, sur sa liste. Il lui en sait gré. Du point de vue politique, mais aussi économique, maître Joret est un libéral. Ils s'accordent assez facilement sur l'économie, mais se séparent sur l'essentiel : la société et la politique. Joret

croit à la citoyenneté, aux gestions prudentes, à une concurrence limitée, contrôlée, à un Etat peu interventionniste. De la Motte met son espoir dans les grandes entreprises, l'exportation, la découverte de nouveaux marchés, l'individu entrepreneur, l'Etat incitateur. Arnaud lui indique un fauteuil, quitte la table, vient s'asseoir sur l'autre fauteuil à quelques pas de lui.

- Il y a des problèmes?, dit-il.
- Toujours le même, dit Joret. Cette histoire Dubarry
- C'est lui qui vous a envoyé ?
- Si l'on peut dire.
- Il accepte d'entrer dans notre consortium ?, dit Arnaud.
- Non, répond Joret. Il sollicite seulement un renouvellement de son bail.
- En échange de quoi ?, demande Arnaud.
- Il rappelle, répond le notaire la richesse qu'il a contribué à apporter à la ville, le fait qu'il donne du travail à plus de cent ouvriers.
- Mais, Joret, il nous l'a déjà dit. La question n'est pas là.
- Alors, où est-elle ?
- Vous plaisantez, mon cher. Elle est, vous le savez aussi bien que moi, dans son refus de participer à l'évolution industrielle de Manville.
- Le départ de Dubarry risque de créer des troubles, dit Joret. Ses ouvriers vont le soutenir. Beaucoup, ici, sont parents, alliés, liés d'amitié avec lui et avec sa famille.
- Il pouvait composer, dit Arnaud. Il ne l'a pas fait. Il a brutalisé les experts qui venaient examiner le terrain.
- C'est un paysan, dit Joret. Il ne comprend pas ce que nous lui voulons. Il pense l'argent comme le pensait son grand-père ; il ne l'imagine pas placé ailleurs qu'en rente.
- Ou il cède, ou il part, dit Arnaud. Ce genre d'affrontement s'est déjà produit ailleurs. C'est la finalité qui compte, c'est-à-dire une industrie locale qui prenne réellement son essor.

- Les paysans de Marquigny se sont alliés avec les ouvriers de Manville, dit Joret tout à trac. Ils veulent se battre ensemble, à la fois contre vous et contre votre père.
 - Qui vous l'a dit ?, murmure Arnaud
 - Dubarry lui-même. Les ouvriers sont en rapport avec vos fermiers.
 - A travers mon père, ils me font chanter, grince Arnaud. C'est lui, Dubarry, qui les mène.
 - Ou, pour vos paysans, cet Hector Dujardin, leur maire.
 - Je ne céderai pas, dit Arnaud.
 - Vous avez tort, répond Joret.
 - Je ne céderai jamais, reprend Arnaud. Et je conseillerai à mon père de demeurer ferme.
 - Vous allez vous mettre à dos les paysans de Marquigny, les ouvriers de Manville, mais aussi le reste de la population de la ville
Le visage d'Arnaud s'est fermé.
 - Temporalisez, dit Joret. Demandez la suspension de l'expulsion. Ce sera un geste.
 - Non, répond sèchement Arnaud.
- Dubarry est venu, le samedi matin, voir maître Joret.
- Les nouvelles ne sont pas bonnes , lui dit le notaire
Adrien s'est laissé tomber plutôt qu'il ne s'est assis sur le fauteuil.
 - J'ai vu monsieur de la Motte. Il vous reproche de ne rien apporter en échange de votre demande.
 - Quelle demande ?, dit Dubarry.
 - Eh bien, votre demande de ne pas être chassé.
 - Ce n'est pas une demande, c'est mon droit, répond Dubarry. Je n'ai rien à donner en échange.
 - Monsieur de la Motte n'est pas de la même opinion. Ou vous consentez à entrer dans le consortium, ou vous partez.
 - On se battra, dit Adrien. Les paysans de Marquigny m'aideront.
 - Qu'obtiendrez-vous ?
 - Sans doute devrais-je partir.

- Alors, pourquoi se battre ? .

Dubarry se lève, se dirige vers la porte. Il se retourne, regarde fixement maître Joret, murmure :

- Il le faut.

Le 31 Octobre, il pleut. Depuis le faîte de leurs toits d'ardoise jusqu'aux gouttières, les maisons du village ruissellent. Quelques clients sont entrés chez l'Yvonne. On affecte de parler des bêtes, de la saison

qui s'avance, du jour des Morts pour le surlendemain ; personne ne prononce le nom du baron.

- Va faire beau, dit le père Hureau.
- Oui, si la pluie ne vient plus, dit Arsène.
- Sur le tard, répond Hureau.
- Y'aura peut-être de l'orage, dit Arsène.
- C'est à voir, dit Hureau.

Après avoir mangé à leur ferme, les hommes retournent aux champs. L'aide de Gustave est parti ; ce dernier n'a pas levé les yeux ; un quart d'heure plus tard, il est revenu. Il a glissé à l'oreille de Gustave :

- On en a mis dans les buissons, juste au bas de l'allée. On les prendra en passant.

Au lavoir, les femmes se sont rassemblées : Zéphyrine, la Costaude, Gertrude, Agathe la bonne du curé.

- Ce soir, les hommes auront point chaud, dit Zéphyrine
- Ils vont donc si loin ? , dit la Costaude.
- Oh, pas trop loin , répond Gertrude.
- Au château, dit la mère Hureau, y z'ont-y chauds ?
- Ben, on est au 1^o Novembre, le chauffage est allumé, répond la Costaude.
- Le baron est frileux ?, demande Zéphyrine.
- Pas assez, répond brutalement la Costaude. On lui dit toujours de se couvrir.
- Et madame Elizabeth ?, demande Agathe.
- Elle non plus, elle ne se protège jamais. Son bonheur la réchauffe, conclut-elle

A la mairie de Manville, au début de l'après-midi, maître Joret est venu en coup de vent. Le notaire a demandé à être reçu aussitôt. Devant Arnaud, il a déclaré sans s'asseoir :

- Germaine qui tient le ménage chez moi m'a envoyé, ce matin, quelqu'un de son village. Des troubles se préparent, une sorte d'émeute. Tout serait prévu pour ce soir à six heures.

- Ils sont déjà venus au printemps, dit Arnaud. Les gendarmes étaient là.

- Germaine dit qu'ils vont revenir.

- Mon père fera comme la dernière fois, il appellera la troupe. Les paysans repartiront.

Devant la porte des magasins, des conciliabules se sont noués. Sont murmurés les mots « ouvriers », « vont défiler ». Sur la place des Saules, de petits groupes se sont formés, inhabituels à cette heure de la soirée. Des commerçants marmonnent entre eux. Pourvu qu'on ne soit pas pillé, disent quelques-uns.

Arnaud a quitté la mairie ; il s'est rendu, au delà de la place, à une écurie derrière une maison. Il y trouve son cheval harnaché. Il monte en selle, part au petit trot vers le faubourg. Quelques saluts lui sont lancés : Bonsoir, monsieur le maire. Il grimpe une côte à l'Ouest, elle précède la sortie de la ville. Arrivé en haut, comme chaque soir il regarde les clochers,. Manville s'étend sous les nuages bas. Par la petite route, il longe le fleuve ; elle sinue entre les rochers. Les eaux bouillonnent ; le ciel gris s'y reflète. Lorsqu'Arnaud arrive à Marquigny, il est près de six heures. Il traverse le village avant d'atteindre l'allée qui mène à Malval. Dans les champs, il voit les paysans. Ils marchent lentement vers l'église. Devant les maisons, leurs habitants ferment les portes et se dirigent vers la place. Ils se rejoignent, se dirigent vers le même lieu.

- Qu'est-ce qu'ils préparent ?, se murmure Arnaud.

A l'entrée de la Grand-rue, les ménagères abandonnent leur logis, marchent, elles aussi, vers la place. L'Yvonne est parmi elles.

- Même la patronne du café, se dit Arnaud d'un air soucieux.

Entre l'église et la mairie, les paysans s'assemblent. Ils sont tous là, le père Hureau, Arsène, Hippolyte, Nestor et le maire Hector Dujardin. Des aides et des ouvriers venus de Manville les entourent. Des femmes arrivent : Zéphyrine la femme d'Hector, celle d'Arsène le fermier des Basses-Tours, la mère Hureau, la femme de Nestor, les

épouses des aides. Les retraités, les petits commerçants, le charron, le bourellier, l'instituteur de la paroisse se sont joints aux paysans. Des femmes se signent. Les paysans se mettent en file, Hector à leur tête. La colonne s'avance dans la Grand-rue. Quand elle parvient sur la route, les derniers n'ont pas quitté l'église. Le jour s'est assombri. Avec les nuages, la nuit paraît tomber plus tôt que la veille. Comme s'ils étaient en promenade, les paysans marchent à petits pas. Les femmes bavardent entre elles, à mi-voix. Les godillots des hommes claquent sur le pavé. Le bas de la colonne passe la route ; le haut s'est déjà engagé dans l'allée.

Au château, tout le personnel est aux lucarnes. Derrière la fenêtre du bureau, au premier étage, Arnaud et le baron guettent. Les tronçons de la colonne s'éloignent de la route, ce sont les seules parties visibles du cortège.

- Ils sont nombreux, dit Arnaud.
 - Qu'importe, dit le baron. Les armées les plus nombreuses ne sont pas toujours celles qui gagnent les batailles.
 - Ils sont dans le parc. Il y a violation de propriété
 - Je sais, dit le baron. J'attends le bon moment pour attaquer.
- A l'une des lucarnes, la Costaude est près de Germaine.
- Non, mais, dit-elle, ils se prennent pour qui ? Menacer monsieur le baron... Ils n'ont pas honte.
 - Ils ne menacent pas, dit Germaine. Ils gueulent, c'est tout.
 - Ils n'ont pas le droit d'entrer.
 - Ils ne font pas de mal, dit Germaine.

Hector, sa femme et les paysans du premier rang débouchent de l'allée ; ils vont jusqu'au perron. Ceux qui sont derrière eux s'entassent sur la terrasse ; jusqu'au rebord qui surplombe la vallée, ils forment une masse immobile. Quand les retardataires émergent Hector crie :

- Monsieur le baron, pouvez-vous descendre?`Nous sommes prêts à discuter avec vous.

La foule attend. Aucune réponse ne lui parvenant, Hector se retourne et crie :

- Allez-y.

Le vacarme se déchaîne.

- Le baron chasse ses paysans.

- Il veut nous affamer.

- Vive monsieur Arnaud.

- On ne cédera pas.

Les voix des femmes dominent celles des hommes. L'une d'elles crie :

- Madame Elizabeth avec nous.

Pendant une demi-heure, la foule s'exténue. Hector crie de nouveau :

- Tant que le baron ne sera pas descendu, nous resterons. S'il faut, on passera la nuit.

Tous s'assied sur le sable .Au premier étage, le baron dit à son fils :

- Va me chercher Pierre.

Arnaud sort, revient avec le palefrenier.

- Selle un cheval, l'alezan, dit le baron. Pars en suivant la contre-allée. Va à Manville. Demande à la gendarmerie qu'ils envoient un détachement. Dis-leur que les paysans veulent rester.

- Bien, monsieur le baron, répond Pierre.

Il disparaît.

- Je les aurais laissés là toute la nuit, dit Arnaud. Au matin, ils seraient partis.

- Et ils seraient revenus. Pour que la subversion cesse, il faut montrer sa force.

Pierre galope vers Manville. Quand il arrive dans le faubourg, il met son cheval au trot. Il remonte une rue vide, elle mène à la gendarmerie, place des Saules. Le capitaine est dans la pièce d'entrée.

- Monsieur le capitaine, dit Pierre, le baron demande que vous envoyez du monde. Les paysans sont sur la terrasse du château. Cette fois, ils ne veulent pas partir.

- Mes hommes sont en position autour de la colline de Saint Pandronne répond la capitaine. Mais je vais les envoyer à Malval. Retourne voir ton baron. dis-lui qu'il va être protégé.

A six heures, les ouvriers et quelques paysans de Marquigny ont quitté la fabrique ; Adrien était à leur tête. Ils ont pris la rue des soeurs Assomptionnistes, sont venus dans Manville. il est six heures quarante. Depuis presque trois quart d'heure, ils défilent sur les boulevards et dans les rues du centre ; ils évitent la place des Saules. Les habitants sont sur les trottoirs. Le défilé prend une allure militaire ; les cris rompent le rythme de cette marche guerrière.

- Adrien doit rester. Les ouvriers ne se laisseront pas fairLa fabrique aux Manvillais.

Certaines phrases sont reprises par la foule. Des spectateurs crient :

- Le maire, démission.

Bientôt cette phrase est répétée par les manifestants. Il est sept heures. Adrien ordonne le retour à la fabrique. Les ouvriers font demi tour. Lentement et en reprenant en chœur : Monsieur de la Motte, à la porte, ils retraversent la ville. De nouveau, les habitants sont sur les trottoirs ; ils applaudissent, encouragent ; la plupart reproduisent les phrases criées. Le jour a baissé., il fait presque nuit ; les réverbères se sont allumés. Les cris résonnent, s'épandent au dessus de la ville. A sept heures trente, les ouvriers sont devant l'usine.

- Vous allez rentrer chez vous, dit Adrien. Si vous êtes seuls ou en petits groupes, les gendarmes ne vous arrêteront pas. A demain.

Les ouvriers vont vers la sortie. A l'autre bout de la rue, le détachement grimpe la colline. Adrien dit :

- Ils ne vous verront pas.

Les petits groupes marchent dans l'herbe. Arrivés à mi-route, ils se heurtent à la troupe. Ils reviennent vers les bâtiments. En remontant la colline, ils ramassent des pierres. Les gendarmes marchent en formation serrée. Ils encerclent la fabrique. Leur tête et une partie de leur corps dépassent au dessus de l'herbe. Devant eux, se tient un homme

habillé en civil, le commissaire. A une trentaine de mètres d'Adrien, il débouche de la rue. Les ouvriers crient : Dubarry, Dubarry . Ils lancent leurs pierres sur les gendarmes et sur le commissaire. Celui-ci recule. Les gendarmes battent en retraite. Dans la maison d'Adrien, sa femme et sa fille sont l'une contre l'autre. La petite Désirée a entendu crier le nom de son père.

- Ils vont le tuer, murmure-t-elle.

- Mais non, répond sa mère . Ce sont nos ouvriers, ils le défendent.

Le chef du détachement lance un ordre. Aussitôt les hommes rejoignent leurs chevaux. Le détachement part au petit trot vers le faubourg. Sur la route, il prend le galop. Il longe les rochers ; à grande vitesse, il suit les tournants en lacets qui mènent au village. Le clocher de Marquigny apparaît ; les cavaliers ralentissent. Lentement ils gravissent le double raidillon qui conduit à la seconde entrée du château. Le cavalier de tête entre dans le parc ; il est suivi par ses hommes. A huit heures, ils approchent de la terrasse. A l'arrière du château, sont placées des sentinelles ; elles aperçoivent les cavaliers, crient :

- Les gendarmes.

Les paysans étaient assis devant la façade. Ils se lèvent et se dispersent dans le parc. L'escadron prend place, homme par homme, sur l'espace déserté. Prêts à intervenir, les chevaux font face à la vallée. Les cris continuent.

- On veut voir le baron.

- On veut parler avec lui.

- On ne veut pas qu'Hector s'en aille.

- Monsieur Arnaud avec nous.

- Madame Elizabeth avec nous, répètent les femmes.

Dans le bureau, près de son père, Arnaud est devant la fenêtre. Il murmure :

- Pourquoi n'allez-vous pas leur parler ?

- Parler à des chenapans...

- Montrez-vous, dit Arnaud. Sinon, ils vont croire que vous les craignez.

Le baron est piqué au vif.

- Tu oublies qui je suis.

- Je connais votre courage, dit Arnaud. Mais eux...

Elizabeth qui vient d'entrer a entendu la fin du dialogue. Elle se met en colère.

- Mais enfin, Arnaud, tu es fou. Tu veux que ton père sorte ?

- Il ne court aucun risque l, dit Arnaud, les gendarmes sont là.

- Il peut recevoir des coups.

- Les paysans cherchent juste à lui parler. Peut-être qu'en vous voyant, ils se calmeront, poursuit-il.

Elizabeth se met pleurer.

- Vous ne sortirez pas, dit-elle en l'embrassant.

- Je ne veux pas passer pour un couard.

Il se tourne vers Arnaud.

- Appelle Pierre.

Le baron a pris sa canne. Suivi de son fils et de sa belle-fille, il a quitté la pièce.

- Ne restez pas près de moi, leur lance-t-il. Un domestique suffit.

Il descend le grand escalier. Pierre l'attend au bas des marches. Arrivé au rez-de-chaussée, le baron prend son bras, s'appuie sur lui. Pierre ouvre les deux battants de la porte. Le baron franchit le seuil. Les gendarmes se sont écartés.

- Eloignez-les , dit le baron au chef du détachement

- Mais, monsieur le baron...

- Vous reviendrez quand je vous le demanderai.

L'officier place ses hommes derrière le bâtiment. Hector sort d'un buisson.

- On veut négocier, dit-il.

- Jamais, répond le baron. Reculez.

Hector s'est arrêté. Du vieux donjon, vestige de l'ancien château où Marc était venu dans sa jeunesse - il sert maintenant de remise -, jaillissent, par les meurtrières, de grandes flammes. Poussée par le vent, une fumée épaisse s'étale sur la vallée. Marc regarde fixement le donjon qui brûle. Les fumées se font plus hautes, éclairant la nuit. Lentement, le vieil homme s'affaisse. Elizabeth et Arnaud l'emportent vers sa chambre.

Comme chaque samedi, Germaine arrive chez maître Joret. Anatole lui demande des nouvelles de Marquigny.

- Hector Dujardin n'est pas parti

- Non, répond Germaine. Monsieur Arnaud a fait rapporter tous les arrêtés et les procès.

- Il a renoncé, dit Joret.

- On ne peut pas dire, répond Germaine. Lui, il aime les les paysans.. Il leur en voulait seulement de s'être alliés aux ouvriers d'ici. Mais ils se sont arrangés.

- Il ne les attaque pas pour l'incendie du donjon ?

L'Echo de Manville avait longuement relaté l'évènement.

- Pour lui, ça concernait surtout son père.

- Il n'y aura pas d'action en justice ?

- Non, dit Germaine. Monsieur Arnaud aurait dit : C'est un accident. Les paysans ont proposé de bâtir une grange, mais derrière le château. Ce sera plus joli.

- Le baron va mieux ?

- Il ne peut plus ni parler, ni bouger. Mais il a toute sa tête. Il a l'air furieux. Le médecin dit que sa santé était déjà atteinte. Que ses lubies

étaient peut-être un peu malades. Et aussi son obstination. Il a suffi d'un choc pour que toute la carcasse s'effondre.

Au Grand Café de Manville, des notables et quelques conseillers municipaux sont attablés.

- Le préfet était aux cent coups, dit l'un d'eux. Il s'est fait engueulé par le ministre Il aurait dit : Vous ne pouvez pas tenir votre département ? L'Etat n'est pas là pour s'en prendre aux pauvres gens. Il fallait mettre au pas ces hobereaux .

A Malval, dans le bureau du premier étage, Arnaud est en face de son père. De son regard coléreux, le baron le foudroie ; il remue les lèvres. Arnaud lui a mis, la veille, un crayon entre les doigts ; tenant sa main, il l'a guidé pour qu'il écrive ; de cette tentative, aucun signe cohérent n'est sorti.

Pressé par les membres du Conseil municipal et par le délégué de la préfecture arrivé à Manville le lendemain de la mutinerie, Arnaud a du rédiger sa lettre de démission.

A la veillée; Gertrude et Jérémie bavardent.

- Pauvre baron, dit Jérémie.

- On ne pouvait pas prévoir, dit Gertrude. Il n'a pas supporté l'incendie de son donjon...où il n'a jamais vécu.

- Il y venait, répond Jérémie. Je me souviens de lui, en 1820. J'avais cinq ans. Il galopait dans la vallée, habillé de son uniforme. Il portait déjà une décoration. Il avait des épaulettes dorées et un képi avec des plumes.

- C'est surtout le nouveau château qu'il a connu dit Gertrude

- Avant la Révolution, répond Jérémie, son père avait habité les anciens bâtiments. Il ne les a quittés que pour partir en émigration ; le baron est né chez les Rhénans.

- Il n'est venu au château qu'après le retour des rois

- Oui, en 1815, l'année de ma naissance, dit Jérémie. Il avait quinze ans.

- Mais pourquoi aimait-il tant le donjon ?, dit Gertrude.

- En 1825, sa mère y est morte, dit Jérémie.
 - Je l'ai rencontré dans le couloir, dit Gertrude. Il était dans un fauteuil roulant. Pierre le poussait. Il le promène chaque jour dans le parc. Quand il m'a vu, il m'a souri. Pierre le soigne, le nourrit, le lave. Si la Costade s'approche pour s'occuper de lui, il pousse des cris.
 - Il a honte devant elles, dit Jérémie. Il a perdu son corps.
- Le lendemain, sur le coup de midi, Gustave se présente chez le curé. Il est accueilli par Agathe.
- Te v'la donc, mon Gustave. Monsieur le curé est tantôt chez les Hureau. Il ne va pas tarder à revenir. Il mange à midi et demi.
- Gustave est dans la cuisine. La porte s'ouvre, le curé entre.
- Tiens, le beau Gustave, dit-il. Passe au parloir.
 - Pas la peine, monsieur le curé, répond Gustave. Ce que j'ai dit, madame Agathe peut l'entendre.
 - Eh bien, dit le curé, je vais boire un verre avec toi.
- Il s'assied.
- Monsieur le curé, que va devenir Adrien Dubarry ? Et sa famille ? Il nous a aidés.
 - Qui a incendié le donjon, lance le curé d'un air sévère.
 - On ne sait pas, monsieur le curé. Nous, on voudrait qu'Adrien reste dans sa fabrique. Ou, au moins, que, s'il doit s'en aller, ce soit dans l'honneur. On a pensé, monsieur le curé, que vous pourriez intervenir près de monsieur l'Archiprêtre de la cathédrale pour qu'il voit les membres du Conseil municipal.
 - J'irai à Manville au début de la semaine prochaine, répond le curé. Je commande aujourd'hui la calèche à Malval.
- Le mardi, à la mairie de Manville, à cinq heures, le Conseil municipal se réunit. La nuit venant, les lustres ont été allumés ; ils éclairent le bureau du maire et la table ovale autour de laquelle les conseillers municipaux sont rangés. Au milieu du bureau est posée la lettre d'Arnaud. Celui-ci, qui est encore maire en titre, préside la séance. Sont inscrits à l'ordre du jour le vote de sa démission et la désignation d'un

membre du Conseil pour négocier avec Dubarry. Arnaud se lève et lit lentement sa lettre. Puis il se rassied. Personne ne demandant la parole, cette lecture n'est suivie d'aucune délibération. L'huissier distribue aux conseillers des carrés de papier blanc sur lesquels ils doivent marquer « oui » ou « non ». « Oui » signifie que la démission du maire est acceptée, « Non » qu'elle est refusée. La vote a lieu. L'huissier et Arnaud font le décompte des voix. A peu de voix de majorité, la démission du maire est acceptée. Arnaud se lève, s'apprête à quitter l'estrade. Un conseiller propose que l'ancien maitre préside jusqu'à l'élection du nouveau ; cette proposition est votée à mains levées..

- Passons, dit Arnaud, au second point de l'ordre du jour. Il nous faut désigner un conseiller qui rencontrera Dubarry. Qui voudrait être délégué ?

Personne ne lève la main.

- Il me semble, dit Arnaud, que maître Joret serait l'homme de cette mission.

- Je n'y tiens guère dit Joret.

- Qui, alors ?

Aucune main ne se lève. Joret déclare :

- Je ferai ce que pourrai. A mon avis, la réponse de Dubarry sera négative.

Le prochain Conseil ayant lieu le vendredi, Joret a convoqué Adrien à son étude pour jeudi.

- Cher Dubarry, lui dit-il, le Conseil m'a désigné. Ce n'est donc ni votre ami, ni le notaire qui vous parle. C'est le conseiller municipal.

- Je vous écoute, monsieur le conseiller municipal, dit Dubarry en souriant.

- Monsieur de la Motte a donné sa démission. J'ai l'intention d'être candidat à la prochaine élection. En tant que maire, je maintiendrai l'existence et les plans du consortium. Je crois aussi que l'avenir de la ville est dans l'industrie. A vous de choisir. Ou vous entrez dans le

consortium avec des modalités de participation à étudier, ou vous partez.

- Je n'y entrerai jamais, dit Dubarry. Je l'ai dit à monsieur de la Motte et je vous le redis.

- Bon, je transmettrai au Conseil. Nous nous retrouverons bientôt, ajoute-t-il.

Le vendredi, le deuxième Conseil a lieu comme prévu. La séance est ouverte par Arnaud. Il annonce à l'ordre du jour l'élection du nouveau maire et la délibération sur le départ de Dubarry. Sur le premier point, il lance un appel :

- Qui est candidat ?

Seul, maître Joret se lève. Il fait un bref discours.

- Pas d'autre candidature ?, demande Arnaud quand Joret se tait.

Personne ne se présentant, l'huissier distribue les carrés de papier blanc. Aussitôt le vote achevé, aidé de l'ancien maire, il compte. A l'unanimité, maître Joret est élu. Arnaud descend de l'estrade où est placé le bureau. Il vient vers le notaire ; aux applaudissements de tous, il lui donne l'accolade. Maître Joret monte à l'estrade.

- Il nous reste, dit-il, à régler le second point de l'ordre du jour.

D'abord, je dois rapporter mon entrevue avec Dubarry. Je lui ai confirmé qu'au cas où il ne participerait pas au consortium, la ville récupérerait le terrain. Dubarry a réitéré son refus. Il nous faut donc organiser les conditions de son départ. Evitons d'utiliser la violence.

Arnaud dit :

- En voulant le forcer, j'ai fait une erreur. il s'agit de ne pas la renouveler.

- Vous êtes un honnête homme, lui crie un conseiller.

- Honnête peut-être, dit Arnaud. Mais pas très habile.

Un autre conseiller demande la parole.

- Nous vous écoutons, lui répond maître Joret.

- L'Archiprêtre de la cathédrale est venu me voir. Il souhaite vivement qu'entre Dubarry et nous un compromis intervienne. Si les ou-

vriers recommencent, ils seront soutenus de nouveau par Marquigny. Le curé du village est venu voir l'Archiprêtre. Le désir des paysans est évidemment que Dubarry reste.

- Impossible, dit Joret. La deuxième solution - un compromis - est vague. Il faudrait la préciser.

Un conseiller lève la main.

- Parlez, lui dit Joret.

- Adrien Dubarry doit recevoir une indemnité. Sa fabrique a été bâtie sur le terrain de la mairie.

- Certes, dit Joret. Mais cette indemnité n'est pas très élevée. Il peut enlever ses machines, les emporter ou les vendre. Nous ne lui devons que les murs de ses bâtiments.

- Si nous lui votions, dit le conseiller, une indemnité beaucoup plus importante que celle à laquelle juridiquement il a droit ?

- Nous pouvons décider cela entre nous, dit Joret. Mais la municipalité ne versera que le somme due.

Les conseillers se regardent entre eux. Les futurs bénéficiaires valent le sacrifice.

- Vous vous rassemblez sur cette proposition ?, dit Joret.

- Oui, oui, crient les conseillers.

- A combien se montera la somme ?, dit Joret.

Le conseiller qui a parlé lance un chiffre ; il représente le triple de - l'indemnisation prévue par la loi.

- N'est-ce pas élevé ?, dit Joret.

- Non, non, crient les conseillers.

- Une telle somme, dit Arnaud, lui permettra de s'établir ailleurs. En attendant, les revenus assureront, pour lui et sa famille, le vivre et le couvert.

- Il y perd, dit le conseiller.

- Il est courageux, dit Arnaud, ses frères aussi. Ils se débrouilleront

- Adopté, crie Joret.

Le mardi suivant, Dubarry est convoqué chez le notaire.

- Cher Dubarry, dit Joret, le Conseil a enregistré définitivement votre refus. Malgré l'intervention de personnalités locales, nous ne pouvons vous maintenir à la fabrique. Le développement industriel de Manville dépend maintenant de votre départ.

- Le développement a dépendu d'abord de mon père, de mes frères et de moi, dit Dubarry.

- Les conseillers municipaux sont prêts à une transaction. Vous connaissez le montant de l'indemnité qui vous est due pour les murs de vos bâtiments et, éventuellement, pour vos machines.

- Oui, dit Dubarry. Cela nous permettra, ma famille et moi, tout juste de vivre, même en travaillant.

- Vous allez lire l'écrit sous seing privé qui est là . Si vous acceptez, vous signez, dit Joret en lui tendant le papier.

Dubarry lit l'acte, lentement. Il le signe. Le tenant par les épaules, Joret l'accompagne.

- Je perds un ami et un client, murmure-t-il.

- Vous avez été élu maire ?

- Oui, dit Joret.

- Tant mieux, dit Adrien.

Sur le pas de la porte, il lui dit :

- Vous direz de ma part au revoir et merci à Germaine

Avant de remonter la colline, Dubarry va chez son frère Emile. Il lui demande de se rendre à la ferme de Savinien, sur les terres des Meules. Savinien obtiendra des fermiers quatre charrettes attelées de boeufs.

La veille de leur départ - le 30 Novembre -, les Dubarry déménagent leur maison. L'automne est encore beau, avec un peu de froid. Dubarry a choisi Bellance. Par l'intermédiaire de Gustave et de madame Elizabeth, les Gromier - ceux de la banque - ont loué pour lui, ses frères, ses belles-soeurs et leurs enfants une vieille maison. Elle est entourée d'un terrain ; Adrien et ses frères y cultiveront des légumes qu'ils vendront au marché de Bellance. Trois des charrettes sont au domicile de

Charles, à ceux d'Emile et d'Adrien. La dernière charrette servira à transporter les enfants et leurs mères. Les frères Dubarry ont refusé de prendre le train. Ils resteront avec les leurs, les femmes ne veulent pas les quitter.

Au soir du 30 Novembre, la maison d'Adrien est vide. Toute la journée, la fabrique a continué de tourner ; les machines ont été vendues au consortium qui a gardé les ouvriers. La banque Gromier a recueilli, sur un compte ouvert au nom de Dubarry, non seulement l'indemnité versée par la municipalité pour les murs de l'usine et le prix des machines, mais aussi une grosse somme venue de l'étude de maître Joret. Apparemment elle est versée en son nom propre. Les Dubarry sont prêts à partir. Franchissant les deux cents cinquante kilomètre, ils iront à Bellance. Ils s'arrêteront, la nuit, dans les fermes, celles de parents, d'alliés ou d'amis.

Le jeudi à trois heures, l'une des charrettes tirées par deux boeufs quitte la fabrique. Juchées à l'avant, Hélène et sa fille Désirée pleurent. Désirée regarde avec tristesse la maison qui s'éloigne. Adrien marche au devant des boeufs. Au couvent de l'Assomption, les soeurs et les élèves sont sorties ; elles font de grands signes à Désirée. Dans ses larmes, elle leur sourit. La charrette s'engage dans une rue, elle mène à la place des Saules, devant la mairie. Les quatre charrettes sont au milieu du terre-plein. Elles s'apprêtent à prendre la rue Saint Bruce qui va vers la route de Bellance. Des centaines de personnes sont massées sur les trottoirs : des commerçants, des ouvriers de la fabrique, des paysans de Marquigny. Sur le perron de la mairie, le Conseil municipal est réuni.

- Il doit y avoir une fête, dit Dubarry à son frère Emile. Pour l'élection du nouveau maire.

Il voit maître Joret s'avancer vers lui. Dans le même temps, des acclamations s'élèvent. On crie son prénom, ceux de ses frères et de leurs femmes, ceux de sa femme et de sa fille.

- On voulait vous dire adieu, dit Joret.

Il va vers les frères d'Adrien ; il embrasse les femmes, les enfants. Adrien lève les mains ; de grosses larmes coulent sur sa figure. Maître Joret est remonté sur le perron. Alors les habitants de la ville, qui, depuis toujours, connaissent les Dubarry, viennent vers eux. Les vivats continuent. Le dernier venu a quitté les rangs du Conseil municipal. Il se dirige vers Adrien.

- Dubarry, dit-il, je voulais vous saluer.
- Je vous en remercie, monsieur de la Motte, répond Adrien
- Je n'ai pas su vous convaincre.
- Personne ne pouvait me convaincre , répond Dubarry.

Puis, avec une sorte de douceur dans la voix, il demande :

- Comment va votre père ?
- Il est bien mal, dit Arnaud.
- J'ai regret, monsieur de la Motte, que certains de mes ouvriers soient allés, ce jour-là, au château.
- Des paysans de Marquigny étaient, le même jour, à la filature.
- Oui, dit Dubarry, mais personne n'en a souffert.
- Mon père n'a pas eu de chance, dit Arnaud. Adieu, Dubarry.

Arnaud salue Hélène et Désirée. Sous les hourras de la foule, les quatre charrettes vont lentement vers la route de Bellance.

DESIREE

Les personnages

Adrien Dubarry, ancien entrepreneur à manville, jardinier à Bellance

Hélène Dubarry, épouse d'Adrien, mère de Désirée

Désirée Dubarry, fille d'Adrien et d'Hélène, épouse

Stéphane Garaatier, fils de Samuel et Béatrix Garnttier, propriétaires de l'Ormée

Romuald Gromier, banquier à Bellance

Athanase Rugel, propriétaire terrien, habitant Bellance

Octave Gast, fils du couple Gast, propriétaires d'une usine de gâteaux secs à Bellance

Roland et Adèle de la Motte, propriétaire de terrains de chasse à Vinsange

A Bellance, la soirée d'hiver assombrit les rues. S'éloignant de la ville, ceux qui y travaillent retournent dans leur maison des faubourgs. Le vieux château-fort domine les quartiers, la place des Fédérés, le boulevard principal dit des Lices. Les maisons de banlieue sont semblables, avec un jardin devant leur porte et une cour dont les murs se prolongent derrière chacune d'elles. Elles contrastent avec les hôtel particuliers du centre, avec les immeubles style Haussmann qui entourent la Grand-place. En sortant vers l'Ouest, du côté de Brévigneux distant de douze kilomètres, une église blanche borde la rue. L'édifice a été récemment construit ; il est consacré au Sacré-Coeur. La plupart

des travailleurs qui viennent de la ville s'arrêtent à la fin des faubourgs ; quelques-uns continuent vers la campagne.

Un homme s'avance au delà de la rue. Il porte une veste bleue. Il a mis sur sa tête un chapeau de toile. Il tient à la main un panier. Sa démarche est pesante, Il n'accélère guère son pas.

- Ce sera dur, se murmure-t-il parfois à lui-même.

A deux kilomètres de Bellance, il tourne sur un chemin de terre qui prend sur la route. Les champs ont remplacés les maisons. Sous les nuages gris, dans le jour qui s'obscurcit peu à peu, ils s'étendent à perte de vue, coupés çà et là de bouleaux. A l'horizon du chemin, se dresse une maison de trois étages, à large façade. Sur ses deux côtés, elle est flanquée d'une dizaine d'arbres. Elle est bâtie près d'un étang où les paysans puisent de l'eau. Cet étang est une ancienne carrière ; les pierres qui en ont été extraites ont servi à construire les hôtels particuliers et les immeubles neufs de Bellance. En 1880, la maison a été louée par l'homme qui, aujourd'hui, dix ans plus tard, remonte le chemin et entre dans sa cour. Le jardin est devenu, au cours des ans, un grand potager. Après avoir géré un fabrique, Dubarry a repris de son enfance et de sa jeunesse des habitudes terriennes. Ses frères, sa femme, ses belles-soeurs, ses neveux sont, comme lui, jardiniers. Le jardinage fait rentrer suffisamment d'argent pour qu'une partie des revenus des fonds venus de la vente de la fabrique soient réinvestis. Les femmes vont chaque semaine au marché. Adrien se réserve pour quelques livraisons à domicile. C'est de l'une d'elles qu'il revient, en cette soirée d'hiver, à la fin du jour. Il est allé porter des haricots verts à l'hôtel particulier des Malassis. On l'a fait rentrer, comme chaque fois, lui l'ancien patron, par la porte de service. Il a déposé le contenu de son panier à l'office. Un majordome l'a réglé. Chez les Gromier - où il livre aussi -, il est mieux reçu ; le fils du banquier se dérange souvent pour lui dire bonjour. C'est grâce l'un de ses cousins paysans, les Latour-Gromier, que l'argent des Dubarry a été déposé à la banque.

Adrien traverse la cour, entre dans le couloir derrière la porte d'entrée. Chaque ménage occupe un étage. Adrien, sa femme et sa fille habitent au rez-de-chaussée. Hélène - la femme d'Adrien -, la cinquantaine avenante, sort de la cuisine.

- Eh bien, mon pauvre homme, lui dit-elle, te voilà de retour.
- Ces Malassis..., dit Adrien. Y'a que le jeune monsieur Edgard qui soit poli, lè dedans.. Faut dire qu'il n'a pas cinq ans.
- Que veux-tu, mon Adrien, t'es pas de leur monde.
- Ni de celui des Rugel et des Gast.
- Ils sont riches, dit Hélène
- Trop riches, répond Adrien. Leur opulence leur est montée à la tête.
- Monsieur et madame Gast prétendent qu'ils doivent être devant, au cortège de la Fête-Dieu.
- Les Gromier réclament la même chose, et les Rugel. Ils se battent entre eux à qui sera le premier, dit Hélène.
- Les Gast ont leur fabrique de gâteaux secs, les Rugel ont des pâturages et des terres un peu partout dans la région. Les Gromier sont associés à des financiers du côté de Rasmes. On dit qu'ils ont une grosse fortune. Quant aux Malassis, ils sont propriétaires de terres à bétail du côté de Vinsange.
- Mais pourquoi ceux qui n'ont pas d'entreprise vivent-ils en ville ?
- C'est la mode, dit Adrien. Il faut avoir un hôtel. Ils se sont faits construire chacun le leur.
- Dieu merci, ils ont envie de légumes, dit Hélène en riant.
- Oui, sinon nous, on mourrait de faim., répond Adrien.
- Ils savent tous que tu étais patron d'une fabrique à Manville ? , demande Hélène.
- Gromier leur a dit. Mais ils n'aiment guère ceux qui échouent. Ils me font payer ma dégringolade. Pendant que je baissais, eux ils ont monté. Ils s'allient aux familles nobles de la région.

Pendant qu'Hélène et Adrien parlaient, le vestibule de l'entrée s'est empli. Les uns après les autres, les membres de la famille Dubarry sont revenus du travail. Ils se bousculent dans le couloir, déposent leurs bottes contre le mur. Puis - sauf Désirée qui reste en bas -, ils montent dans les chambres pour se changer. Désirée s'est enfermée dans sa propre chambre. En corsage et en jupon, elle se lave, tout en s'admirant dans la glace. Chaque soir, le retour des enfants anime la maison ; elle est demeurée toute la journée silencieuse. Les trois mères se partagent la cuisine. Aujourd'hui c'est Hélène qui a préparé le dîner.

Adrien a enlevé sa cotte. Il est en veston, avec des chaussons aux pieds. Assis à sa place, il lit le journal local, le *Messenger de Bellance*. La famille se réunit dans la grande salle à manger où sont pris tous les repas. C'est la cuisine près de l'entrée qui sert pour la cuisson des aliments, avec un grand fourneau au bois. Dans les cuisines particulières, on chauffe, le matin, les petits déjeuners ; ils ne sont pas pris en commun. La table est une planche posée sur deux tréteaux. Elle est recouverte d'une toile cirée.

Les jeunes sont redescendus. Désirée et ses cousins mettent le couvert. Aurélie apporte la soupière. Les onze personnes sont assises. Adrien et Hélène sont au milieu, face à face.

- On ne sèmera guère avant Février, dit Emile.

Cette année, la terre est dure à préparer.

- Heureusement qu'on a les serres avec les légumes et les fruits hors saison, dit

Charles. Sinon, on aurait pas grand chose à vendre.

- Les fruits ont bien donné, dit Antoinette, et ils se gardent. Au marché, mardi

dernier, j'en ai vendu tant et plus.

Quand il s'agit du travail, les jeunes sont autorisés à parler. Mais, à table, ils ne doivent pas discuter entre eux.

- Y'a des chenilles plein les salades dans la serre du haut.. J'en ai enlevé une demi-douzaine rien que ce soir, dit Fernand.

- On ne peut pas les éviter, celles-là, dit Adrien. Elles viennent se mettre au chaud.

- J'ai tué une taupe, dit Salomon.

- T'as bien fait, dit son père Charles. Elles coupent les racines.

Adrien raconte qu'il a vu en ville une drôle de machine. Elle traversait la place des Fédérés. Elle était haute sur roue, non attelée. Elle roulait grâce à un moteur qui pétaradait à l'avant en faisant de la fumée. A l'arrière, il y avait un homme ; il s'étalait sur les coussins, comme s'il était dans une calèche.

- Encore une nouveauté, dit Charles. Qu'est ce qu'ils peuvent inventer de ce jour ?

Quand le repas s'achève, Adrien et Emile se retirent. Ils vont faire des plans pour l'avenir. Puis Charles, plus jeune qu'Emile, sera consulté. Les trois frères n'ont pas renoncé à être de nouveau les maîtres d'une entreprise. Si la vente de la fabrique leur a fourni un capital aussitôt placé par le banquier Gromier et qui fructifie, elle les a réduits à être moins que des paysans, moins que leur frère Savinien ; il est fermier des Meules. Eux sont certes, indépendants, mais l'étendue d'un potager ne correspond guère à leur désir. Ayant goûté au négoce, ils en gardent la nostalgie. La terre ne les intéresse plus. Ils voudraient faire du commerce, s'enrichir.

- Tu comprends, di Adrien, à Emile, ici on vivote. Moi, ça m'em-bête tous ces légumes. Ce que je voudrais, c'est produire ou alors vendre.

- Mais tu les vends, tes légumes,, dit Emile.

- T'appelle ça vendre ? Rappelle-toi, à la fabrique on vendait des centaines de draps par année.

- Eh oui, dit Emile, c'est moi qui faisait le bilan.
- Que pourrions-nous monter comme affaire ? , dit Adrien. Maintenant, d'après ce

que dit Gromier, nous avons assez de capital.

- Peut-être investir dans la construction, dit Emile.
- Il se fait beaucoup de maisons à Bellance. Le marché est occupé par quelques entrepreneurs bien placés, répond Adrien. Ils ne supporteront pas la concurrence, surtout venant d'étrangers.
- Ce sera la même chose pour n'importe quoi, dit Emile.
- Il doit bien y avoir des produits auxquels on ne pense pas et qui se vendraient.

le tout est de savoir lesquels.

- On va demander à Charles, dit Emile. Il a peut-être des idées. Emile appelle Charles ; il est demeuré dans la grande pièce à fumer sa pipe. Emile est un petit homme aux joues creuses, âgé de quarante-cinq ans, aux cheveux déjà grisonnants. Le soir, il enlève sa cote et porte un veston et un pantalon de serge, avec une chemise à carreaux. Il sourit rarement. Son frère Charles est plus grand que lui. Il a trente-huit ans; il s'est laissé pousser des moustaches. Aimant la nourriture, il a pris du poids. Il promène chaque jour son ventre dans les allées du jardin.

- Dans quoi pourrait-on travailler ?, dit Adrien.
- Faut agrandir ici, dit Charles, acheter du terrain, embaucher du monde.
- Les légumes, dit Adrien d'un air dégoûté.
- Ben quoi, les légumes ?, dit Charles. Ca se vend.
- Pas trop cher, dit Emile.
- C'est vrai, dit Charles, que, pour avoir du profit il faut en vendre beaucoup.

Mais c'est quand même moins dur que de travailler sur une ferme. On va tout de même point retourner au pays chez les Meules.

- Ca non, dit Adrien, on ne sera plus fermiers. Après la fabrique, c'est plus

possible.. Faut laisser ça à Savinien.

- Que faire ?, dit Emile. Des légumes, toujours des légumes

- A la fabrique, on était tranquille , dit Charles, derrière une table une partie de la

journée. Le reste du temps, moi je voyais la clientèle. C'était pas un métier difficile. Maintenant, faut se pencher tout le jour.

- On pourrait acheter du bois, dit Adrien. Mais, à part la futaie, ça se vend mal.

- On fait des charpentes en fer, d'aujourd'hui, dit Emile

- Faut qu'on cherche, tous les trois, dit Adrien. Y'a bien quelque chose qui nous

conviendrait, mais on n'y pense pas.

Pendant que les trois hommes discutent, leurs femmes emportent les plats et font la vaisselle. Les jeunes sont dans les étages.

- Désirée, dit Fernand, l'aîné des deux fils d'Emile - il a vingt deux ans - est-ce que t'as déjà vu des revenants ?

- Non, dit Désirée - elle a dix-huit ans - et j'espère ne jamais en voir.

- Il paraît, dit Armand - l'autre fils d'Emile - qu'il y a des morts qui reviennent.

- Tais-toi, dit Désirée, on va mal dormir.

Ils se sont assis sur les lits. Posée sur une table, une bougie éclaire la pièce.

- L'oncle Savinien m'a dit, murmure Salomon, l'un des fils de Charles, qu'une fois, en entrant dans l'étable, il avait vu une grande forme blanche qui s'enfonçait dans le mur.

- Une autre fois, dit Sébastien son cadet, il a vu un homme noir au milieu d'un champ. Sa tête brillait. C'était la nuit.
- Arrêtez, dit Désirée, j'ai peur.
- Ah les filles, disent les quatre garçons.
- Dis donc, reprend Désirée, toi le Sébastien, t'étais bien content quand je t'ai accompagné, l'autre soir, pour arroser les semis au fond du jardin. T'étais blanc. Heureusement que j'y suis allée avec toi. Sébastien qui est le préféré de Désirée - il a seize ans - murmure :
- Ben, j'avais peur de tomber.

Le autres rient.

- Tu craignais les fantômes, oui, dit Désirée. Viens avec moi, ma petite Désirée, fait-elle en l'imitant.
- Y'a aussi des bêtes, dit Salomon.
- Quelles bêtes ?, dit Fernand.
- Je sais pas, des chiens, des chats, peut-être des bêtes qu'on ne connaît pas.
- Des lions ? dit Armand.

Tous se mettent à rire. D'en bas, Hélène leur crie :

- Allez donc vous coucher, les enfants.

Le lendemain matin, Désirée s'éveille, comme chaque jour, dans la grande chambre que son père lui a faite au bout du bâtiment. La pièce n'est pas chauffée. Posé sur deux couvertures, un édredon garnit le lit. Désirée y demeure pelotonnée, avant de se retrouver dans la fraîcheur de l'air. Aux grands froids, le soir Hélène sa mère bassine le lit avec les braises du fourneau. Désirée se lève. Elle est emmitouflée dans un châle de laine qu'elle a enroulé autour de sa chemise de nuit. Elle enfonce ses pieds nus dans des pantoufles. Elle se dirige vers la glace qui pend au mur au dessus de la table de toilette. C'est une glace ovale, petite, dans laquelle elle ne peut voir que son visage. Elle l'observe

longuement, y recherche les défauts qu'elle prétend y découvrir : lèvres trop charnues, en bord de pot de chambre, dit-elle, figure trop longue, menton trop court. Elle a des traits réguliers sa bouche est petite. Elle a des cheveux blonds qui couvre ses épaules. On ne peut dire qu'elle soit belle, mais elle a du charme, de la vivacité. Le châle et la chemise enveloppent un corps rondelet, encore enfantin, aux épaules un peu carrées, aux cuisses musclées - le jardinage est un sport -. Le charme de Désirée vient de son regard, à la fois innocent, timide, mais avec un rien de hardiesse, voire d'audace. Etrangement, au fond des yeux, il y a un trouble ; dans son miroir, elle ne le voit pas ; la nuit, ses cauchemars le lui révèlent. Elle a toujours été, dès sa petite enfance, sensible, trop émotive. Elle est née au moment où la fabrique de Manville avait déjà pris de l'essor, dont son père et sa mère se dépensaient à assurer sa bonne marche. Fille unique, sans frères, elle avait été dorlotée par les bonnes soeurs de l'Assomption. Elle retrouvait, le soir et le dimanche à la maison, le calme de l'école. Lorsqu'elle eut huit ans, les soucis de son père, une manifestation d'ouvriers, avaient ébranlé sa santé déjà fragile - elle était souvent malade -. Depuis deux ans, la fin de l'école et la vie au grand air lui ont fait du bien. Elle ne peut oublier sa tristesse que les rêves lui rappellent, mais, avec ses cousins, elle est joyeuse, pleine d'entrain. Elle s'habille, descend à la cuisine. sa mère prépare le petit déjeuner. A cinq heures, Adrien a mangé une soupe. Il revient maintenant du potager - il est sept heures - pour prendre du café au lait. Lorsqu'il est entré, Désirée est venue vers lui et l'a embrassé. Dès qu'il l'a vue, il a souri. Hélène ne veut pas que Désirée bêche ou sarcle, son père non plus. Ce sont pourtant les activités qu'elle préfère.

- Ca risque d'abîmer ton dos, lui disent ses parents.

En haut, c'est le brouhaha des débuts de journée. Les cousins, les tantes et les oncles dévalent l'escalier, ouvrent la porte de la cuisine, crient Salut et partent dans le jardin à leur travail.

A l'heure du déjeuner, Antoinette carillonne. Tous rassemblés, les cousins et la cousine serrés les uns contre les autres, les parents de l'autre côté, ils se ruent sur les saladiers qui contiennent les hors d'oeuvre. Aurélie arrive de Bellance. Elle a mené la carriole attelée d'un âne jusqu'à la porte. Elle en descend, étale sa jupe, redresse son corsage que le vent a chiffonné. Elle a trente-six ans, des formes épanouies. Son fils Salomon l'aîné a pris les rênes et conduit l'attelage vers un appentis. Il détèle l'âne, le mène à sa mangeoire, la remplit de fourrage. Aurélie s'assied à sa place. Elle sourit à son mari Charles, à son fils Sébastien ; elle lance un regard guilleret à l'ensemble des convives, se sert et mange.

- Tu as tout vendu ? dit Adrien.

- Tout. Ils en redemandaient. La prochaine fois, j'en apporterai plus.

- Les épinards n'étaient pas bien beaux, pourtant, dit Emile.

- Il sont partis les premiers, répond Aurélie. Tout le monde en voulait.

- T'as vu des gens ?, dit Adrien.

- J'ai vu sur le boulevard monsieur Gast le jeune, dans sa calèche ; j'ai aperçu madame Garantier sans son mari. Elle allait à saint Joseph. Qui encore ? Ah oui, Roland le Magnifique, dans une voiture automobile quoi crachait de la fumée et puait l'essence. Il tournait autour du jardin public. Pour se montrer sans doute.

- Les de la Motte aiment se faire voir, dit Adrien.

Dans l'après-midi, les femmes se sont réunies dans une pièce du haut, pour bavarder et pour coudre. Hélène et Désirée sont restées au rez-de-chaussée.

- Va cueillir des fleurs dans la troisième serre et apporte-les moi. J'en mettrai de côté pour tes bouquets.

Désirée est partie vers la serre, de l'autre côté du jardin ; deux autres la prolongent vers l'étang. La serre aux fleurs est remplie de larges bacs en terre, de plate-bandes dans des bordures en ciment et d'une multitude de pots petits ou grands ; y poussent des plantes d'appartement ou de jardin d'hiver. Bientôt, sur les bras de Désirée, les roses

s'entremêlent aux jasmins et à quelques pivoines. Elle revient doucement à la maison.

A l'autre bout du potager, Salomon et Sébastien retournent à la bêche un carré de terre. Non loin d'eux, Armand et Fernand, sur un autre carré, en font autant. Ils étalent la terre fraîchement remuée. Salomon l'aîné dit à Sébastien :

- Dimanche, on sort.

Sébastien ne répond pas.

- Tu as peur ?

Il demeure silencieux.

- t's un homme ou pas ?

- Maman ne veut pas, dit Sébastien, ni papa. Ils veulent que je sorte avec eux. Y'a que toi qui a droit, parce que t'as l'âge. Et ça inquiète Désirée.

- Ah, voilà la vraie raison, c'est Désirée. Tu fais tout ce qu'elle veut. Sébastien rougit.

- C'est notre cousine, dit-il.

- Ta seconde mère, oui.

- A chaque fois que je sors, je suis obligé de le faire en cachette, de sauter le mur pour te rejoindre sur la route. Ce n'est pas très amusant.

- Tu veux boire un coup, voir les filles ?

- Oui, dit Sébastien.

- Tu voudrais y aller ?

- Oui.

- Alors il faut que tu viennes avec moi, puisque j'ai l'argent.

- Tous les dimanches ?

- Oui, dit Salomon.

- Et je l'aurai quand, la fille ? , dit Sébastien.

- Ca on verra. Il faut que tu viennes régulièrement.

- Si je viens dimanche ?

- C'est trop tôt, dit Salomon. Surtout n'en parle pas à Désirée. Elle serait jalouse.

- De moi ?, dit Sébastien en riant.
- T'es son petit chéri, dit Salomon.

Dans la pièce du haut, Antoinette, femme d'Emile, et Aurélie, femme de Charles, discutent entre elles.

- Que vont devenir Salomon et Sébastien ? Ils ne vont quand même pas demeurer ici toute leur vie à cultiver des légumes.

- Et Armand ? Et Fernand ? Ils sont grands maintenant plus de vingt ans. Que vont-ils faire ? Ils se contentent pour le moment sur le potager, mais ça ne peut pas durer.

- Désirée, elle se mariera. Ses parents n'ont pas nos problèmes
- C'est vrai, dit Antoinette. Nous, il faut qu'on case nos gaillards. Sinon, ils ne se marieront pas. Et adieu les petits-enfants.

- Seigneur, c'est pas possible... pas de petits-enfants. Aurélie a les larmes aux yeux.

- Allons, t'inquiète pas, dit Antoinette, ça s'arrangera. Mais il faut qu'Adrien, Charles et mon Emile se secouent un peu. Ils doivent créer une affaire où on pourrait tous travailler.

- Ce n'est pas demain la veille, dit Aurélie.
- Ils cherchent l'occasion. Elle finira par se présenter.
- En attendant, nos enfants s'embêtent, dit Aurélie.
- Ils s'occupent, dit Antoinette. Le dimanche, les miens courent les filles. Les tiens aussi ?
- Oh que oui, dit Aurélie. Et je croirai bien que Sébastien se laisse mener par son frère. A dix-huit ans, Salomon n'est pas si fier. Il doit l'emmener. Ça m'ennuie. Le petit n'a que seize ans.

Dans la cuisine, Hélène et Désirée ont préparé des fleurs pour le marché du lendemain. Puis les deux femmes commencent à préparer le repas du soir. Elles épluchent les légumes pour la soupe.

- Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?, demande Hélène à sa fille.

- Je veut me marier, avoir des enfants, dit Désirée.
 - C'est vrai que tu es une fille des villes. Nous, à la campagne, avant que j'épouse ton père et que j'aie avec lui à Manville, on avait chacune notre métier. On était fileuse, gardeuse d'oies, bergère. Ou on apprenait à tenir la laiterie, à traire. Bien sûr, c'était en plus de faire la cuisine et coudre. On savait à quoi on était destinées. En cas de mariage ou non.
 - On n'est plus à la campagne, maman. Je me marierai avec un ouvrier et je tiendrai son ménage. S'il ne gagne pas assez, eh bien je l'aiderai en me plaçant.
 - Tu seras domestique ?, dit Hélène avec indignation
 - Ben oui.
 - Plus maintenant, dit Hélène. Si tu avais été fille d'un fermier ou d'un saisonnier, tu aurais pu être femme de chambre, ou lingère, ou cuisinière dans un château. Mais n'oublie pas que ton père a été patron de fabrique.
 - Il ne l'est plus, dit tristement Désirée
- Elle se souvient de sa première enfance à Manville comme d'un temps heureux.
- Il redeviendra quelqu'un et tes oncles aussi. Tu seras une demoiselle. Il n'est pas question que tu serves chez les autres. Que tu épouses un brave ouvrier, travailleur et honnête, pourquoi pas ? Mais à condition que tu restes au logis.
 - Quand il y a du chômage, dit Désirée, il faut quand même du pain.
 - N'épouse pas un ouvrier de ces grandes usines. Ton père n'a jamais voulu y mettre de l'argent. Epouse un ouvrier de manufacture ou d'atelier. Là, il n'y a pas de chômage. et on sait où trouver le patron.
 - Oui, maman, répond Désirée.
- Hélène vient vers elle et l'embrasse.
- Tu es ne bonne petite, toujours sage et obéissante. Tu auras facilement un promis.

Au petit déjeuner Hélène, Adrien et Désirée se rencontrent.

- Nous avons parlé de toi hier au soir avec ton père, dit Hélène. A dix-huit ans, tu es plus mûre que les jeunes filles de ton âge. Les promenades du dimanche avec nous deux et tes tantes ne suffisent plus à t'ouvrir l'esprit et à te faire connaître le monde. Ton père va te dire ce que nous avons décidé.

- Ma petite fille, il faut que tu aies un peu plus de liberté, que tu t'habitues à sortir seule en ville.

- Seule dans les rues ? Pour marcher ? Mais comment ferais-je si je suis abordée ?

Adrien éclate de rire.

- Une belle fille ne doit pas avoir peur. Elle doit seulement éconduire l'imbécile qui l'embête.

- Je ne saurai pas, dit Désirée.

- Tu crains les hommes ? dit Hélène en riant.

- Oh non, dit Désirée. Au contraire. Sauf ceux qui sont trop forts pour que je les repousse.
- Comme le chemineau, dit Adrien.

Quelques mois plus tôt, un chemineau passant sur la route et la voyant était entré dans le potager et avait tenté de la prendre dans ses bras. Elle avait appelé, tout en luttant pour se dégager. Sébastien était arrivé et avait voulu boxer l'intrus. Désirée avait calmé son cousin

- Je ne voulais pas te faire du mal, avait dit le chemineau. Juste un baiser.

C'était un bel homme avec un sourire éclatant. Désirée lui avait pardonné. Mais, depuis ce jour, elle redoute des hommes leurs gestes violents

- Oui, comme le chemineau, dit Désirée. Pourtant, il me plaisait.

Adrien sourit.

- Ne te tracasses pas. Tu seras sur la carriole. Ce sera quand même plus difficile de t'approcher.

- Sur la carriole ?

- Oui. Tu pars tout à l'heure. Couvre-toi.

- To viens avec moi ?

- Non. Ta mère et moi, nous voulons que, désormais, ce soit toi qui vendes, une

fois par semaine, les fleurs au marché et les bouquets chez les particuliers. Aurélie et Antoinette continueront à vendre les légumes chaque mardi. Et moi à faire les livraisons.

Désirée saute au cou de son père.

- J'y suis aussi pour quelque chose, dit Hélène.

Elle embrasse sa mère.

- Les fleurs, je connais, dit-elle. Elles se vendront vite. Je ferai l'article comme

tante Antoinette et tante Aurélie m'ont appris.

Elle sort en courant, bondit dans sa chambre. Elle accroche un bijou à son corsage, coiffe ses cheveux longs. Elle aurait aimé mettre un peu de rouge à ses lèvres ; ses tantes sont encore à leur toilette ; elle ne peut leur en voler. Elle prend la bassine de fleurs et la porte devant la maison. Sur l'ordre d'Adrien, Sébastien a attelé l'âne. Quand il voit Désirée, il murmure :

- Qu t'es belle ! Tu vas à Bellance ?
- Ou, répond Désirée
- Avec tes parents ?
- Seule. répond-elle.

La route s'étend jusqu'au faubourg. Le ciel bas où courent des nuages noirs recouvre la plaine. L'âne avance au petit trot, les oreilles dressées. Désirée croise d'autres carrioles tirées par des chevaux. ou, comme la sienne, par un âne. La plupart sont conduites par des femmes. Beaucoup la reconnaissent ; elle allait souvent avec ses tantes au grand marché. Rectiligne, la rue Saint Marcel va jusqu'à la place des Fédérés. Le boulevard y aboutit. C'est le boulevard des Lices, la seule grande artère de la ville, hormis celle qui, au pied du château, ceinture les remparts. La mairie, un bâtiment avec un fronton et de grosses colonnes, occupe le côté opposé à celui de la rue Saint Marcel. Sur son flanc droit, la place est bordée par trois hôtels particuliers ; ils appartiennent aux riches familles, les Malassis, les Gast et les Rugel. Sur le côté gauche, s'étend le jardin public. Il est orné de statues. En son centre, un bassin avec jets d'eau offre à la vue un groupe en bronze : des naïades. Leur dos luisant brille sous la lumière du matin. Le marché aux fleurs est le long de la grille. Il encadre l'entrée du jardin., va de la rue Saint Marcel jusqu'au perron de la mairie. Les fleurs

sont posées à terre, sur le pavé du trottoir. Pour les protéger, les femmes - à huit heures, elles sont déjà nombreuses - étalent sur le sol une toile ; sa couleur claire avive les diaprures des pétales. Toutes ont leur bassine devant elles ; certaines en ont deux. Aucune n'a fait de bouquets ; quelques-unes en font à la demande des clients.

Désirée déplie sa toile, s'accroupit pour la tendre à plat sur le trottoir. Elle a disposé les fleurs, comme une couronne, au dessus du bord de la bassine ; le ton mat du zinc oxydé disparaît sous le chatoiement des teintes multicolores. Beaucoup de regards se fixent sur elle. Des femmes se sont inclinées, l'air étonné. Sur la longue file, des murmures s'échangent. Elle a salué sa voisine, une fermière des Garantier.

- Eh oui, la mère des Chanteaux, dit-elle, j'ai dix-huit ans. Je peux sortir seule. — — - Dix-huit ans, ma doué, dit la fermière. moi qui te voit encore avec tes tresses. C'est pas Dieu possible.

- Elle a déjà dix-huit ans, disent les femmes presque en chœur. Et la petiotte c'est qu'elle a grandi.

- Tu vas bientôt te marier, lui dit la fermière. Avec l'un de nos fils.

- Je ne veux pas rester à la campagne, dit Désirée.

- Mais, de ce jour, on a tous de nos fils qui sont ouvriers. Tu en prendras un.

- Peut-être, dit Désirée. Il faudra qu'il veuille de moi

- Ah ce ne sera pas difficile, dit la fermière. T'as une bonne mine, la figure gaie, t'es solide.

Madame Gast et madame Rugel - les deux mères, non les jeunes - tiennent à choisir elles-mêmes leurs fleurs pour les tables d'une future réception.

- Celles-là sont ravissantes, ma chère, dit madame Gast à madame Rugel.

Elle s'est penchée vers les pivoines. Désirée les a mises sur le devant de la bassine.

- Petite, vous m'en mettez cinq.

- Je préfère les marguerites, dit madame Rugel. C'est tellement discret et pourtant très ornemental. Allons, mon enfant, mettez-m'en dix. Un vieux monsieur est passé derrière leur dos. Il les a saluées d'une voix claironnante.

- Comment allez-vous, chères amies ?

- Ah, c'est toi , dit madame Gast en se retournant. Tu t'es ;levé tôt ce main.

- Ce cher Manuche..., dit madame Rugel.

Manuche est le diminutif de Manuel, le plus vieux des Malassis..

- Ne soyez pas indiscrètes, murmure-t-il. Malgré ma vieillesse, il m'arrive quelques bonheurs. Il me font me coucher tard, avant de me lever tôt.

- On sait, on sait, dit madame Gast . Tu n'as pas honte. A plus de soixante-dix ans ...

- Pas si fort, dit le vieux monsieur. Je n'ai jamais paru mon âge.

Tous les trois s'éloignent, les femmes avec leurs fleurs à la main. Du fond de la place, s'avance un homme jeune ; c'est le fils Garantier, Stéphane. Ses parents sont propriétaires dans les environs de Bellance. Ils ont un domaine près de Brévigneux, avec plusieurs fermes, quasiment un hameau et ses dépendances. Le jeune Stéphane a vingt-huit ans. Carré d'épaules, bon chasseur, aimant les filles, un peu timide malgré son âge, il a de superbes yeux bruns qui émeuvent les fermières. Il n'a jamais été svelte, mais il demeure sans embonpoint. Ses larges mains, sa figure virile aux lèvres lourdes, aux joues lisses, attirent et rassurent. C'est un bon garçon, très aimé de son voisinage, de ses proches. Travailleur, outre la gestion de terres près de Rasmes, il aide son père à l'Ormée. Il est plus souvent en tenue des champs qu'accoutré d'un beau costume. Ce matin, il s'est donné quelques heures de liberté. Il a souvent bavardé avec Antoinette et Aurélie, tapoté, lorsque était là, les fossettes de Désirée. Avec sa haute tailles, sa

moustache légèrement frisée et ses fortes mains, il l'intimidait. Il s'adresse à quelques vendeuses. Il plaisante, achète quelques fleurs. —
 - C'est pour un bouquet. Je le ferai composer par Marthe., la nouvelle femme de chambre. Elle sait les faire. Pour la fête de ma mère. je prends celles qu'elle n'a pas au jardin.

Il est arrivé devant Désirée. Baissant la tête, il ne l'a pas vue.

- Celles-là sont jolies, dit-il. Ce ne sont pas des fleurs d'hiver ou de printemps, ce sont des fleurs Dubarry. Elles poussent en pleine terre dans des serres. Quelle merveille, murmure-t-il en soulevant une tige de tulipe.

Puis il relève la tête. Il l'air si surpris que Désirée, pour le mettre à l'aise, lui sourit.

- D'habitude, dit-il, à votre place, je vois, depuis bientôt dix ans, deux jeunes femmes, des dames Dubarry, Antoinette et Aurélie. Ne me dites pas qu'elles sont parties ou qu'elles sont malades.

Désirée lui répond.

- Elles ne sont malades ni l'une ni l'autre. Et elles ne sont pas parties. Je les remplace, tout simplement.

Stéphane prend un air gêné comme avec un inconnue. Depuis quatre ans, se murmure-t-elle, je n'ai tout de même pas tellement changée. Il n'ose pas poser de question. Elle ne tente pas de lui donner l'information que son regard quémande : qui êtes-vous ?

- Vous vendez bien. Il ne vous en reste presque plus.

- Ce sont mes tantes qui m'ont appris, répond-elle.

- Vos tantes ?, dit Stéphane Antoinette et Aurélie sont vos tantes ?

- Oui. Puisque vous connaissez la famille, dit Désirée, je peux vous dire que je suis la fille d'Adrien et d'Hélène.

- Mais, dit Stéphane, comment se fait-il que je ne vous ai jamais vue ? Je connais les maris d'Aurélie et d'Antoinette, votre père et votre mère, vos cousins Nous nous sommes vus dans les marchés et, à l'occasion, lors de leur venue chez les Rugel ou chez les Gast. J'ai même

rencontré votre jeune cousin Sébastien chez les Malassis. Il vendait des petits pois. Vous voyez, je me rappelle. Mais vous, jamais. On vous cachait.

- Monsieur Stéphane, dit Désirée, vous m'avez vue de nombreuses fois. Vous parliez avec mes tantes. En partant, vous me tapotiez la joue, celle de droite. Vous vous souvenez ?

- Je n'ai pas à me souvenir. Il y a une petite fille qui accompagne parfois vos tantes. Elle me fait un sourire. J'oublie toujours de lui apporter des bonbons.

- Il y avait une petite fille, dit Désirée. La dernière fois qu'elle vous a souri et que vous lui avez tapoté la joue, c'était il y a quatre ans.

Les femmes écoutent la conversation. L'une d'elles intervient :

- Vous la remettez pas, monsieur Stéphane ?

- Ben non, je ne connais que la petite fille.

- Ce n'est plus une petite fille, dit la mère des Chanteaux. C'est une jeune fille. En quatre ans, on change.

- C'est Désirée ?, interroge-t-il.

- Ben oui, répond une autre femme, c'est Désirée

Il la regarde dans les yeux. Puis, brusquement, son regard change.

- Ma petite Désirée...En quatre ans...Une mouflette...Et maintenant cette belle jeune fille...c'est pas croyable. Je n'ose plus te tutoyer.

Alors, c'est toi qui vend les fleurs maintenant ?

- Pas depuis longtemps. D'aujourd'hui.

- On ne verra plus tes tantes ?

- Si, au marché des légumes, le mardi.

Il est parti, après avoir acheté des fleurs de chaque sorte ; il en avait plein les bras. Lorsque sa silhouette s'est estompée dans la rue Saint Marcel, les commentaires se déchaînent.

- Tu lui a tapé dans l'oeil, ma parole, dit la mère des . Chanteaux

- Il ne m'a même pas reconnue, répond Désirée.

- C'est pour ça, dit la fermière de la Vivardière qui est aux Garantier. Il est envoûté.

Désirée rit.

- Je ne suis pas une sorcière.

- Mais si, dit la fermière de la Rougerie qui est aussi chez les Garantier. Méfie-toi. Il a la réputation d'être coureur. On dit qu'il fait des ravages dans les fermes. Elles le veulent toutes.

- Il a l'air gentil, dit Désirée.

- Eh mais, c'est qu'elle y viendrait, lance une vendeuse à l'autre bout de la file. Il te gardera huit jours et puis, ce sera une autre.

- Ca pour sûr, dit Désirée. Vous inquiétez pas, ce n'est pas moi qui courrait après les beaux messieurs.

- Si ça se trouve, il reviendra demain pour te voir, dit une autre.

- Ben, il ne me verra pas. je ne viendrai que lorsqu'il y aura des fleurs à vendre. Il faut leur donner le temps de pousser.

- S'il est tenace, il t'aura, dit une troisième.

- Il ne m'aura jamais, comme vous dites, répond Désirée.

- Qu'en sais-tu ?, poursuit-elle.

- Celui qui m'aura sera mon mari, pas un autre.

- On dit ça, murmure rêveusement la fermière.

- C'est out dit, madame Mastin - c'est une fermière des de la Motte à Vinsange -.

Les trois femmes se sont remises à vendre. L'un des fils des Malassis, en longue redingote, le lorgnon fixé à un oeil, détaille les dernières fleurs.

- Mettez-moi trois marguerites, quatre oeillets, deux azalées, un iris et deux tulipes. Pressons, ajoute-t-il.

Désirée prépare le bouquet, le lui tend, reçoit dans le creux de sa main le paiement.

- Il manque deux sous, murmure-t-elle.

- Vous réclamez pour deux sous, gronde le fils Malassis.

- Deux sous, par ci, deux sous par là, répond Désirée.
 - Les voilà, dit-il, en les sortant d'une minuscule bourse.
- Il lui tourne le dos, s'en va en haussant les épaules.

- Fripon, murmure Désirée.

Un autre acheteur se présente, un jeune homme, le fils Gast.

- Voilà dix sous, dit-il. je peux tout prendre ?
- Oui, dit Désirée. Je vais vous les envelopper.

Elle sort un papier, y met les fleurs

- Vous êtes jolie, dit-il.
- Merci, dit Désirée.
- On ne vous voit jamais au marché. C'est la première fois ?
- Je venais souvent, petite fille. On ne faisait pas attention à moi. C'est la première fois que je vends seule.
- Bonne chance pour la prochaine fois, lui lance-t-il.

Elle est prête pour vendre des bouquets dans les hôtels particuliers. Elle est allée autrefois chez les Malassis, les Rugel, les Gast, avec son père, pour des livraisons de légumes. Elle n'y est pas retournée. Elle descend le trottoir de gauche jusqu'à l'entrée de l'impasse Saint Joseph. Le mur de l'hôtel Malassis en barre le fond. Derrière ce mur, s'étend le jardin. Il va vers le Sud jusqu'à une autre rue et vers l'Est jusqu'à la place des Fédérés. Un enfant, un garçon, fluet, bouclé, habillé d'un costume marin avec un grand rabat dans le dos, joue avec une balle. Il vient vers elle.

- Tu sais comment je m'appelle ? , lui demande-t-il.
- Peut-être monsieur Edgard, répond Désirée.
- Bravo, dit l'enfant. Et quel âge j'ai ?
- Peut-être cinq ans, répond Désirée.
- T'as encore gagné, dit Edgard.

Tandis qu'il recommence à jouer, elle se dirige vers la cuisine ; elle est sur le côté jardin de l'hôtel. Elle frappe à la vitre de la porte.

Comme personne ne répond, elle pousse le vantail. Elle est dans une

grande de pièce. Le plafond est garni de poutres d'où pendent des jambons, des saucissons, des gousses d'ail. Une table en chêne est recouverte de gibier : lièvres, perdrix, caille. Elle entend des bruits de voix. Apparaît une femme, la taille ceinte d'un tablier. Son visage est boursofflé, elle est rouge, la sueur lui colle les cheveux.

- Qu'est-ce que tu fous là ?, dit-elle. On n'entre pas comme ça chez les gens.

- Je suis la fille d'Adrien Dubarry.

- Ah le jardinier.... Ses légumes sont bons. Qu'est-ce que tu veux ? Désirée présente son panier. Les bouquets s'y épanouissent.

- Je voulais proposer des fleurs pour les salons, mais aussi pour la paroisse.

- Le curé, il en a des fleurs. ici, on en manque.

Elle regarde un à un les bouquets.

- Elles sont belles, ces fleurs. Elles sont encore plus belles que celles que tes tantes vendent au marché.

- C'est moi qui vend maintenant, dit Désirée.

La cuisinière sort deux bouquets du panier.

- Je vais demander à Madame, dit-elle.

Elle disparaît. Au bout de quelques minutes, elle revient suivie de madame Malassis. la belle Hectorine, comme l'appelle ses amis. C'est une femme de quarante ans, la poitrine forte, le regard étincelant.

- Bonjour, Madame, dit Désirée.

Hectorine ne répond pas.

- Je prendrai celui-là, et aussi celui-là pour le boudoir, dit-elle à la cuisinière. .Quatre bouquets en tout. Combien ?, ajoute-t-elle.

- Mon père m'a dit de les vendre chacun trois sous.

- C'est la fille d'Adrien Dubarry, dit la cuisinière.

- Connais pas, dit Hectorine.

- Mais si, madame, le jardinier.

- Le marchand de légumes, tu veux dire. Ses légumes sont bons, mais fort chers. Les bouquets aussi.
- Madame, à Bellance, la plupart des bouquets se vendent quatre sous, vous le savez bien, dit la cuisinière.
- Tais-toi donc, imbécile, dit Hectorine. Bon, donne-lui douze sous. Elle n'a pas une tête à faire des rabais. Hectorine s'éloigne.
- Merci, madame, dit Désirée à la cuisinière. Celle-ci va chercher les douze sous dans un tiroir.
- C'est une avare, murmure-t-elle à Désirée. Elle me dégoûte. En montant du fond de l'impasse vers le boulevard, l'hôtel Gast est le suivant. La porte de service est peinte de la même couleur que la grille. Le jardin s'étend en longueur jusqu'à la place. Sur ces deux côtés, quelques arbres le limitent. Il est semé de plate-bandes ; en cette saison, elles sont sans fleurs. Il faut en franchir la moitié pour accéder à la cuisine ; elle est derrière le bâtiment, près de l'écurie. La porte s'ouvre. Une grand femme maigre, revêche, portant un tablier bleu, dit à Désirée. :
- Qu'est-ce que c'est ? Elle bafouille :
- Je suis la fille d'Adrien.
- Qui est Adrien ?, dit la femme. Un ancien garçon d'écurie ? Un de nos vieux valets ? C'est un prénom qui ne me dit rien Tu viens pour demander l'aumône ?
- Mais non, répond Désirée, je vends des bouquets ; je viens voir si ça intéresserait vos patrons.
- Quelle manière de parler..., dit la femme. Mes patrons... Tu veux dire Madame et Monsieur. Tu pourrais les appeler par leur nom.
- Bon, dit Désirée. Si ça intéresse madame et monsieur Gast.
- Comment tu t'appelles ?
- Désirée Dubarry.

- Ah, tu es la fille du père Dubarry, fallait le dire, répond la femme dont le visage se détend. Je connais ton père depuis dix ans. C'est lui qui nous vend les légumes. Moi, je suis la cuisinière, Mélanie comme ils disent. Mais mon vrai prénom c'est Hortense. C'était celui de la défunte madame Gast. Alors on me l'a changé. Entre, mon petit.

Les murs sont couverts de faïence à dessins bleus. Dans la cheminée, une soupe cuit sur une flamme.

- Pose ton panier sur la table. Je vais mettre mes lunettes.

La cuisinière revient avec des lunettes de fer sur le nez. Elle examine les bouquets.

- Ils sont bien faits, dit-elle. Et crois-moi, j'en ai fait, des bouquets. Avant de venir ici, j'étais vendeuse chez Bormel le fleuriste. J'étais jeune alors, y a bientôt trente ans. Le fils Bormel voulait m'épouser. Tu parles. Il s'est marié avec une greluce, une fille de commerçants, pas de paysans. Je le vois parfois. Heureusement que je lui ai pas cédé. Oh, j'ai gardé toute ma tête. Et je suis restée vieille fille. Avec des compensations, dit-elle en riant.

Désirée lui sourit.

- Je t'en prends deux, un pour le salon, un pour le curé. Inutile d'appeler Madame. -) - Elle m'en acheté ce matin, dit Désirée, mais pas en bouquets.

- Tu avais mis les bouquets de côté ?

- Voilà.

—Tu as eu raison. Faut pas vendre du beau aux cochons

- Oh, fait Désirée.

- Avec ton père, on dit bien pire, répond Mélanie. Tiens, je vais te donner un coup à boire.

Elle a rempli deux tasses.

- Madame ne s'occupe de rien, ajoute-t-elle. Maintenant, monsieur Octave est grand. Enfant, c'est tout juste s'il n'allait pas le cul nu.

- Il ressemble à mon cousin Sébastien, dit Désirée.
- Il est brave, monsieur Octave. Avec les parents qu'il a. Ses soeurs aînées sont moins braves que lui. Elles ne pensent qu'à la toilette. Ses frères ne pensent qu'à l'argent. Comme les père et mère.
- Faut que je m'en aille, dit Désirée. il est tantôt onze heures. J'ai encore des bouquets à vendre.
- Va chez les Rugel, à côté. Leur cuisinière, Ernestine, est une bonne fille. Elle t'en prendra un ou deux.

Désirée embrasse Mélanie. Dans la rue, elle remonte au coin du boulevard. La porte de service de l'hôtel Rugel est sur sa droite. Elle est fermée. La chaîne d'une clochette pend le long du mur. Les grelots s'épandant dans la profondeur d'un couloir. C'est un homme qui lui ouvre, un domestique. Il porte un pantalon noir, un gilet rayé qui se croise sur le devant. Il est jeune, de belle prestance. Il sourit.

- Qu'est-ce que tu veux ?, murmure-t-il.
- Vendre des bouquets, dit Désirée.
- Entre.

Elle est dans un couloir de petites dimensions. Au fond, elle aperçoit un escalier. Dans le mur de droite s'ouvre une porte. Le domestique la pousse. Les parois de la pièce sont couverts de placards. En son centre, l'habituelle table à découper occupe toute la place.

- Ernestine n'est pas là ?, dit Désirée.
- Tu la connais donc ?, répond le domestique.
- Non. Mélanie, la cuisinière des Gast, m' dit son prénom. Mon père vient souvent ici pour les légumes.
- Elle es partie enterrer sa mère, la pauvre. Du côté de Vinsange, je crois. Elle ne reviendra que dans plusieurs jours.
- Vous, dit Désirée, vous aimez les fleurs ?

- Non, dit le domestique. Ni moi, ni Madame. Ca lui rappelle son enfance et sa

jeunessz, avec son père le soulard comme elle dit. A la campagne, dans leur jardin, il y avait plein de fleurs.

- Alors, à qui je peux vendre ?

- A Monsieur. Lui, au temps de sa vie parisienne. lorsqu'il était jeune homme, il en offrait aux grisettes.

- S'il est coureur, je me méfie, dit Désirée.

- Ne t'inquiète pas. Je resterai là. Si jamais il t'embête, je le calmerai. Je sais ce qu'il faut lui dire.

Le domestique est sorti. Il revient avec un homme d'une trentaine d'années, grand, les cheveux bouclés, l'air bon enfant, avec de longues mains qui bougent.

- Oh, la ravissante créature, dit-il en entrant.

- Ce sont les bouquets qu'il faut regarder, monsieur, lui dit Désirée.

- Vous aussi, mademoiselle, on ne peut se lasser de vous voir.

- Banal, murmure derrière son dos le domestique.

- Qu'est-ce que tu dis ?, murmure Athanase Rugel en se retournant.

- Rien , monsieur.

- Ma petite fille, dit Rugel en s'approchant d'elle, vous ressemblez à une madone du Titien.

Il a posé une main sur son bras.

- Si je suis une madone, raison de plus pour ne pas me toucher. On ne met pas la main sur la Sainte Vierge.

- Ah, c'est vrai, dit Rugel, en se penchant pour l'embrasser sur la joue.

- Eh, monsieur, vous nuisez à votre renom.

- Mon Dieu... Et le curé...Bon sang de bon sang... D'autant que je veux vendre à un couvent ma terre des Barnocles près de Brévi-

gneux. Excusez-moi, chère petite, ce n'était qu'une attention de père ou d'oncle.

- Bien sûr, dit Désirée.

- Tenez, je vous prends deux bouquets. L'un des deux est pour la paroisse. L'autre sera dans mon bureau. J'adore les fleurs.

Il lui tend dix sous.

- C'est trois sous le bouquet, dit Désirée.

Elle fouille dans la poche de sa robe;

- Je vous rends quatre sous.

- Gardez, gardez, mon enfant. Qu'est-ce que quatre sous, à notre époque ? A peine une fanfreluche, peut-être un ruban d'organdi. Vous vous l'offrirez de ma part.

- Merci, monsieur, dit Désirée en faisant une révérence, comme le lui avait appris les bonnes soeurs.

Athanase Rugel est parti. Désirée et le domestique rient de bon coeur.

- Il n'est pas dangereux, dit le domestique. Mais il a toujours les mains en avant.

- Jz vais chez les Gromier, dit-elle.

- Le Romuald, il faut t'en méfier, dit le domestique. Il va vite. Une de ses servantes a failli se faire avoir. Un soir, elle était seule dans sa cuisine et il lui a sauté dessus.

- Je n'irai pas, dit Désirée.

- Faut t'habituer, ma grande. C'est comme ça un peu partout. Faut apprendre à te défendre. N'hésite pas à cogner, il ne t'en voudra pas, au contraire.

Elle descend le boulevard vers le château ; ses hautes tours se dressent à l'Ouest. A la génération précédente, les Gromier ont fait construire leur hôtel près de leur banque. Une cour carrée est bordée sur trois côtés par des bâtiments. La remise contient un phaéton et deux calèches. Quelle richesse, songe Désirée. Un majordome en grande tenue est sorti d'un des bâtiments. Il vient vers elle.

- Que cherchez-vous, jeune fille ?, dit-il avec gravité.
- Quelqu'un de la maison à qui je pourrais vendre mes bouquets, répond Désirée.
- Oh, nous aimons les fleurs, beaucoup, dit le majordome
- Vous ?, dit Désiré.
- Non, la maison. Monsieur, Madame et surtout leur fils Romuald. Sa jeune femme, madame Eulalie, les aime aussi.
- Peut-être madame Gromier pourrait-elle me recevoir.
- Entrez, dit le majordome

Il pousse une porte vitrée. Le hall forme un ovale ; il est orné de pilastres cannelés d'un marbre de deux couleurs, rose et vert.

- Je ne peux pas entrer par là, dit Désirée. Montrez-moi la porte de service.

- Je vous emmène au salon. Au petit salon. C'est là que se tiennent monsieur Romuald et, souvent, sa femme, quand elle n'est pas dans ses oeuvres.

- J'aurais préféré la cuisine, dit Désirée.

- Voyons, jeune fille je ne vais pas obliger monsieur Romuald à descendre à la cuisine, ni madame Eulalie si elle est là.

Par ses tantes Antoinette et Aurélie, elle connaît les malheurs d'Eulalie. N'ayant pu, à cause de son père grand buveur, décrocher les partis qu'elle visait, la pauvre femme a épousé Romuald par dépit. Il la traite, dit-on, rudement. Elle est fort belle.

- Qui dois-je annoncer ?, murmure le majordome à l'oreille de Désirée.

- Je suis Désirée Dubarry, dit-elle.

- Mademoiselle Désirée... Votre père nous a souvent parlé de vous à la cuisine. Vous êtes une jolie personne. Ecoutez-moi. Monsieur Romuald peut être vif, vous voyez ce que je veux dire. S'il savait que vous êtes venue sans le voir, on se ferait tous engueuler. S'il est trop vif, répondez. Il ne dira rien.

- C'est ce que m'a dit le domestique des Rugel, répond Désirée.
- Monsieur Athanase et monsieur Romuald sont toujours fourrés ensemble.

Ils ont suivi une enfilade de salons. Désirée les a traversés dans une sorte de rêve, tant la splendeur des meubles, le faste de la décoration l'émerveillaient.

- Que c'est beau, a-t-elle murmuré.
- Eh oui, a répondu le majordome, tout est beau quand on est riche. Il entr'ouvre la porte du petit salon. Romuald est assis près de la cheminée. Il lit.

- Monsieur Romuald, dit-il, c'est mademoiselle Désirée Dubarry pour des fleurs

Romuald s'est précipité vers la porte. Il voit Désirée, se met à jurer.

- nNom de Dieu de crénom de Dieu, c'est pas possible...la fille d'Adrien...Elle est plus que jolie, ravissante...Ah, le gremlin...Je m'en serais douté.

- Faites attention, dit le majordome à l'oreille de Désirée. Il est remonté. .

Il referme la porte derrière lui. Désirée est seule devant Romuald.

-Si tu couches avec moi dans les dix minutes, cela sans rien dire à ton père, je saurai être généreux.

Désirée ne répond pas, s'éloigne de lui.

- Combin veux-tu ? Dis un prix et c'est accepté.

Elle dit, presque à voix basse :

- Vous me prenez pour qui ?

- Pour ce que tu es, l'une des filles les plus magnifiques que j'ai jamais vue.

- Inutile de continuer. Si vous insistez, je dirai tout à mon père qui retirera de votre banque son argent.

Romuald réfléchit longuement.

- N'en parlons plus. Oubliez ce que je vous ai dit. C'est un principe, je tente toujours ma chance.

Désirée s'est rapprochée, à mi-distance de lui. Elle lui tend le panier.

Il prend les bouquets un à un.

- Il n'y en a pas de plus beaux à Paris, dit-il.

Il sort vingt sous de sa poche. Désirée cherche la monnaie.

- Ne cherchez pas, dit-il. C'est pour l'offense.

Elle rougit.

- Vous payez tout, murmure-t-elle.

- Oui, tout, puisque tout s'achète. Sauf vous, ajoute-t-il mélancoliquement.

Quand, le lendemain du jour où il est allé au marché, Stéphane Garantier ouvre ses volets, le jour se lève. C'est un petit matin sans soleil ; le ciel gris s'étend jusqu'au fond de la prairie. Stéphane occupe une chambre près de celle de ses parents ; elle est séparée de la leur par un couloir. Il y logeait déjà enfant. Il a trouvé les brocs pleins au bas de la baignoire. Homme de la campagne, il goûte néanmoins les agréments que la fortune de ses parents peut lui offrir. Sa mère a hérité d'un domaine à l'Est de Rames, Les Landes. Après la mort des parents de Béatrix, la mère de Stéphane, la maison, un petit château, a été louée.

Les terres restent à la charge des Garantier ; deux fermes, des pâtures, de larges parcelles de blé et quelques bois. Tous les ans, Stéphane y vit à l'automne, au moins trois mois, après les récoltes. L'Ormée est plus grande encore, avec une dizaine de fermes, des terres jusqu'à Puisans et une forêt au Nord de Bévigneux. Chaque année, Samuel, le père de Stéphane, décide des transformations dans la maison. Il y met le confort moderne.

Stéphane descend dans la salle à manger. De chaque côté de la table, Béatrix et Samuel sont assis l'un en face de l'autre. Il s'assied à un bout. Un domestique lui apporte des tartines grillées. Béatrix préfère le service des hommes. Elle n'a qu'une seule femme de chambre, une fille de journalier. Les laveuses et les lingères, qui sont aussi filles de journaliers, ne viennent que pour leur travail. En revanche les Garantier ont deux palefreniers, un cuisinier, un domestique, Victor, qui sert à table, fait le ménage et entretient les feux. Ces hommes logent dans les communs où ils ont leur chambre. Béatrix sourit à son fils.

- Tu as bien dormi, n'est-ce pas ? Tes traits sont reposés.
- Ici, l'air est bon, meilleur qu'aux environs de Rames. D'où je reviens toujours avec la grippe.

- Il faut que tu vois les chevaux à La Vivardière, lui dit son père. Ils sont bons à vendre
- Le fermier est d'accord, dit Stéphane. Il les a nourris. Il aura droit à une part.
- Comme d'habitude, dit Samuel.
- Je prendrai la jument, pour aller jusqu'à Puisans et peut-être jusqu'à Savoignes.

Il y a des réparations à faire dans les étables. Il faut que je vois l'état des lieux.

- N'hésite pas à entreprendre ce genre de travaux, dit Samuel, ça améliore la propriété.

Stéphane est parti au petit galop vers les fermes. D'abord il va à la Vivardière. En passant, il s'arrête à la Rougerie. Agé de trente ans, le fermier a succédé à son père. Il est marié à une fille du pays, la fille d'un fermier, de cinq ans plus jeune que lui. Elle est aussi moins âgée que Stéphane. Six ou sept ans plus tôt, il la courtisait. Il lui plaisait, mais elle l'a toujours repoussé. Elle a plu au jeune Anatole. Depuis deux ans, ils sont mariés. Quand il entre dans la salle, Stéphane se garde de l'embrasser, ce qu'il faisait autrefois. Il la salue en levant son chapeau de toile.

- Ton homme est déjà aux champs ?

- Pour ça oui, monsieur Stéphane.

Elle ne s'est jamais départie avec lui de la politesse en usage dans le pays.

- Il y est depuis tantôt six heures. Vous voulez boire un café ?

- Je sors de table, répond Stéphane. Dis à Anatole que je vais à la Vivardière pour

les chevaux. S'il veut en acheter, qu'il me prévienne. Sinon, ils iront tous à Brévigneux au champ de foire ou à Bellance.

- Je lui dirai, dit la fermière. Je ne crois pas qu'il veuille acheter.

Prospéro est vieux, mais il fait encore l'affaire. On l'utilise pour tirer la charrette quand on va en ville ; c'est mieux que les boeufs.

- Salut, Adeline.

Cinq minutes plus tard, il est à la Vivardière. Le jeune fermier, le beau Raymond comme on l'appelle, a une soeur de son âge, vingt-cinq ans, qui le seconde dans son ménage. Il n'est pas encore marié. Elle est un

peu plus jeune que Stéphane. Fille de fermier, elle épousera un fils de fermier. Elle connaît l'amour sans risque. A dix-huit ans, elle avait conquis le jeune Stéphane. Elle fut sa première aventure. Ils se sont vite quittés. Elle l'avait pris au passage, plus occupée à l'époque par les journaliers. Elle doit se marier sous peu - un an plus tard - avec le fils d'un fermier de Puisans, le père Degendre. Elle accueille Stéphane comme à l'accoutumée, en le vouvoyant et en l'appelant Monsieur. Même au temps de leurs amours, elle le nommait ainsi. Ils s'embrassent.

- Toujours aussi belle, lui dit Stéphane.

- Eh, monsieur Stéphane, répond le fermier; - c'est Raymond, qui apparaîtrait dans

l'embrasement de la porte, vous allez pas courir ma soeur ?

- Mais non, dit Stéphane. Je lui fais seulement un compliment, je ne l'aguiche

pas. Me voilà pour les chevaux.

- Venez les voir, dit Raymond.

Il l'emmène à l'écurie. Six beaux percherons sont à l'attache ; ils mangent, dans leur râtelier, l'avoine que les aides viennent de leur donner. Stéphane tâte leur croupe.

- De belles bêtes, murmure-t-il.

- J'espère les vendre un bon prix, dit le fermier.

- Sans aucun doute, répond Stéphane.

Comme la précédente, la ferme des Chanteaux est ancienne ; les murs datent de quelques siècles. Depuis le Second Empire, aucune réparation n'y a été faite. Stéphane y arrive au petit trot, passe le licol de son cheval dans l'anneau le long de la porte de la grange. Il entre dans la salle. La fermière est seule. Elle n'est plus jeune ; elle a la cinquantaine, comme son mari. Elle a connu Stéphane enfant, elle le tutoie. Il s'avance vers elle.

- T'es aux légumes, on dirait ?

Elle épluche des raves.

- C'est pour la soupe.

- Dis-donc, ça fait deux fois que je vous demande, à toi et à ton époux, ce qu'il faut faire sur les bâtiments et dans les terres.

- Rien, répond Amélie. Garde tes sous. Tu en auras besoin pour te marier.

- Mais je ne vais pas me marier.

- Ca viendra. T'as tantôt vingt-huit ans. Tu cours toujours?

- Ouais, répond Stéphane.

- Toujours les filles des fermiers?. Tu pourrais pas chercher des demoiselles ?

- Plus tard, répond Stéphane. Amélie, dis-moi quels sont les travaux les plus urgents. Sinon, mon père va encore crier.

- Y'a un pavé qui manque dans la laiterie.

- Ecoute, je vais voir moi-même. Viens.

Elle pose son couteau, le suit. Il va à l'étable.

- Tiens, le mur est décrépit, il faudra le remonter, dit-il.

Il note sur un carnet le travail à faire. Il sort, passe dans la grange. Derrière lui, Amélie marche à pas mesurés.

- Dans cette grange, dit Stéphane en entrant, tous les bois sont à changer. Il faut

mettre un autre plancher. Bientôt, celui-là va s'écrouler.

Il n'ose proposer d'aller visiter les pièces de la ferme.

- Allons à la laiterie, dit-il.

Sitôt entré, il sort son carnet.

- On devra la blanchir à la chaux, carreler le sol.

- C'est pour le lait ?, dit Amélie..

- Oui, dit Stéphane. Et pour le beurre. A cause microbes.
- Y'a pas de ces bêtes dans not' lait, dit Amélie.
- Des microbes, y'en a partout, ma pauvre Amélie, répond Stéphane. Y'en a même à l'Ormée.

Ils sont revenus à la cuisine. Stéphane accepte un verre e de vin blanc.

- Elle t'a plu, la Désirée, hein ?, lui lance-t-elle.
- Quelle Désirée ?, répond Stéphane.
- Ben la fille aux Dubarry.
- Ah, la petite, dit Stéphane. Elle est mignonne, encore toute jeune. Elle paraît maligne.

- Pour sûr qu'elle l'est. dit la fermière. Elle saura emberluquer les gars, moi je te le dis.

- Ca ne doit pas être désagréable d'être emberluqué par elle, dit Stéphane. Bon, je vais continuer.

- Toujours les travaux ? , dit Amélie;

- Oui. mon père veut que ça soit neuf.

- C'est pas toujours solide le neuf, dit-elle. Regarde cette casserole. Je l'ai achetée au colporteur, soi-disant qu'elle venait de Paris. Elle est déjà toute cabossée.

Il quitte Amélie, remonte sur son cheval. Il est sorti par la barrière à l'Est. Il galope vers Puisans. Le bourg est à deux kilomètres environ de l'Ormée. Il n'a ni église, ni mairie. Il rassemble quelques fermes de chaque côté d'un chemin raviné. La plus grosse est celle des Degendre. Les vieux fermiers furent autrefois les compagnons de Samuel, le père de Stéphane, du temps où il était lui-même fermier. De famille bourgeoise, très riche, Béatrix possède, outre sa terre des Landes près de Rasmes - plus de cent hectares et un solide portefeuille en Bourse. Elle venait en visite à l'Ormée chez les Margover.

Ce sont des aristocrates, l'Ormée était leur propriété. A la messe de Savoignes, le dimanche, Béatrix remarqua Samuel Garantier, de quelques années plus jeune qu'elle. L'enrichissement de ses parents était récent. Elle regardait encore les fils de fermiers. Celui-là lui plut. Le père Garantier était encore en activité. Avec l'autorisation de ses propres parents et des siens, elle embaucha le fils pour la terre des Landes. Dès qu'il fut près d'elle, elle lui fit donner, pendant deux ans, par des précepteurs, instruction et éducation. L'une et l'autre convenaient au statut qu'elle lui destinait. Quand, dans ses manières, il ne fut plus un fermier, elle l'épousa. Elle ne souhaitait pas rester aux Landes, la maison de ses parents ; sa mère y régnait en maîtresse. Les Margoverts étaient désargentés. Ils voulaient vendre l'Ormée dont l'entretien devenait trop lourd. Elle leur acheta la propriété et deux fermes. Ses parents considérèrent qu'il s'agissait d'un bon placement. Elle s'y installa avec son mari. Dans la seconde année après son arrivée, Stéphane y naquit. Le couple est uni. Samuel est l'obligé de sa femme, mais non son débiteur. En effet, en achetant successivement plusieurs fermes, il l'a enrichie. Le médecin a interdit un second enfant. Malgré cette déconvenue, Samuel et Béatrix restent proches l'un de l'autre. Depuis sa petite enfance, Stéphane vient voir le père et la mère Degendre.

- Me voilà, dit-il en entrant dans la cuisine.
- C'est toi, dit la fermière.
- Ben oui, c'est moi.
- Le père est aux champs.
- Comme à l'accoutumée, dit Stéphane. Je viens pour les travaux.
- Quels travaux ? dit la fermière.
- Ben, les travaux à faire, dit Stéphane.

- Par ce temps, il faudrait tout rebâtir. Y a le toit par l'arrière qui part en morceaux.

Pa beau reclouer, ça tient pas.

Un toit à refaire, note Stéphane sur soin carnet.

- Quoi encore ?

- Faudrait drainer le pré vers Savoignes. C'est plein d'eau.

Un drainage, note Stéphane.

- Vas-y.

- Faudrait rempierrer sur le devant. Les trous cassent les charrettes.

Un empierrage, marque Stéphane.

- Y'a aussi l'écurie à refaire, mais c'est pour plus tard;, ajoute-t-il. Mon père

y songe

- Une écurie ? dit la fermière.

- Ben oui. Après, on refera la maison. Faut compter dans les trois ans.

- C'est pas trop long, dit-elle.

- T'étais au marché aux fleurs, hier ?, dit Stéphane.

- Oui, en bout de ligne. Tu m'as même dit bonjour la première.

- Normal, dit Stéphane.

- Ah, tu l'oublies pas, ta mémère, comme tu disais quand tu étais petit.

- Ben non, répond Stéphane. Tu la connais, cette Désirée. ?

- Je ne la connais que de là. J'ai vu plus souvent ses tantes, Aurélie et Antoinette, dit la fermière. C'est une gamine, murmure-t-elle en le regardant sévèrement.

- Je ne pensais pas à ça, proteste-t-il. Immédiatement, on m soupçonne.

- On a de bonnes raisons, dit la fermière.

- Je te demandais, pour savoir. Je l'ai vue toute petite, Désirée.
Pour moi, c'est une môme.

- Ca ne t'arrêterait pas.

L'amour sans risque avec Georgette, la fille d'un journalier, âgée de quelques seize ans, avait choqué le pays.

- Je voulais savoir si je pouvais l'aider.

- A quoi ?, dit la fermière les yeux plissés.

—Ben à se placer, à trouver un état. J'ai beaucoup d'amitié pour ses tantes, pour ses cousins et pour le père et la mère Dubarry.

- Elle est encore chez ses parents, c'est un peu tôt, murmure la fermière.

Il est reparti sur son cheval vers l'Ormée. Le repas est servi dans la grande salle à manger. Il s'assied, attend que son père l'interroge. Celui-ci mange lentement. Un domestique arrive, verse du vin dans les verres. Lorsqu'il est sorti, Samuel dit :

- Mon garçon, as-tu fait la tournée des fermes ?

- J'en reviens, mon cher père. Il y a du travail en vue.

- Beaucoup ?

- Peu à la Rougerie, déjà plus à la Vivandière et aux Chanteaux.

Chez les

Degendren et chez les Morel, c'est sérieux. Il y a des bâtiments à reconstruire.

- Les Margoverte n'entretenaient pas. Au bout de cinquante ans, les parties les moins solides s'écroulent. Les derniers travaux doivent dater d'avant 1848, du temps où le comte de Margoverte était chambellan du roi.

- Maintenant, il n'y a plus de chambellan, dit Stéphane.

- On ne s'en plaindra pas, dit Samuel.

- Mais si, dit Béatrix.

- La république a du bon, dit Samuel.
- Elle ruine la religion, dit Béatrix.
- Maman, dit Stéphane, n'allons-nous pas à la messe ?
- Nous oui. Mais les fermiers, au moins certains, n'y vont plus guère. Je ne vois

jamais à Savoignes, ni d'ailleurs à Brévigneux, ceux de la Vivandière.

- Ils doivent aller à Saint Martin du Jeu, répond Stéphane.

Dès la fin du repas, les convives se sont dispersés. Stéphane veut préparer les fleurs qu'il a achetées la veille pour le déjeuner du lendemain où l'on fêtera l'anniversaire de sa mère. Il se rend à la cuisine ; elle se trouve sous la salle à manger. L'Ormée est construite sur une pente. La porte d'entrée est en haut, celle de la cuisine en bas. Cette cuisine est précédée d'un office. Les fleurs ont été mises au frais dans une bassine. Stéphane demande à la femme de chambre qui achève son déjeuner de venir l'aider. C'est une jeune fille d'une quinzaine d'année. Formée par Béatrix, elle est experte dans l'assemblage des fleurs. Elle est arrivée depuis peu à l'Ormée.

- Attendez, monsieur Stéphane, ne touchez à rien. Vous allez vous mouiller.

Il la regarde choisir les fleurs, couper les tiges, composer un gros bouquet.

- Madame Béatrix mettra l'un au salon et l'autre dans sa chambre.

Celui-là, elle le retirer pour la nuit.

- Très joli, dit Stéphane en examinant le premier bouquet.

Elle compose le second, le lui présente.

- Elles sont belles, ces fleurs, dit-il. C'est Désirée qui les vendait.
- La fille Dubarry ? Elle vend toujours avec ses tantes ?
- Elle vend seule, dit Stéphane.

Un domestique descend l'escalier qui mène à la cuisine. Il s'approche de Stéphane, murmure :

- Monsieur Athanase Rugel et monsieur Romuald Gromier vous attendent dans le

grand salo

Il monte aussitôt à l'étage, court vers ses deux amis.

- Voilà le petit, dit Romuald.

- Toujours aussi ardent, dit Athanase.

- Mon cher Stéphane, dit Romuald, nous venons t'apporter les dernières nouvelles. Dans ta campagne éloignée où tu t'obstines à vivre, tu t'exposes à ne rien savoir de ce qui se passe dans le monde.

- Dans le monde de Bellance, dit Stéphane. Il n'est que deux heures. Je suppose que vous sortez de table, qu'un café vous plairait à l'un et à l'autre, accompagné de quelque digestif...

- Heureuse idée, dit Athanase. Fais-nous servir de cet alcool de raisin dont tes

fermiers ont le secret.

Stéphane tire une cordelette. Un fil la relie à un tableau dans la cuisine ; y sont pendues des rlochettes. Un domestique entre.

- Apportez-nous du café, dit Stéphane, et une bouteille d'eau-de-vie.

Le domestique disparaît.

- Mon cher Stéphane, dit Athanase, la première grande nouvelle c'est que ma mère et ma femme ont décidé de donner, avant la fin du printemps, un bal.

- Fichtre, dit Stéphane. Mais en l'honneur de qui ? Tu n'as pas, que je sache, de fille à marier. Est-ce en l'honneur de tes futurs enfants ?

- Ma mère et Eulalie donnent le bal pour elles-mêmes.

- Elles invitent des vieux et des vieilles, dit Stéphane

- J'ai droit à mes propres invités, dit Athanase.

- Choisis les bien, dit Stéphane, surtout les filles.
 - Ne t'inquiète pas, cher Stéphane, je connais tes préférées, celles de Romuald...et les miennes.
 - Voilà donc de l'animation pour bientôt, dit Stéphane.
 - .Cela nous manquait. Tu courtises toujours les bergères ?, demande Athanase.
 - Toujours, dit Stéphane.
 - S'offrent-elles à toi pour le plaisir ou pour quelques avantages ?, dit Romuald.
 - Peut-être les deux, dit Stéphane. Elles ne s'offrent pas toutes, ajoute-t-il. Il faut souvent courir les chercher.
 - Bellance est d'un triste, dit Romuald. On ne peut tout de même pas, à nos âges et dans nos situations, lever des filles dans les bars. A la campagne, c'est plus facile. J'y vais souvent. Mais, moi, je suis obligé de payer.
 - T'es pourtant jeune.
 - Je paie le silence, dit Romuald.
- Le domestique porte sur un plateau une cafetière et des tasses. Il sort, revient avec un second plateau sur lequel sont posés une bouteille et des verres.
- Buvons, dit Stéphane.
- Ils boivent leur café, sirotent ensuite leur petit verre.
- Quelle est la seconde nouvelle ? , dit Stéphane à Athanase.
 - Ah, ah, répondent ensembles les deux hommes, quel curieux !
 - Il s'agit d'une découverte, dit Romuald.
 - D'une belle découverte, ajoute Athanase. Je l'ai approchée et même embrassée. Mais mes devoirs m'interdisent d'aller plus loin.
 - La fidélité ?, dit Roumuald.

- Non. Ma chère femme s'accommode de mes fredaines. Mais le curé de notre paroisse ne me pardonnerait pas les jeunes filles mineures. Or je compte vendre ma terre des Barnocles, qui ne me rapporte rien, à un couvent.

- Les scrupules ne m'étouffant pas, dit Romuald, lorsqu'après être allée chez toi la

belle est venue me voir, je lui ai aussitôt proposé la botte. Contre un bon prix. Elle a refusé. Elle ne m'a vendu que ses fleurs. La seule qui m'intéressait n'était pas en vente.

Stéphane a pâli.

- Elle vendait des bouquets ?, dit-il.

- Eh oui, répond Romuald.

- Ce n'est pas une fermière ou la fille d'une fermière?

- Non, dit Romuald.

- Qui est-ce ?, murmure Stéphane.

- Désirée, la fille de Dubarry, le vendeur de légumes, disent les deux hommes.

- Si ses parents et ses tantes savaient que vous voulez la débaucher, ils en

mourraient. Vous êtes fous. Pourquoi s'attaquer à elle ?

- Elle a dix-huit ans, dit Romuald. Georgette en avait moins.

- Georgette était consentante. C'est elle qui est venue me chercher.

Désirée est

sérieuse. Pourquoi l'importuner ?

- Il faut toujours tenter sa chance, dit Romuald.

- On ne sait jamais, dit Athanase.

Ils se sont levés, ils marchent lentement vers la sortie. Au moment du départ, Romuald murmure :

- Bon, mettons la à part. On ne veut pas te contrarier. Celle-là, on y touchera pas.

L'après-midi est à demi écoulé. Stéphane retourne à la Rougerie. Il veut savoir la décision d'Anatole pour les chevaux. Dans cet arrière printemps, l'air est froid, mais le temps est beau. Lorsqu'il se présente à la ferme, l'épouse du fermier est à sa fenêtre.

- L'Anatole est passé, crie la jeune femme. Il n'en prend pas.

- C'était à prévoir, dit Stéphane.

- Le Prospéro est vieux, mais il tiendra encore. Il ne tire que de temps en temps la charrette.

Stéphane est entré dans la salle. Adeline s'apprête à apporter des verres.

- Donne-moi plutôt un café, dit Stéphane.

Il s'est assis. Il ne parle plus.

- Vous avez l'air soucieux, monsieur Stéphane, lui dit Adeline;

- Soucieux? Mais de quoi ?, dit Stéphane.

- Je ne sais pas, répond-elle. Vous n'auriez pas une amourette ?

- Ecoute, Adeline, des amourettes j'en ai des tas. Elles ne m'inquiètent pas. C'est le plaisir.

- Bien sûr, dit-elle.

Il enchaîne aussitôt :

- J'ai vu Romuald Gromier et Athanase Rugel. Ils sortent de l'Ormée.

- Ces deux-là..., dit Adeline.

- Tu ne les aimes pas, dit Stéphane.

- Non. Ce sont des bêtes. L'Athanase, il a sa maison au delà de Savoignes. Il emmène le Romuald avec lui en voiture à cheval. Ils font les fermes à plus de quarante kilomètres. Ils veulent les petites filles, celles qui ont entre quatorze et quinze ans. Ils paient très cher.

Stéphane est retombé dans son ennui.

- Hé, ça vous fait un tel effet ?

- Ca me répugne, dit Stéphane. J'aime les filles, mais de là à les débaucher, non.

- Georgette était jeune quand vous l'avez connue, dit Adeline à voix basse.

- Elle voulait aussi.

- C'est vrai, dit-elle.

- Voilà, dit Stéphane qui se met à parler vite, j'aime beaucoup les Dubarry, l'Adrien, Antoinette, Aurélie, Hélène et leurs enfants. Athanase et Romuald avaient des vues sur Désirée. Je les en ai dissuadés. Mais j'ai peur qu'elle ne soit exposée trop souvent à de vieux cochons comme eux. Si elle est déshonorée - en ville tout se sait -, ses parents n'y survivraient pas. Ils sont fiers.

- Je la connais, dit Adeline; On se rencontre au marché. Depuis quelque temps, elle y vient seule. Elle saura se défendre.

- Tu crois,? dit Stéphane.

- Mais oui, monsieur Stéphane, ne craignez rien. Celle-là, conclut-elle, vous y tenez.

Sur le chemin du retour, il s'arrête à la Vivardière. La soeur de Raymond prépare le dîner.

- Vous revoilà, dit-elle.

- J'ai su à la Rougerie qu'Anatole n'achetait pas un cheval à Raymond. Dommage. C'était peut-être une occasion.

- Une dépense inutile, dit la jeune femme, tant que Prospéro tient le coup... Vous voulez à boire ?

- Non, dit Stéphane.

- Asseyez-vous. Raymond ne va pas tarder.

- C'est toi que je veux voir.

°Leur ancienne intimité encourage souvent Stéphane à en faire sa confidente. Elle le laisse parler. Parfois, elle le conseille. Il suit ses recommandations. Par exemple, le jour où elle lui a dit que les parents pouvaient porter plainte, il a rompu avec Georgette. Pour les filles de

dix-huit ans, c'est l'usage, lui avait-elle dit. Mais les filles de seize ans... C'est elle qui veut, a répondu Stéphane. N'empêche, soyez prudent, monsieur Stéphane. Stéphane s'était séparé de la jeune Georgette éplorée. Elle s'est consolée avec l'un des journaliers de son père. On prétend aujourd'hui qu'elle va l'épouser.

- Hermine, murmure Stéphane, qu'est-ce que tu ferais, toi, pour protéger une jeune fille en danger ?
- En danger de quoi ?, dit Hermine. De perdre sa vertu ?
- Oui, dit Stéphane. Elle risque d'être débauchée par de beaux messieurs à qui son air enfantin peut plaire. Comment lui éviter ce piège ?
- Allons donc, monsieur Stéphane, elle se l'évitera elle-même. Comment s'appelle-telle ?
- Désirée Dubarry, la fille du marchand de légumes
- Elle est avenante, dit Hermine. Je l'ai vue l'autre jour au marché. Elle attire le chalands. Quant aux messieurs, elle a l'air décidé à ne pas se laisser mener.
- Il suffit d'une fois, dit Stéphane. Si elle est tentée...
- Il ne faudrait pas qu'elle vende, dit Hermine;. Elle peut faire de mauvaises rencontres.
- Ses parents ont besoin d'elle, dit Stéphane, surtout pour les fleurs.
- Il faudrait les aider à vendre dans le pays. Jusqu'à maintenant, ils n'ont jamais dépassé Bellance. Désirée s'occuperait de l'apprêt. Ses cousins et ses tantes, avec une voiture et un cheval, pourraient aller jusqu'à Brévigneux.
- Faut que je vois, dit Stéphane;.
- Procurez -leur des pratiques. Avancez l'argent pour la voiture et le cheval.
- Ils refuseront.
- Proposez quand même.

Au repas du soir, le regard inquiet de Stéphane alerte sa mère.

- Tu as un visage fatigué, mon enfant lui dit-elle. Il faut te coucher tôt.
- Oh, la journée n'a pas été dure. Je me suis promené
- Tu as des soucis, lui dit son père.
- Un souci, répond Stéphane.
- Peux-tu nous le dire ?, murmure Samuel.
- Je veux vous demander conseil, à maman et à toi, et de l'aide.
D'un coup d 'oeil, ses parents se consultent.
- De quoi s'agit-il ? dit Samuel.
- Hier, je suis allé du côté du marché aux fleurs. Parmi les vendeuses, il y avait la fille de Dubarry, le marchand de légumes.
- En quoi cette jeune fille t'intéresse-t-elle ?, dit Béatrix
- Elle ne m'intéresse pas, répond Stéphane. Mais, cet après-midi, Athanase et Romuald qui, comme vous le savez sont des coureurs..
- Ca- oui, dit Samuel.
- Dieu leur pardonne, dit Béatrix;
- ...m'ont annoncé qu'ils avaient des projets sur elle. Evidemment, des projets pas très louables .Je me suis mis en colère. Ils ont accepté de ne pas l'approcher.
- Tant mieux, dit Samuel;
- Tu as bien fait, dit Béatrix.
- Bien qu'elle soit dans l'adolescence, dit Stéphane, cette petite a une figure enfantine. Elle attire les hommes, surtout ceux du genre d'Athanase et de Romuald. Ils peuvent abuser de sa naïveté.
- Que pouvons-nous faire ?, dit Samuel.
- S'il lui arrivait un malheur, ses parents, ses tantes, ses cousins - pour qui j'ai beaucoup d'amitié-...
- ...Nous aussi , disent ensemble Samuel et Béatrix
- ...ne s'en remettraient pas, poursuit Stéphane. Il faudrait qu'elle ne vende plus. Mais ils hésiteront à la retirer du marché. Elle est une excellente vendeuse. Si, dans le pays, nous leur trouvions des pratiques,

ils consentiraient peut-être à ce qu'elle reste à la maison. Ils vendraient alors eux-mêmes les fleurs.

- Une bonne idée, dit Samuel. Parles-en dans les propriétés des environs. Cela peut intéresser de nombreuses maîtresses de maison.

- Si mon idée marchait, il faudrait, pour le cheval et la voiture, leur avancer l'argent.

- Oui, dit Samuel.

- Ils refuseront, dit Béatrix. Essaie quand même. Tu a raison, mon petit. Protège cette Désirée. C'est une bonne action.

Au coin du boulevard des Lices, l'hôtel Rugel donne sur la place des Fédérés. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, celles sur le boulevard, sont éclairées par des lustres ; les ampoules électriques jettent sur les murs un vive clarté. Mais ces fenêtres sont trop hautes par rapport à la rue pour qu'on puisse voir les danseurs. Sur la place, le long des grilles et en bordure la chaussée, des cabriolets, des phaétons, des coupés et quelques automobiles s'alignent. Des réverbères déjà allumés entourent le jardin public. Le ciel est encore lumineux. Sur l'Ouest, au delà des faubourgs, le soleil, lentement, baisse à l'horizon.

Ses derniers rayons dorent la façade de l'hôtel. Dans la ville, ce samedi soir, depuis deux heures, le travail a cessé. Les boutiques ont fermé. Plus tard, celles d'alimentation ont tiré leur rideau métallique. Sur les quais, au bout de la rue Saint Marcel, ou vers la fin du boulevard des Lices, et, plus loin, dans les faubourgs, les cafés sont ouverts. Des éclats de rire montent dans le soir. Ils sont jugés avec quelque sévérité par les occupants d'un coche ; il s'achemine vers le bal Rugel.

- Ces gens sont obscènes, dit madame de Margoverit à ses filles. Pour l'occasion, malgré leurs maigres ressources, les Margoverit ont loué un fiacre.

- Les Rovécourt et leurs filles sont derrière nous, dit monsieur de Margoverit à sa femme.

A travers la glace qui est à l'arrière de leur coupé, il a reconnu les têtes des époux Rovécourt. Trois ou quatre véhicules s'avancent vers l'hôtel Rugel. La voiture en haut de la colonne est celle des Grandparc. Les familles aristocratiques ont décidé de concert que, pour se distinguer du commun bourgeois, elles arriveraient en retard. Humiliés par leur pauvreté, les Margoverit se sont emparés avec joie de cette subtile mise en valeur. Débouchant sur la place, les voitures ont quelque mal à se ranger. Les cochers tournent en rond. L'une d'elle parvient à s'encaster dans une file. Les autres doivent aller sur le boulevard.

- Crénom, dit madame de Grandparc, avec mes souliers pointus va falloir marcher;

- Enfin, Adélaïde, ne pouvez-vous parler correctement ?, dit monsieur de Grandparc. Vos filles sont là.

Les deux filles vont avec leurs parents au bal. Elles ont vingt-cinq ans, ne désespèrent pas, malgré leur air désavantagé, de trouver un mari. Elles sont riches.

- Mon ami, répond madame de Grandparc, j'ai toujours juré. Ce n'est pas à mon âge que je changerai mes habitudes, même devant mes filles.

C'est une grande femme habillée à la diable d'une robe qui lui va mal. Née d'Hauterive, solidement dotée, elle a épousé, il y a plus de vingt ans, Grandparc qui lui aussi a du bien. Mais l'argent ne l'attire guère. Elle vit à la campagne, au château de Grandparc, près du village de Grandparc. Seuls les chevaux - et, dit-on, les palefreniers - l'intéressent. Elle est bonne fille, intelligente, avec des lectures variées qui vont de Platon à Gyp. On l'invite parce qu'elle sait faire rire.

La grille de l'hôtel est grande ouverte. C'est par la cour qu'ils entrent. Ils marchent vers le perron. Il est surmonté d'un auvent et illuminé par deux lanternes à double ampoule. Dès qu'ils ont passé le seuil, un domestique emporte manteaux et châles. Puis il les précède vers les salons. Les dames Rugel, Eulalie et sa belle-mère, sont contre le mur du premier salon. Près d'elles, Athanase et son beau-père, en habit, parlent avec des amis. Les retardataires sont accueillis avec des cris d'apparent contentement.

- Ma chère, comment allez-vous ? Nous craignons qu'un contre-temps ...

- Mais- non, chères amies, dit madame de Margover, notre voiture n'en finissait pas d'arriver.

- Ces cochers..., dit la belle-mère.

- Charmantes filles, dit Athanase aux petites Margover, allez vite rejoindre la jeunesse. Elles sont si fraîches, murmure-t-il à la mère. Il n'ose mentir. il ne dit pas qu'elles sont jolies. Les quatre Grandparc sont l'objet d'attentions plus appuyées.

- Mes chers amis, quelle joie ! Nous nous étions vus au dîner Rovécourt, il y a longtemps, bientôt trois mois.

- Eh oui, ma chère Eulalie, vous y étiez très en forme, répond madame de Grandparc.

Les Rovécourt font dans le genre simple.

- Salut, Eulalie, dit monsieur de Rovécourt, ça va ?

- Très bien, dit Eulalie habituée à ses manières frustes.

Madame de Rovécourt l'embrasse.

- Ils ont l'air de bien s'amuser, murmure-t-elle en montrant les jeunes qui dansent.

Séparés par une porte dont les battants sont ouverts, deux salons en enfilade servent de piste aux danseurs. L'étendue de cette piste a encore été augmentée par celle de la salle à manger débarrassée de sa table et de sa desserte. De l'autre côté, le long des fenêtres qui donnent sur le boulevard, le buffet a été dressé. L'orchestre est au fond du second salon, à gauche de l'entrée. Il occupe une petite estrade. Les musiciens sont venus de Paris ; ceux de Bellance ne connaissent pas les danses à la mode. Entre les deux grands salons, un salon en rotonde est traversé par les danseurs. A dix heures tous les invités sont là. Les Garantier se sont excusés, mais ils ont envoyé leur fils Stéphane. Octave Gast, sa mère et son père sont venus. Romuald Gromier, sa femme, ses parents et beaux-parents se promènent dans la foule; Athanase est le héros de la fête. il virevolte. Par les fenêtres entr'ouvertes, la musique s'épand sur la place et sur le boulevard. Du fond des faubourgs ou à l'autre bout des rues, monte celle des guinguettes. Le fracas des cuivres écrase le bruit des violons et des flûtes.

- Je suis un oiseau des Iles, crie Athanase. Qui veut être mon colibri ? Eulalie se retourne, le visage soudain empourpré. Sa belle-mère lui met la main sur le bras.

- Calmez-vous, ma chère. Il plaisante.

Depuis le début de la soirée, Stéphane n'a guère cessé de danser. Il s'assied près de sa cavalière, dans le petit salon en rotonde. Accrochées les unes aux autres, des jeunes filles en groupe passent devant lui. Une brunette s'arrête. Il se lève, s'avance vers elle.

- Vous êtes Anne de Rovécourt. On s'est vu au goûter des Bormes, il y a six mois.

- Vous vous appelez Stéphane, dit-elle, mais j'ai oublié votre nom.

- Garantier, Stéphane Garantier, répond-il.

- Ah -oui, les Garantier de l'Ormée reprend-elle, ceux qui ont remplacé les Margover. Votre habit vous va bien. Votre chemise est d'une finesse.

Stéphane s'est assis. Anne demeure debout, penché vers lui.

- Vous achetez en Grande-Bretagne, dit-elle.

- Je fais venir, répond-il. C'est plus cher, mais c'est mieux.

- Ne fixe pas monsieur Garantier, dit sa soeur qui l'a rejointe, c'est impoli.

- J'ai aussi un très beau manteau en tweed, dit Stéphane, mais il est là-haut dans l'une des chambres.

- Oh, je veux le voir, crie Anne.

- Tu es folle, murmure sa soeur.

Autour d'elle, les filles et les garçons rient.

- Pourquoi riez-vous ? dit Anne.

Dans le coin des mères, les conversations vont bon train. Mesdames de Margover, Rovécourt, Grandparc, ainsi que les dames Bourdin et Gast, sont réunies. Se sont jointes à elles Eulalie Rugel et la jeune madame Gromier, Irène; ; ni l'une ni l'autre ne sont encore mères.

- Quelle fête ravissante..., dit madame de Margover à Eulalie.

- Nous n'avons pas d'enfant, dit Eulalie. Alors nous la donnons en l'honneur des enfants des autres. Un jour, vous ferez la même chose pour Irène et pour moi. Avec vos petits-enfants.

- Oh, mes filles ne sont pas mariées, répond madame de Margover. Avec nos revers de fortune..

- Allons donc, dit madame Malassis, l'argent n'est pas la seule chose au monde. Les sentiments sont pour beaucoup dans les unions.

Pour se caser, elle s'est mariée sans amour avec un parti riche.

- Mes deux filles, ajoute-t-elle, sont bien jeunes.

Elle n'a pourtant qu'une hâte, c'est qu'elles épousent.

- Nous cherchons des garçons convenables.

- Nous aussi, dit madame Gast. Mais les réputations sont quelquefois excessives, en mal comme en bien. Tel coureur ne fera pas toujours un mari volage.

Le sien était coureur et il est volage.

- Votre Eudoxie est un peu hardie, murmure madame de Rovécourt à madame de Grandparc. Elle parle directement aux garçons.

- Elle est si sottre, dit madame de de Grandparc qu'elle ne distinguerait pas un taureau d'un boeuf. Elle a tout à apprendre.

Cette brusque déclaration fait régner, un temps, le silence.

- Allons voir danser nos petites, dit madame de Rovécourt

Les maris et pères se sont rassemblés dans le deuxième salon, loin de leurs femmes, près des danseuses qui ne sont pas leurs filles.

- Celle-là, dit Grandparc à Rovécourt, elle a de beaux seins. Quel âge lui donnes-

tu

- Dix-sept ans, répond Rovécourt. C'est une Tournus. Elle n'a pas d'argent. Sa robe lui a été prêtée par l'une de mes filles.

- Elle est peut-être approchable, dit Grandparc qui a environ quarante ans.

- Elle cherche un mari, dit Rovécourt. Même s'il est vieux, il fera l'affaire. Mais elle ne veut certainement pas d'hommes mariés.

- Pas de chance, dit Grandparc.

Margovert les écoute. Comme il savent l'un et l'autre que, malgré ses maigres finances, il va au bordel et qu'il y affectionne le genre fillettes, ils ne l'épargnent pas.

- Pourquoi tu fais cette tête, Sosthène ?, lui dit Grandparc

- Vous êtes infâmes. Ces enfants pourraient être vos filles.

- Mais elles ne sont pas nos filles, justement. Tu n'aimes pas les toutes jeunes ?

- Oui, répond-il.

Il ne peut pas mentir. Il a rencontré souvent Grandparc et Rovécourt dans les maisons, les deux du Centre et celle à la sortie de Bellance. Ils ont les mêmes goûts.

- Tudieu, dit Grandparc, en voilà une qui est sacrément décolletée. Si la peau est aussi fraîche sur les hanches...

- Arrêtez, dit Margover.

- C'est la petite de Garmes. Elle aura une dot mirifique, mon cher, dit Rovécourt. Mais tu n'as pas de fils.

Parfois, une mère fait appeler sa fille par une autre, une cousine, une soeur ou une amie. Elle lui reproche à voix basse de danser trop serré ou de laisser la main du cavalier descendre trop bas. La fille dit:

- Oui, maman. Je ferai attention.

Ces menues fautes sont réprimandées parce qu'elles se voient ; elsi-risquent de faire mal juger celles qui les commettent. En revanche, quand une fille disparaît, puis, quelques instants plus tard, un garçon, les mères, même si c'est la leur, ne disent rien. Les jeunes filles pré-textent ouvertement d'un mouchoir à prendre ou d'un peigne pour se recoiffer. Au premier étage, les chambres, avec leur grand lit, sont utilisées pour déposer manteaux, sacs, châles, chapeaux. Les couples s'y enlacent, non plus pour danser, mais pour des rapprochements furtifs. Pour ne pas donner l'alerte à une mère en maraude, les portes demeurent ouvertes. Rarement, dans un cabinet de toilette - ils ont tous un verrou-, un couple se livre à l'amour sans risque. La fille a renoncé à se marier ; elle ne redoute plus la perte de sa virginité. L'amour sans risque est une habitude de la campagne autour de Bellance. Les filles des fermiers ne sont pas tenues à venir intactes au mariage. Mais, chez les ouvriers, dans la bourgeoisie et dans ce qui reste d'aristocratie, la règle, pour celles qui veulent se marier, est absolue. Aucun de ces

jeunes ne s'étonne du peu d'effort des mères à rechercher leurs filles. Celles-ci n'ont guère à se défendre. Elles savent que les garçons n'iront pas au delà de la limite où le défendu devient interdit. Lorsqu'elles redescendent dans les salons, elles n'ont aucun pli à leur robe ; leur visage reposé, souriant ne laisse rien deviner des émotions qui, quelques minutes plus tôt, les coloraient. Les filles Gast ne montent jamais à l'étage. La fille Bourdin - son père est directeur d'un service à la banque Gromier - se garde, elle aussi, d'y monter. Toutes les trois ont dix-neuf ans. Elles connaissent l'usage des chambres, mais refusent de le pratiquer. Enjouées, rieuses, elles animent les soirées, les goûters, les réunions d'amis. Elles aiment la danse. Les deux filles Gast agissent par calcul, la fille Bourdin par prudence. Les deux premières auront de belles dots ; elles ont à choisir un mari fortuné ; celui-ci peut être exigeant, découvrir ailleurs ce qui, ici, ne lui convient pas. Lui déplaira tout particulièrement une fille réputée légère. Les jeunes hommes bien rentés vont dans les chambres, mais ils ne doivent pas y rencontrer celle que, plus tard, ils épouseront. Le futur mari de la fille Bourdin, riche ou pauvre, plutôt riche si possible, ne la remarquera qu'autant qu'elle se distinguera des autres. Etre jolie ne suffit pas, beaucoup le sont. Une belle dot ne peut lui servir d'hameçon, elle ne l'a pas. Restent les moeurs les plus pures qui attireront le chaland. Les filles des Margover, celles des Grandparc, celles des Rovécourt, les deux Tournus ne vont jamais au premier étage. Elles sont - avec leurs frères - la jeune aristocratie de Bellance. Elles ne peuvent consentir à s'enlacer, même avec des garçons de leur milieu, sur des lits d'emprunt pour des jeux d'un mauvais genre. Elles restent dans les salons. Elles ne se privent pas d'entourer de beaucoup d'attentions et de provoquer à la danse le jeune Octave. Lui non plus ne monte pas. La jeune fille qu'il courtisait lui a fait faux bond et en a choisi un autre. Les demoiselles demeurées en bas ne souhaitent pas que, parmi elles, il élise une compagne provisoire. Elles le serrent de

près, avec l'idée que l'une d'entre elles sera peut-être sa future épouse. Lui attend avec impatience que l'essaim des jeunes filles qui folâtraient là-haut réapparaisse. Ce sont toutes ses amies et cousines ; il se sent à l'aise avec elles. Il se doute que les nymphes de l'aristocratie ne tournent pas autour de lui pour sa belle mine. Riches ou pauvres, elles cherchent le magot. C'est moins vrai pour celles de la bourgeoisie dont la richesse est plus mouvante. Avant de trouver le compagnon de leur vie, elles veulent s'amuser.

Stéphane a été saisi au vol par le père Grandparc et annexé par sa femme. Celle-ci l'entreprit sur la santé de ses parents, ses occupations journalières et ses distractions.

- Mon cher enfant, lui dit-elle, votre vigueur fait plaisir. Et vous dansez comme un gentleman.
- Je vous remercie, madame, murmure Stéphane.
- Alors, mon gaillard, dit Grandparc qui est revenu près de son épouse, tu es allé à la chasse ? Il y a eu beaucoup de lièvres cette année.
- J'en ai tué quelques-uns, dit Stéphane, entre Janvier et Mars.
- Ton père est toujours aussi solide. Quelle musculature...Et ta mère ? Tu sais que nous sommes, elle et moi, vaguement cousins.
- Oui, dit Stéphane. Nous sommes neveux éloignés des Gast par les Malassis. Un Gast a épousé, au début du siècle, une Grandparc.
- Il connaît bien sa famille, dit madame de Grandparc. Ma fille Héloïse vous trouve charmant, ajoute-t-elle. N'oubliez pas de danser avec elle.

Ca commence, songe Stéphane. Elle me pousse dans les bras de sa fille. Les autres arrière-cousins doivent être lamentables et sans un sou. Il s'éloigne du couple Grandparc, se trouve face aux Rovécourt.

- Notre petite Anne, dit madame de Rovécourt vous a découvert au début de la soirée. Elle aimerait danser avec vous.

- Je l'inviterai, dit Stéphane. Nous nous connaissons déjà. Nous nous étions rencontrés à u nn goûter chez les Bormes.

- Mais oui, que je suis bête, dit monsieur de Rovécourt. Nous étions là aussi avec ma pauvre belle-mère. Qui est morte un mois plus tard.

- Quelle tristesse pour votre femme et pour vous, dit Stéphane à monsieur de Rovécourt.

- Eh oui, sans compter le surcroît de travail, cent hectares de plus à gérer et une

énorme bâtisse, plus de quarante chambres.

- Vous êtes toujours en hiver aux Landes ?, demande madame de Rovécourt à Stéphane

- Tous les ans, d'Octobre à Janvier.

- Allez vite danser, lui murmure-t-elle.

Il avance de trois mètres, les filles Margoververt lui barrent la route.

- Mon petit Stéphane, dit l'une d'elles, Anaïs, nous vous confisquons. Venez bavarder avec nous.

Stéphane, qui a pratiqué la conversation des filles Margoververt - les relations, les futures soirées, les parentés et les voisinages -, murmure :- Dansons plutôt.

Il fait un tour de piste avec Anaïs, le temps d'une danse, puis offre la suivante à sa soeur Araxie. Il les quitte, le sourire aux lèvres, tandis qu'à voix basse elles discutent de lui entre elles. Les filles Margoververt sont sa terreur. Quand il était enfant, elles s'accrochaient de préférence à lui, l'empêchaient de rejoindre les autres enfants. Adolescent, il devait assister aux parties de campagne que les Margoververt organisaient dans des propriétés amies. C'était désormais la seule manière dont ils puissent rendre une invitation : un pique-nique. Elles rêvent, sans y croire, de le conquérir. Cette compétition feutrée l'agace. Elles ne sont pas laides, mais leur air guindé, leurs façons à la fois réservées et envahissantes le rebutent. Il n'ose les peiner, s'attache patiemment à les fuir. Il n'épousera jamais une Margoververt. Face aux filles des Gast

ou à celle des Bourdin, il reprend son aplomb. Depuis longtemps, dès l'enfance, il les tutoie et les embrasse.

- Bonjour, ma petite Irmine, dit-il à l'aînée des Gast en déposant un baiser sur sa tempe.

- Tu ne m'invites pas à danser ?, dit l'autre.

- Mais si, mais si. Donne-moi une minute, pour saluer ma chère Blandine, ta jeune soeur.

Il effleure de ses lèvres une joue de Blondine.

- Moi aussi, tu me feras danser ?, demande Blandine

- D'abord Irmine.

Il part avec elle, la fait tourner. Elle lui sourit.

- Laquelle de nous deux tu préfères ? murmure-t-elle.

- Je vous aime toute les deux, mais différemment. Vous êtes mes soeurs.

- Nous, on pourrait t'aimer autrement.

- Non, dit Stéphane. Pas d'amour entre nous.

Il a changé de cavalière. Il répète à Blandine ce qu'il a dit à Irmine.

- Dommage, répond-elle, on aurait pu s'aimer vraiment

- Parce que, frère et soeurs, ce n'est pas s'aimer vraiment ?

- Mon cher Stéphane, murmure-t-elle, on ne fait pas l'amour fraternel.

Allant l'un et l'autre au buffet, Stéphane et Octave se rencontrent. Ils avancent, en se tenant par les épaules, vers les bouteilles.

- On va boire un coup, dit Octave.

- Un grand verre chacun, dit Stéphane.

Ils se connaissent depuis leur naissance, ils courent les filles ensemble.

Les amours d'Octave sont souvent ancillaires. Néanmoins, il a eu un bref élan pour une Malassis, une cousine du petit Edgard ; elle a dix-sept ans. Mais elle est montée avec un autre dans les chambres. Il raconte l'histoire à Stéphane qui se tord de rire.

- Pas possible. Elle t'a cocufié.

- Mais oui, dit Octave.

- Elle est un peu garce.
 - Mais non, répond Octave, elle préfère un brun à un blond.
 - Ah, je comprends, dit Stéphane qui rit de nouveau.
 - Oh, je me consolerais, dit Octave.
 - Je n'en doute pas, dit Stéphane. Avec qui ?
 - Avec la nouvelle bonne. Mes affaires marchent.
- Athanase et Romuald s'avancent vers eux.
- Après qui coures-tu ?, demande Athanase à Stéphane.
 - Ce soir, je ne cherche personne.
 - Tu n'es pas allé dans les chambres ?
 - Avec qui irai-je ?, dit Stéphane. Je ne vais tout de même pas y emmener les demoiselles Margover.
 - C'est une triste soirée pour toi, dit Athanase.
 - Pas du tout, répond Stéphane. Il faut que, de temps en temps, je me repose.
 - Et toi, Octave ?, dit Romuald.
 - Ben pareil. J'avais l'espoir de monter là-haut avec une petite Malassis, la cousine du jeune Edgard. Elle y est déjà avec un grand brun qui l'affole.
 - Quelle déconfiture..., dit Romuald. Prends-en une autre.
 - Qui ?, dit Octave.
 - N'importe. Dans les bandes Sainvieu, Bormes, etc., certaines sont consentantes, à condition de les comprendre. Elles ont leurs petits ennuis.
 - Ah bon, dit Octave. Et tu en profites ?
 - Oui, dit Romuald. Athanase aussi. Nous y allons de ce pas.
- Depuis longtemps, les danseurs sont dans les salons. Les chambres du premier et du deuxième étage sont vides. Les mères et les pères se sont assis et bavardent entre eux. Odile de Bormes et Odette de Sainvieu dansent avec Athanase et Romuald. Ceux-ci les vouvoient, leur

parlent paternellement, leur présentent des jeunes gens et des jeunes filles, celles et ceux, venus d'ailleurs, qu'elles ne rencontrent pas. Le bal touche à sa fin. Les porte-fenêtres ont été ouvertes, celles qui donnent sur le jardin. Les danseurs se sont mis en file. Ils courent dans les salons, dans le jardin, dans la cour, tandis que l'orchestre déverse les flots de sa musique. La farandole se déploie. Elle ne peut sortir des limites de l'hôtel, ce serait se mélanger au commun. Parfois elle se rompt. Un danseur qui l'avait quittée entre dans la place demeurée vide. La course reprend. Des chants accompagnent la musique. Ils sont hurlés en chœur par les jeunes. Stéphane et Octave mènent la danse, séparés par Anne de Rovécourt et Thérèse Bourdin. Tout en supputant les chances d'un mariage, les mères froncent les sourcils. A l'arrière, les jeunes aristocrates se sont mis ensemble ; ils se tiennent par la main. Les petits couples des chambres s'accrochent l'un à l'autre, qui par un bras, qui par le cou. Athanase et Romuald n'ont pas quitté Odile de Bormes et Odette de Sainvieu. Ils sont derrière elles, à bonne distance, la main posée sur leur épaule.

Au Sud de Bellance, à quatre-vingt kilomètres de Brévigneux, la forêt de Vinsange couvre près de deux-cents hectares. Depuis le XVIII^e siècle, elle appartient à la famille de la Motte ; celle-ci l'a eue par le mariage d'un de ses fils avec la fille de l'ancien propriétaire. Attenant à la forêt, un pavillon de chasse, d'une vingtaine de pièces, construit en 1781, sert aujourd'hui de demeure à un jeune couple, Adèle et Roland de la Motte. Ils sont mariés depuis une dizaine d'années. Ils n'ont pas encore d'enfant. Roland a trente-cinq ans, sa femme huit ans de moins que lui. Roland est le petit fils du vieux baron de la Motte mort en 1885. C'était un ancien général devenu, sur le tard, gestionnaire de son château et de ses terres de Malval près de Marquigny. Une révolte

de paysans vint à bout de son cerveau fatigué. Lorsqu'il mourut, il avait perdu la parole et ne pouvait plus marcher. Le château de Malval est à deux-cent cinquante kilomètres de Bellance. Le père de Roland en est l'actuel propriétaire. On l'appelle le baron Arnaud. Il a été maire de Manville, mais fut chassé de sa mairie, en 1880, par une émeute d'ouvriers, celle qui obligea le père Dubarry à venir habiter Bellance. Le grand-père a donné à son petit-fils Roland, au moment de son mariage avec Adèle d'Eusmes, le petit château dit de la Motte et la forêt de Vinsange. Le jeune ménage s'y est installé. Roland s'occupe de la forêt, veille à l'abattage et à la vente des arbres, aux nouvelles plantations. Amoureux de sa femme, il ne peut, néanmoins, renoncer aux plaisirs que, dès sa jeunesse, il a connus, le jeu et les filles. Un soir sur deux, il quitte Vinsange, vient à Bellance, y passe la nuit dans les tripots et les bordels. Les bénéfices tirés des locations et des redevances ne suffisent pas à de telles dépenses. Roland hypothèque, chaque année, un morceau du domaine. Le patrimoine de son père, qui comporte dix exploitations autour de Malval, des parts dans une industrie locale et des valeurs en grand nombre à la banque Gromier rassure les créanciers. Ils lui font crédit à long terme.

Adèle se contente du deuxième soir et de la nuit qui le suit. Elle espère chaque mois l'enfant. Roland a organisé, à la fin de Juin, une grande battue. Le gibier devenait trop abondant. La chasse étant fermée, il a obtenu une dérogation. Ce jour de la fin du printemps, dès sept heures, les invités arrivent. Les femmes sont en jupe, avec des bottes et une casaque. Les hommes sont en culotte de cheval et portent aussi la casaque. Ils vont, jusqu'à midi, tirer le lapin, les lièvres, les perdreaux.- Dès le matin, les fils de fermier feront l'office de rabatteurs. A partir de deux heures, le père Mastin et le père Minssion - des fermiers qui sont aussi garde-chasses - tenteront de débusquer un vieux cerf. Pour la reproduction, il fait double emploi avec une bête plus jeune. La fo-

rêt fourmille, depuis quelques années, de biches et de faons. Les rejets détruisent les arbres et s'attaquent même aux cultures.

Sur l'esplanade, les chasseurs se sont réunis. Octave Gast, Athanase Rugel et Romuald Gromier entourent messieurs et mesdames de Rovécourt, de Grandparc, les fils Bormes, les filles Sainvieu. Venus d'au delà de Bellance, certains de Rasmes, des jeunes et des moins jeunes font partie de la chasse. Le couple de la Motte a décidé d'innover. Pour la première fois, il a invité Stéphane Garantier. Prétextant leur éloignement - ils n'ont pas, eux, d'hôtel particulier en ville -, ils sortent rarement dans les bals, les goûters, les réunions de Bellance. Mais leurs amis sont ceux de Stéphane et ils ont tous chanté ses louanges. C'est une invitation tardive. Elle eut été impossible du temps du vieux baron très sourcilleux sur l'étiquette. On pouvait inviter des bourgeois, en particulier ceux alliés à l'ancienne noblesse, également ceux de vieille tradition : les Rugel, les Gromier. Il n'était pas question de recevoir chez soi des fils de fermier. Adèle et Roland avait longuement hésité. Ils avaient consulté, chacun de leur côté, leur famille. Le père d'Eumes s'était contenté de demander si le jeune homme avait du bien. La réponse étant positive, il avait acquiescé. Le baron Arnaud et sa femme, la baronne Elizabeth avaient été plus réticents. Puis, sur l'insistance de Roland, ils avaient cédé. Après la mort du baron Marc, les tractations avaient duré cinq ans.

Stéphane s'est mêlé à la foule des invités. Il est flatté d'être reçu chez les de la Motte, ses parents jubilent. C'est Roland lui-même qui, allant de groupe en groupe, le recherche. Romuald fait l'intermédiaire. Les deux hommes se sourient

.- Nous partons, dit Adèle, sinon les perdrix se seront envolées.

Par petits groupes, les chasseurs se dispersent dans la forêt. Roland et Adèle gardent près d'eux Stéphane. Adèle quitte les deux hommes, pour rejoindre un groupe de femmes.

- J'aurais préféré demeurer avec vous, leur dit-elle. Hélas, je dois me plier aux convenances.

Elle disparaît derrière une futaie d'où viennent des rires légers. Roland et Stéphane avancent en silence. Trois épagneuls trottent devant eux, le museau au ras du sol. Soudain, une perdrix s'élève. Roland, qui marche trois pas devant son compagnon, tire et la tue. L'un des chiens la ramène. Roland la met dans sa gibecière. Ils continuent d'avancer, toujours silencieux. Au dessus d'eux, un épervier fait de longs cercles dans le ciel.

- Cet oiseau-là, dit Roland, il me détruit le petit gibier. Il est quasiment impossible de l'abattre, il est trop haut.

Stéphane met en genou en terre. La tête levée, il place son fusil à la verticale. Il tire. L'oiseau tombe à ses pieds. Roland regarde la bête, puis Stéphane.

_Bon dieu, dit-il, le coup du roi. Je ne l'ai jamais réussi. Tu es un vrai chasseur, lui dit-il en lui frappant l'épaule.

Ils rejoignent Adèle. Elle a quitté le groupe des femmes.

_ Stéphane est un vrai chasseur, lui crie Roland. Il y avait un épervier au dessus de nous. Eh bien, monsieur l'a tué. Tu sais comment ?

- Non, dit Adèle.

_ Le coup du roi.

- Bravo, dit Adèle à Stéphane. je ne connais qu'une personne à l'avoir réussi, une seule fois, mon grand-père d'Eumes. Vous êtes la seconde personne.

- J'ai décidé, dit Roland, qu'un aussi bon chasseur ne pouvait être que de nos amis. Je me propose donc de le tutoyer et qu'il me tutoie.

- Moi aussi, dit Adèle en souriant. On le traitera comme un cousin.

S'il le veut bien. - - Volontiers, dit Stéphane. Mais au début, je me tromperai.

- Òn te reprendra, dit aussitôt Adèle.

Ils s'avancent dans la grande allée qui va vers le château. Un garde-chasse les croise, il porte l'épervier ; ses ailes traînent à terre.

- Un bel oiseau, dit-il.

_ On le fera naturaliser, dit Roland.

- Trop d'honneur, répond Stéphane.

- Il aura sa place dans le vestibule. Tu le verras toujours en entrant, dit Adèle à Stéphane.

- Odette de Sainvieu est encore collée à Gromier, dit Roland en fixant un couple au loin.

Stéphane arrive à la hauteur de Romuald. L'autre lui crie :

_ Il paraît que tu as fait le coup du roi.

- Oui, dit Stéphane. Un peu par hasard.

- Félicitations, dit Romuald.

Athanase Rugel s'est approché, entouré d'un groupe de chasseurs.

- Qu'est-ce que tu disais ?, lance-t-il à Romuald.

- Stéphane a réussi le coup du roi.

- Pas vrai ?, dit Athanase.

- C'est plutôt un coup de chance, dit Stéphane.

- T'es quand même un sacré chasseur, dit Athanase.

- Oui, oui, disent ceux qui l'entourent., Octave Gast, Rovécourt, Grandparc, le frère Sainvieu, le père Bormes, un Tournus, un Garmes.

- On va boire à ce coup du roi, dit Grandparc.

Il a pris Stéphane par le bras. Tous marchent derrière les deux hommes vers une grande table Dressée devant le perron - quelques marches -, elle est garnie de bouteilles de vin. Grandparc se tourne vers Roland, plus jeune que lui, et vers Adèle.

- Nos hôtes sont-ils d'accord pour qu'avant le repas, nous célébrions dignement le haut-fait de notre ami ?

Les époux sourient, s'avancent vers la table.

- Mon cher Roland, dit Grandparc, laisse-moi le soin de déboucher la première bouteille, un blanc dont vous me direz des nouvelles.

Le groupe des femmes est sorti de la forêt. Il vient vers la table.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?, demande madame de Grandparc.

- Stéphane Garantier a réussi le coup du roi, répond son mari.

- Nom de Dieu, hurle-t-elle. voilà un sacré pointeur.

Elle court vers Stéphane, l'embrasse sur les deux joues.

- Vous l'avez mérité, jeune homme. Ne vous troublez pas. Je pourrais être votre mère, bien que...

- Bien que tu sois d'abord la mère de nos enfants, coupe Grandparc.

Les verres sont remplis. Chacun en prend un sur la table.

- A notre meilleur chasseur, dit Grandparc.

- A lui, à lui, disent les hommes et les femmes.

Tandis qu'ils boivent, des domestiques sortent du château, portant de larges plats sur lesquels sont posées des nourritures. Après le repas pris debout, l'agitation dans la cour a augmenté. Un rassemblement de chiens et de chevaux accroît le tumulte. Les femmes ont disparu. Le matin, beaucoup étaient arrivées en jupe. Elles vont garder la casaque et la veste, mais se mettre en culotte de cheval. Les chambres ont été ouvertes. Par les fenêtres, les hommes entendent les rires.

- Odette est très en beauté, dit aimablement Roland à Romuald.

- Oui, dit Romuald.

Il sait sa liaison connue, mais préfère la garder discrète. Roland se tourne vers Athanase.

- La petite Bormes est très charmante.

Athanase ne répond pas. Roland en veut aux deux hommes d'avoir jeté leur dévolu sur des cousines à lui, de bonnes familles comme il dit, et de profiter de leur relative pauvreté pour en faire des filles quasiment entretenues. Il n'oublie jamais, par de remarques polies adressées aux intéressés, de leur rappeler qu'il est au courant. Soudain monte de la forêt la musique des cors de chasse. Ils sonnent la Saint Hubert. Les femmes sont redescendues. Les hommes se sont réunis autour des chevaux. Aucun des chasseurs ne porte une arme. Il s'agit

de débusquer le ceef ; il sera tué au couteau. Les rabatteurs sont aussi à cheval. Ils ont revêtu une livrée, culotte noire et veste rouge. Ils partent les premiers vers la forêt.

- Nous ne quitterons les allées cavalières, dit Roland, que lorsque le cerf aura été repéré. Les trompes de chasse nous le diront.

Les chevaux sont côte à côte ; d'une monture à l'autre, les cavaliers se parlent.

- Espérons que le chasse sera longue, dit Odette de Sainvieu.

- Oui, répond Odile de Bormes.

La troupe passe l'allée sans grille du château. Deux meutes la précèdent, les chiens n'ont pas encore été détachés. Le chemin devant l'entrée est aussitôt abandonné. Les cavaliers pénètrent dans une allée. Pour honorer Stéphane, Roland a demandé à Adèle d'ouvrir la chasse à ses côtés. Adèle et Stéphane sont en tête de la colonne. Elle a sa veste noire du matin, des culottes de cheval en velours fauve et une casaque à son initiale. Elle a mis sa monture au galop. Stéphane est près d'elle. Il a une sorte de justaucorps qui le serre à la taille et des culottes à jambières. Comme il n'est pas maître de la chasse, sa casaque ne porte pas d'initiale. Le jeune homme et la jeune femme ne peuvent se parler. Le galop de leurs chevaux les emporte dans la forêt. Ils ont le regard fixé devant eux. Parfois ils se jettent un coup d'oeil. Elle ralentit son cheval, murmure :

- On va franchir les halliers.

Ils poussent leurs chevaux à fond. Une masse de buissons se présente, large de plusieurs mètres. L'un et l'autre, ils ont enlevé leur monture. Ils sautent ensemble l'obstacle. Adèle se tourne vers Stéphane, lui sourit. Elle s'est approchée. Elle dit en riant :

- Roland m'interdit ce genre d'exercices. Il a peur. Pourtant, il en fait autant. Avec toi, il n'y a pas de problème, cher Stéphane.

- Si j'avais su que Roland te l'interdisait, je n'aurais pas accepté, dit Stéphane.

- Tu ne le savais pas, dit Adèle.

Ils entendent un galop derrière eux. Roland se rapproche. Ils chevauchent côte à côte tous les trois. Roland et Stéphane encadrent Adèle.

- Tu a sauté les halliers ? dit Roland à Adèle.

- Hum, répond-elle en accélérant.

- Elle a sauté les halliers ?, dit R Roland à Stéphane.

- Hum, répond Stéphane en poussant sa monture.

- Elle ne doit pas sauter les halliers, dit Roland. Je lui ai dit plusieurs fois. C'est dangereux.

Adèle rit.

- Mon cher Stéphane, mon mari m'interdit de prendre le moindre risque, mais lui ne s'en prive pas.

- Je ne suis pas une femme.

- Depuis l'âge de cinq ans, je fais du cheval. Le risque n'est pas plus grand pour moi que pour toi.

- C'est une raisonneuse, dit Roland à Stéphane.

Au loin, le bruit de galopades, d'abois, de rires retentit dans la forêt.

- Lz cerf n'a pas encore été débusqué, dit Roland. Je croirais volontiers qu'il est vers le petit marais.

- Les cerfs vont plutôt à la lisière des arbres, dit Adèle, pour voir venir. Je ne serais pas étonnée qu'il soit dans la grande futaie vers l'Est.

- Les garde-chasse et les rabatteurs le cherchent, dit Roland.

Au petit trot, les chevaux avancent vers le coeur de la forêt. Ils ont déjà franchi plusieurs kilomètres. Bien que la chaleur, à l'extérieur du couvert, soit très forte, sous les branches il fait frais.

- Octave sert de près une petite Sainvieu, dit Roland.

Dans le lointain, les trompes de chasse éclatent comme une fanfare.

-T'avais raison, Adèle, il est à l'Est.

Ils sont mis leurs chevaux au galop. Ils évitent les chemins, empruntent de nouveau les allées cavalières. Comme eux, les autres chasseurs se hâtent vers la direction indiquée. Les vociférations des chiens se répandent sous les arbres., couvrent le son du cor. Roland voit venir vers lui l'un des garde-chasses.

- Monsieur Roland, la bête longe les champs, juste après la sortie du Renard. Vous voyez où je veux dire ?

- Les chiens sont près d'elle ?

- Non, pas encore. Mais ils tiennent sa trace. Elle ne peut nous échapper.

Avançant sous le couvert ils parviennent à une clairière où tous les chasseurs se sont rassemblés.

- Stéphane et Adèle vont continuer de tenir la tête, dit Roland. Je serai derrière eux. Les autres doivent suivre sans se distancer. Personne n'a abandonné ?

- Non, personne, dit Grandparc qui est le doyen d'âge

- Ceux et celles qui quittent regagnent le château par l'Ouest, dit Roland. Pour ne pas gêner la progression de la chasse.

Les cris des chiens ont augmenté.

- Ils approchent de l'animal, dit le garde-chasse.

- Mets des rabatteurs sur le parcours, dit Roland. Il faut choisir notre endroit, peut-être le petit marais.

- Non, monsieur Roland. C'est pas agréable pour les dames. Mieux vaudrait le grand buisson après le bouquet de chênes, là-bas tout au bout.

La cavalcade commence. Lancés à fond d'étriers, les chasseurs foncent dans les allées. En avant, Adèle et Stéphane galopent sans se regarder. Ils guettent, sous les arbres, en se fiant au bruit, l'apparition, des chiens. L'après-midi va lentement vers le soir. Sous le couvert, la fraîcheur se maintient. Derrière Adèle, Roland est seul. Les autres cavaliers sont à une légère distance en arrière. Le gros de la

troupe mélange les femmes et les hommes. Les voisinages se sont faits au hasard. Certains sont recherchés. Gromier est près d'Odette. Octave demeure au côté de la soeur d'Odette. La galopade dans la forêt, fait taire les oiseaux. Les trompes s'élèvent parfois. Les aboiements persistent et le claquement répété des sabots sur le sol. Les chasseurs ont quitté les allées. Ils sont dans le sous-bois. Ils avancent sans se grouper. Adèle et Stéphane tiennent toujours la tête. La course s'est ralentie. Des rabatteurs sortent des fourrés, précédé d'un des garde-chasses.

- Vous l'avez perdu ?, demande Roland. on entend plus les trompes.

- Mais non, monsieur Roland, répond le garde-chasse. Les chiens l'ont quasiment abordé. On les retient. il ne faut pas qu'il s'affole. Si l'on épuise le gibier, il n'est plus bon à rien. Vous n' aurez pas de curée.

- Avertis-nous quand il faudra courir, dit Roland

- C'est prévu, répond le garde-chasse.

Les chevaux continuent vers l'Est, au trot. Les conversations ont repris.

- Quelle belle chasse..., dit Octave à la petite Sainvieu

- Oui, mais un peu fatigante, répond-elle.

- Voulez-vous que nous rentrions ? dit Octave.

- Non, répond la jeune femme.

De nouveau, les trompes ont retenti. C'est l'annonce de la curée. Les ombres du soir se posent sur la forêt. Le galop des chevaux a repris ; ils se dirigent vers la lisière des arbres, là où les futaies s'arrêtent. Le grand buisson est à deux kilomètres de l'endroit où ils sont. Le cerf s'y est réfugié. Lorsqu'ils arrivent, les chiens l'ont cerné. Les plus petits sont entrés dans les ronces et harcèlent leur victime. Les trompes sonnent l'hallali. Tous les chasseurs sont là, prêts à assister à la mise à mort.

- Faites-moi un passage, dit Roland aux garde-chasse et aux rabatteurs.

A coups de hachette, ceux-ci coupent les branches. Au fond du buisson, le cerf apparaît. Les chiens tentent d'atteindre ses flancs. Roland s'avance vers lui, un long couteau à la main. D'un coup sec, il lui tranche la gorge. Le cerf s'écroule, tandis que les rabatteurs attachent les chiens. Roland s'approche de l'animal mort.

- Ce n'est pas le mieux cerf, crie-t-il. C'est une femelle.

En commentant l'évènement, les chasseurs reviennent au château.

- L'animal nous a trompé, dit Grandparc.

Sa femme éclate de rire.

- Il s'est coupé les ...

- Allons, allons, dit Grandparc.

Odette de Sainvieu, qui est près de madame de Grandparc, prend un air sévère.

- Vous êtes choquée, chère amie, lui dit sa voisine.

- Non..., répond Odette.

- Nous autres femmes, savons de quoi il s'agit, plutôt deux fois qu'une.

Cette allusion directe à ses moeurs jugées dissolues irrite Odette. Pour s'éloigner, elle fait galoper son cheval.

- Avez-vous admiré la curée ?, dit Octave à la soeur d'Odette.

- La mise à mort, rectifie la jeune femme.

- Oui, si l'on veut, dit Octave.

- J'ai regretté, dit Odile, qu'il s'agisse d'une femelle. C'était une jeune bête. Elle manquait sans doute de défense. Enfin, plus que le vieux cerf.

- Il s'agissait donc vraiment d'une erreur, dit Octave. Qui ne se trompe ?

Le crépuscule est depuis longtemps commencé. La forêt s'est emplie d'ombre. Sur la cime des arbres, les rayons du soleil décroissent. Lorsqu'ils arrivent devant le château, les chasseurs ont autour d'eux, sur

les pelouses et sur les murs, l'éclat doré de la lumière. Les fenêtres brillent d'un dernier reflet.

- Cette façade est superbe, dit Rovécourt.

- C'est du pur dix-huitième siècle, dit Margovert.

- Quelles lignes parfaites, dit le père Sainvieu.

—On savait bâtir autrefois, dit Malassis.

La charrette sur laquelle le cerf a été étendu entre dans la cour.

- Le voilà, le voilà, crient les invités.

L'animal a été éventré sur place et ses tripes données aux chiens. Sanguinolent, l'oeil fixe, il est offert aux regards de tous.

- Pauvre bête..., dit Adèle.

- Eh oui, dit Roland, c'est une perte. Le vieux cerf, lui, est toujours vivant.

- Comment une telle erreur est-elle possible ?, demand Stéphane.

- Les garde-chasses se sont trompés sur les cornes, dit Roland.

- Les bois ?, dit Stéphane.

- Oui, les bois.

Les chevaux ont été emmenés. De nouveau, les tréteaux ont été apportés. Pour le repas du soir, eu égard à la fatigue des dames, le couvert a été dressé pour un repas assis. Beaucoup de chasseurs sont rentrés chez eux. Celles et ceux qui restent peuvent tenir autour de la table.

- Va chercher les lumières, dit Roland à Stéphane.

Il ramène de l'office de grands chandeliers. Il descend plusieurs fois le perron de trois marches, avec, dans chaque main, des candélabres à dix bougies. A chaque fois, il éclaire la cour. La table s'illumine. Le repas achevé, Stéphane demande à Adèle s'il peut visiter le château.

- Bien sûr, dit Adèle. Mais ni Roland ni moi ne t'accompagneront.

Nous ne pouvons laisser nos invités. Va partout. N'oublie pas le grenier.

Après être allé dans toutes les pièces, Stéphane descend aux cuisines. Elles sont en contre-bas par rapport au premier étage ; celui-ci est en fait un rez-de-chaussée. Comme toutes les maisons de la région, celles des La Motte est bâtie sur un contrefort. Quatre domestiques - les occasionnels sont partis - vont et viennent dans la cuisine aux fourneaux, dans l'arrière-cuisine où l'on fait la vaisselle et dans l'office qui est le lieu où mange le personnel. Stéphane lance un salut à la ronde auxquels tous répondent. Allant vers la porte, il passe devant une petite pièce, la lingerie. S'y tient une femme encore jeune ; elle coud ou recoud des vêtements. Une lampe éclaire ses mains. Elle dit :

- Boonjour, monsieur Stéphane.

Il entre dans la pièce, s'approche d'elle.

- J'avais cinq ans quand je suis allée à L'Ormée. J'y venais avec une de mes tantes qui y était du temps de monsieur et madame de Margover. Je vous ai vu petit, monsieur Stéphane.

- Votre nom ne me dira rien, dit Stéphane.

- Je m'appelle Josépha Minssion. Mais je ne suis pass vraiment parente des Minssion, les fermiers. Mon père et ma mère, eux, sont journaliers. La chasse était belle ?

- Très belle, dit Stéphane. Hélas, on s'set trompé de bête.

- Les garde -chasses avaient prévenu monsieur Roland. Il n'en fait qu'à sa tête. Il les a envoyé débusquer vers le petit marais, là où les femelles viennent frayer. Il est gentil, mais pas sérieux. On ne peut compter que sur sa femme. Elle, elle a la tête sur les épaules.

- J'ai fait leur connaissance aujourd'hui, dit Stéphane. Je les aime autant l'un que l'autre.

Josépha garde le silence.

- Et vous ?, demande-t-il.

Elle tarde à répondre. Puis elle dit :

- Je les aime beaucoup, monsieur Stéphane. Ce sont de bons patrons, attentifs aux gens. Mais...

- Mais quoi ?

- Je comprends qu'ils vous attirent, monsieur Stéphane. Ceux qui sont à craindre ce n'est pas eux. Ce sont ceux qui les entourent.

- Leurs amis sont les miens, dit Stéphane, par exemple Romuald et Athanase.

- Ah, ces deux-là..., dit Josépha.

- Je sais, dit Stéphane.

- Monsieur Stéphane, méfiez-vous de tout ce monde là.

Elle le regarde fixement, murmure :

- Ce n'est pas le vôtre.

Stéphane répond :

- Ils me trouvent assez bien pour eux puisqu'ils m'invitent.

- Ils aiment le nouveau, dit Josépha. Ils s'ennuient. Mais si, un jour, vous allez dans leurs histoires, celles des Grandparc, des Rovécourt, des Gromier, des Gast, des Malassis, vous n'en sortirez pas. Ils sont insouciantes, vous comprenez ...et sans pitié...Monsieur Gromier entretient mademoiselle de Sainvieu, monsieur Rugel mademoiselle de Bormes. Ils paient les fourrures, la modiste, sans voir que ces jeunes, elles n'ont plus de réputation, de ce jour. Quoi les épousera ?

- Toutes ne se laisseront pas faire, dit Stéphane en riant.

- Non, dit Josépha. Mais les autres, presque toutes, se marient sans amour, pour de l'argent, pour le nom. Elles n'ont pas de sentiments.

Josépha s'est remise à coudre.

- La vieille madame Gast s'est enrichie en dépossédant sa soeur, ajoute-t-elle. Tout le pays le sait.

- Octave est mon meilleur ami, dit Stéphane.

- Puisse-t-il le rester, dit Josépha.

- Adieu, Josépha, dit-il en lui souriant.

Elle lui rend son sourire. Il retourne dans le parc, se mêle à un groupe.

L'âne est accroché à la grille. Désirée a étalé la toile et vend ses fleurs.
Le marché bat son plein. Le commencement de l'automne - Octobre

est proche - a jauni les feuilles des arbres. Dans le jardin public, elles tombent une à une. Le soleil est voilé par les brumes de la matinée. Il fait doux. Les femmes sont en robes de tissu léger. Désirée s'est entremise avec ses parents. Elle a obtenu de demeurer au marché. Au cours de l'été, Stéphane avait mis son plan à exécution. Encouragé par son père et sa mère, il était allé voir chez lui Dubarry. C'était un dimanche, Hélène et Adrien étaient au logis. Les deux autres couples étaient partis chez des amis à Vinsange. Les jeunes avaient envahi un bal populaire, de l'autre côté du fleuve. Ils avaient emmené Désirée. Stéphane n'était jamais venu chez les Dubarry. A la porte du potager, il secoua la clochette pendue au vantail.

- Monnsieur Stéphane..., dit Hélène. Il n'est rien arrivé de grave ?

- Mais non, dit Stéphane, je venais juste vous faire une petite visite.

- Entrez, dit Hélène; On sera mieux à la cuisine, elle est derrière la maison ; il y fait plus frais. A cette heure , le soleil ne donne pas sur les vitres.

La chaleur d'Août pesait sur les carrés de légumes. Dans la cuisine, Adrien était assis à la table. Il regardait un livre illustré. En voyant Stéphane, il se leva.

- Qu'est-ce qui vous amène?, monsieur Stéphane

- Je vais vous expliquer. C'est de Désirée que je veux vous parler.

Les époux s'étaient regardés.

- C'est une bonne fille, dit aussitôt Hélène, sans mauvaise idées.

- Elle est obéissante et douce, dit Adrien. On ne peut rien lui repro-

cher, ajoute-t-il. - - Personne ne lui reproche rien, dit Stéphane en riant. Elle est jeune, voilà le problème. Toutes les semaines, elle va au marché.

- Oui, dit Adrien.

- Ecoutez, il est impossible qu'elle fasse le marché et surtout qu'elle aille dans les hôtels pour vendre des fleurs. C'est trop dangereux.

- Comment faire ?, dit Hélène. Désirée est grande maintenant. Il faut qu'elle aide.

Stéphane détailla son projet. Hélène et Adrien le fixèrent longuement. Enfin, Adrien se décida à dire :

- Pourquoi faites-vous tout ça ?

Il demeura silencieux. Puis il balbutia :

- J'ai vu Désirée petite. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur.

- Que vous dire ? reprit Adrien. Bien sûr qu'on accepte, mais à condition que notre fille soit d'accord. Nous ne pouvons brusquement lui interdire ce que nous lui avons ordonné.

- Vous le lui demanderez ?, dit Stéphane.

- Oui, dès qu'elle sera rentrée. Mais je crains qu'elle ne soit pas d'accord. Les visites aux clients lui plaisent.

- J'attendrai votre réponse, dit Stéphane.

Il les salua et sortit. Lorsqu'il se fut éloigné, Hélène et Adrien se tournèrent l'un vers l'autre.

- Qu'en pense-tu ?; dit Adrien.

- C'est bon, répondit Hélène;

Sur les six heures, Désirée revint, accompagnée de ses quatre cousins, Salomon, Armand, Fernand et Sébastien.

- J'ai dansé avec Sébastien, dit-elle à sa mère. Il m'a appris.

- Va voir ton père à la cuisine, dit Hélène, il veut te parler.

Désirée pâlit.

- Ne t'en fais pas, ma petite fille, dit Hélène, c'est à propos du marché.

Adrien était encore assis à la table. Hélène vint le rejoindre.

- Sébastien, il danse commun un vrai homme, dit Désirée.

- C'en est un, dit Adrien. Devine qui est venu.

- Je ne sais pas, moi, dit-elle. Une amie de maman, une de tes pratiques.

- Non. un monsieur.

- Qui ça ? , dit Désirée.

- Stéphane Garantier.

- Pas possible. Qu'est-ce qu'il veut ? ;

- Tu devrais dire plutôt : qu'est-ce qu'il ne veut pas ? Il ne veut pas que tu fasses le marché et les visites aux clients.

- Ce ne sont pas ses affaires, dit-elle. Ca vous regarde, toi et maman. Pourquoi monsieur ne veut-il pas que je fasse le marché et que je vende des fleurs dans les hôtels ?

- Ecoute, ta mère et moi, on n'a pas très bien compris. Il prétend que c'est dangereux, que les hommes peuvent te faire la cour, t'emberlificoter. On lui a dit que tu étais sérieuse. Enfin, il insiste. Il nous a proposé de nous introduire près des propriétaires de la région. Il nous avancerait l'argent pour un cheval et une voiture. Toi, tu resterais à la maison.

Désirée se met à pleurer.

- Pleure pas, ma chérie, dit Adrien. Nous lui avons dit que nous ne ferions rien, sans t'avoir demandé avant. Il viendra chercher ta réponse.

- C'est non, dit Désirée en essuyant ses larmes

- Il faut faire des concessions, dit Adrien.

- Oui, dit Hélène.

- Tu pourrais renoncer à aller chez les Gtomier et chez les Rugel, peut-être aussi chez les Malassis et garder les Gast. Bien sûr, tu retournerais au marché.

- D'accord ,dit Désirée.

Le lendemain, Stéphane se présenta, dès le matin, à la porte des Dubarry. Ils lui rapportèrent leur conversation avec Désirée. Il confirma ses intentions. Hélène alla vers la porte, cria :

- Désirée, Désirée.

La jeune fille entra. Elle était vêtue d'une robe blanche en coton. Ses cheveux blonds étaient dénoués dans son dos. Elle avait à sa taille un tablier bleu. Devant Stéphane, elle demeura debout.

- Bonjour Désirée, lui dit-il;

- Merci, monsieur Stéphane, lui répondit-elle, d'augmenter nos pratiques et de nous fournir cheval et voiture.

- Ce n'est rien, dit-il.

- C'est beaucoup pour nous, dit Hélène.

Stéphane regarda Désirée, puis tourna la tête.

- Au revoir, leur dit-il.

Lorsqu'il fut sorti, Désirée murmura :

- Qu'est-ce qu'il a ?

- Je crois, dit Hélène à Désirée, que tu l'attires, mais il ne le sait pas.

- Moi, il ne m'attire pas. Il n'est pas pour moi.

Sur le marché, elle récite ses litanies.

Mes fleurs, mes belles fleurs. treize sous la demi-douzaine

- T'as augmenté tes prix, lui dit la mère des Chanteaux

- Ca se vend, répond Désirée.

- C'est surtout les hommes qui t'achètent, dit la fermière de la Vivandière en riant.

- Pas seulement, dit Désirée, j'ai aussi des femmes.

- Les hommes, tu leur tournes la tête, dit une autre.

- Arrêtez, dit Désirée. Vous dites toutes ça, vous n'êtes pas drôles.

Déjà, monsieur Garantier ne voulait plus que je vienne.

- Raconte, dit l'une des fermières.

- Ben, il est passé voir mes parents, soi-disant que c'était dangereux que je fréquente par ici.

- Pas possible, disent les filles. Le Stéphane...

- Oui, monsieur Stéphane. Mais j'ai tenu bon. Du coup, je suis là.

Manuel Malassis, le grand-père, dont le diminutif est Manuche, s'avance sur la place des Fédérés.

- Tiens, voilà le beau Manuche, disent les plus âgées.

Il fonce droit sur Désirée.

- Des fleurs....des fleurs...chantonne-t-il. Des fleurs, ma jolie poupée. Ma femme a parlé de vous, de vos bouquets. Au ton qu'elle pre-

nait, j'ai compris qu'elle ne vous portait guère dans son coeur. Je me suis renseigné sur vous près de la cuisinière. Sa description, disons modérée, m'a néanmoins plu. Et, en ce beau matin de fin Septembre, je me suis décidé à venir vous voir. Vendez-moi quelques-une de vos belles fleurs, ma minette.

- Lesquelles, monsieur ?, dit Désirée.

- Ces lys au pistil délicat, ces anémones à la corolle charmante...Et pourquoi pas ces glaïeuls si évocateurs...

Tandis qu'elle rassemble les fleurs, il regarde ses seins sous le corsage soigneusement boutonné.

- D'autres fleurs, d'autres merveilleuses fleurs sont tout aussi attirantes. Invisibles, hélas ! Et chères, très chères, certainement plus de trois sous chaque. Mon dieu...mon dieu..., conclut-il en se trémoussant.

- Le vieux débauché..., murmurent les fermières.

Il n'entend rien. Désirée lui présente les fleurs. Passant sa main sous la brassée, il tente de saisir la jeune fille. Désirée se recule.

- Monsieur Malassis, lui crie une fermière, voulez-vous que j'aille quérir les gendarmes ?

Le vieux tend à Désirée le double du prix des fleurs et s'éloigne en trotinant. A peine a-t-il disparu, Octave entre sur le marché. Il fait son tour habituel, s'arrête devant chaque vendeuse. Quand elle est jeune, il s'attarde. Il achète ici et là les fleurs qui lui plaisent.

- C'est pour mes amies, dit-il. Elles aiment ces petits cadeaux.

- Dites-donc, monsieur Octave, lui dit une vendeuse, vous en avez beaucoup, des amies ?

- Quelques-unes, répond Octave.

Il est arrivé devant Désirée. Elle lui sourit.

- Toujours aussi jolie, dit-il. Comment vont vos parents ?, murmure-t-il. Votre père vient souvent chez nous. Parfois votre mère l'accompagne.

- Ils ne sont jamais malades, dit Désirée.
- Je vais prendre ces azalées. Et aussi ces marguerites dont certaines sont encore en bouton.

Désirée prépare les fleurs.

- Savez-vous que vous avez un protecteur ? ,dit Octave. Mon ami Stéphane. Il se sent des devoirs envers vous.

- Je sais, dit Désirée. Il est bien bon. Il me considère toujours comme une petite fille, ajoute-t-elle.

- Il est aveugle, dit Octave.

- Il croit, dit Désirée, que les beaux messieurs vont me faire la cour et que je m'y laisserai prendre. Mais les beaux messieurs ne me disent rien. Ils ne sont pas pour moi, comme j'ai dit à mon père.

- Qui sait ?, dit Octave.

- Vous le savez aussi bien que moi, monsieur Octave, répond Désirée. Une fille comme moi, pour eux c'est de l'amusement.

Octave lui sourit et s'en va. Il est déjà loin, lorsque Stéphane arrive sur la place. Il y est venu en se promenant, sans idée d'acheter des fleurs. Il a pris sa matinée, ayant à régler à la banque Gromier, sur le boulevard, les problèmes financiers dont l'a chargé son père. Il est en veste de tweed avec un pantalon de lainage gris, vêtements de demi-saison qui lui vont. Il n'a pas de manteau, il est nu-tête. Désirée l'aperçoit ; il remonte la rue qui longe les hôtels.

- Pourvu qu'il ne vienne pas me sermonner, dit-elle à sa voisine.

- Mais non, petite, répond la mère des Chanteaux, il vient pour te voir.

Comme Octave, Stéphane suit la rangée des vendeuses, s'adresse à chacune d'elles, parle plus longuement avec celles - les plus jeunes - qui lui plaisent. Il les connaît toutes. Il achète des fleurs sans raison ; elles orneront le salon de l'Ormée. Les éventaires sont dégarnis. Le ciel est dégagé de sa brume, il est d'un bleu transparent ; le soleil

éclaire le jardin. Avant de parvenir jusqu'à Désirée, Stéphane ralentit son pas. Il se plante devant elle, murmure :

- Alors, tu es contente ?

- Contente de quoi, monsieur Stéphane ?, demande Désirée.

- Eh bien, dit Stéphane, de notre petit arrangement Tu es moins exposée aux assauts des vieux bougres.

- Ils ne sont pas dangereux, dit Désirée, surtout sur un marché.

- Dans les hôtels, c'est autre chose, d'après ce que m'a dit Romuald.

- Je ne vais plus chez monsieur Athanase, ni chez monsieur Romuald. Ceux-là, je ne les regrette pas. Mais, tout à l'heure, je vais chez les Gast. Et, ajoute-t-elle, comme tante Aurélie n'est pas libre, je dois aller chez les Malassis.

- Le vieux est un cochon, dit-il à mi-voix.

- Je sais, dit Désirée. Vous vous tracassez trop pour moi, monsieur Stéphane.

- Tu te rends compte, s'il t'arrivait quelque chose...Je veux t'éviter le pire.

- Je peux me l'éviter moi-même, dit Désirée, je n'ai besoin de personne.

- Ne te fâche pas, répond Stéphane. Tu ne sais pas ce qu'est la vie. Tiens, choisis-moi des fleurs. J'en veux douze.

Désirée se penche, prend, parmi les dernières fleurs, les plus belles. Il la paie au prix convenu. Elle le regarde avec un sourire.

- Je suis grande, monsieur Stéphane, je n'ai plus quatorze ans. Je sais me débrouiller seule.

- Sans doute, dit Stéphane, mais deux protections valent mieux qu'une.

A onze heures et demi, Désirée se dirige vers la carriole. Elle sort de la bassine les bouquets, les dépose dans un panier. Elle quitte le marché, entre dans l'impasse Saint Joseph. L'hôtel Malassis est sur sa gauche. Le jardin est désert. Elle a vers la porte de la cuisine. Elle ne

frappe pas, crie : Madame Honorine, madame Honorine. La cuisinière lui ouvre.

- Te voilà toi, et avec de beaux bouquets qu'on dirait. Viens t'asseoir. Aurélie est donc malade ?

- Non, dit Désirée, elle est prise. elle fait une visite dans la région, chez les Rovécourt.

- Ben dis-donc, c'est des bonnes pratiques.

- Grâce à monsieur Stéphane.

- Un bon gars, celui-là, répond Honorine.

Désirée est repartie vers l'hôtel Gast. Dès le jardin, elle appelle : Madame Mélanie, madame Mélanie. La porte de la cuisine est grande ouverte.

- Entre donc, répond Mélanie.

Désirée boit le café que la cuisinière a posé devant elle.

- Ils sont tous partis de ce jour. Ils ont du aller dans leur propriété pour la chasse. Les demoiselles ont emmené des galants, madame son amant, monsieur Gast et monsieur Gromier leurs maîtresses actuelles. Tout ça s'entend, faut voir. Ils ont des affaires en commun.

- C'est qui l'amant de madame ?

- Ben, le père Rugel.

- Monsieur Athanase ?

- Non, le père, répond Mélanie. Le grand-père, lui, il s'envoie la jeune bonne de leur château.

- C'est compliqué, dit Désirée. Et la maîtresse de monsieur Gromier ?

- Madame Bourdin, tiens. C'est la femme d'un fondé de pouvoir de sa banque. Elle veut faire avancer son mari.

- Allez, faut que j'y aille, madame Mélanie, il est tard.

Sur le boulevard des Lices, Stéphane a aperçu la femme de Charles Dubarry, le frère d'Adrien. Elle longe le trottoir de droite vers la place des Fédérés. Il est de l'autre côté. Il traverse à grandes enjambées, la rejoint à hauteur de la banque Gromier;

- Aurélie, crie-t-il.

Elle se retourne.

- Monsieur Stéphane, dit-elle avec le sourire.

- Votre nièce m'a vendu des fleurs, ce matin, dit-il. Je suis heureux de revoir aussi la tante.

- Ah, ce n'est pas le même âge, dit Aurélie en riant. Et vos parents, monsieur Stéphane ?

- Ils vont très bien, répond Stéphane qui est redevenu songeur. Ça marche, la vente des fleurs ?

- On vous remercie, monsieur Stéphane, répond Aurélie. Ce matin, j'étais chez les Rovécourt, au delà de Vinsange. J'en reviens. J'ai laissé la charrette près du fleuve, pour me promener un peu. Ils m'ont acheté pour six francs de bouquets, vous vous rendez compte.

Ils sont l'un près de l'autre. Aurélie balance les hanches, envoie parfois un coup d'oeil vers un homme de son âge qui lui plait.

- Vous ne vous gênez pas, dit Stéphane qui a observé son manège.

- Je les aguiche, répond-elle, mais que peuvent-ils espérer ? Je suis fidèle à mon Charles, il me suffit.

- Aurélie, dit Stéphane d'une voix grave, ne pourriez-vous dire de ma part à Désirée que je voudrais l'emmener au bal ?

- Ah non, monsieur Stéphane, répond Aurélie. Faites votre travail vous-même. Pour l'heure, elle est encore au marché. Allez la voir.

Stéphane retourne sur la place des Fédérés. Les éventaires ont disparu. Quelques vendeuses sont encore là ; elles replient les toiles. Sur le pavé du trottoir le long du jardin public, des trainées d'eau s'étalent.

Midi approche. Malgré les flocons de nuages qui flottent au dessus des toits, le soleil de ce début d'automne est encore chaud.

- Où peut-elle être ?, murmure Stéphane qui ne voit pas Désirée.

Il fait le tour de la place, questionne une vendeuse.

- Sa carriole est là, répond la vendeuse. Tenez, au coin de la rue Saint-Marcel.

Stéphane se dirige vers la carriole devant laquelle il est venu. Il découvre Désirée. Elle est penchée derrière l'un des brancards ; elle essaie de rajuster un timon qui s'est détaché. Il s'empare du timon, le remet en place.

- J'y arrivais pas, dit Désirée. Heureusement que vous étiez là.. Merci, monsieur Stéphane.

- Je passais, dit-il, quand je t'ai aperçue.

Sous la carriole, Désirée l'avait vu tourner autour de la place. Pourquoi ment-il ?, se murmure-t-elle. Elle s'apprête à monter. Il se tient devant elle.

- Au revoir, monsieur Stéphane, dit-elle en s'asseyant sur la banquette.

- Désirée...

Il la regarde, l'air perdu.

- Oui, répond-elle pour l'aider.

- Accepterais-tu de venir au bal avec moi ?

- Non, dit Désirée.

- Tu as peur que je te compromette, dit Stéphane au bord des larmes.

- Oui, répond Désirée.

- Mais pourquoi?, dit-il. Je n'ai pas de mauvaises intentions. Je veux te parler, t'écouter. Je veux être ton ami, voilà.

- Vous l'êtes déjà, monsieur Stéphane, répond Désirée qui est descendue et s'est mise devant lui. Quand je pense à vous, c'est toujours avec amitié. Mais, enfin, monsieur Stéphane, qu'est-ce que vous me voulez ?

- Je ne sais plus, dit Stéphane. Je voudrais te voir.

- Venez à la maison. Vous y serez, comme chaque fois, bien accueilli.

- Oui, mais je voudrais te voir seule, dit Stéphane, que nous soyons entre nous. Le bal c'est une bonne occasion.

- Je ne peux pas, monsieur Stéphane. Quand je vais au bal, c'est avec mes cousins. Je danse avec eux. Si je danse avec vous, on jaspera. Vous savez ce que ça veut dire.

- Oui, dit Stéphane, mais qu'importe puisque tu as confiance en moi.

- Cela importe pour moi, dit Désirée, pour l'avenir.

- Ah oui, l'avenir, dit Stéphane.

Désirée lui tend la main. Il la tient un instant dans la sienne. Il la fixe, comme autrefois Sébastien lorsqu'il était petit, pour qu'elle le prenne dans ses bras. Elle retire lentement sa main.

- Nous ne sommes plus des enfants, murmure-t-elle.

- Des enfants...I

l se reprend.

- Aurais-je été pour toi un enfant ?

- Non, dit Désirée qui remonte dans la carriole.

Aurélie est rentrée. Son fils Salomon vient dételer le cheval, l'emmène à l'écurie. Elle se rend aussitôt dans la grande cuisine, celle où Hélène prépare le repas de midi pour tous.

- J'ai rencontré le fils Garantier, dit-elle à sa belle-soeur Crois-moi, il est amoureux de Désirée.

Hélène se retourne, pose la cuillère qu'elle tient à la main, s'assied à la table la tête dans ses mains et se met à pleurer.

- Ben, pourquoi tu pleures ?, lui dit Aurélie.

- Amoureux...mais tu te rends compte. Qu'il soit attiré, je comprends...mais amoureux..? Qu'est-ce qu'il va en faire ? Il va l'embêter pendant des années.

- Il est brave dit Aurélie. Il dit qu'il veut l'emmener au bal.

- Il t'a dit tout ça ?, répond Hélène.

_ Oui.

Elle essuie ses yeux. Adrien entre dans la cuisine.

- Le jeune Garantier, dit Hélène, a demandé à Aurélie de transmettre à Désirée une invitation à danser.

- Avec qui ?, dit Adrien.

- Ben avec lui, répond Aurélie.

- Il écarte tous les séducteurs possibles sauf lui, dit Adrien.

Ils entendent sur le chemin le claquement des sabots de l'âne.

- La voilà.

Désirée entre dans la cour, devant la maison. Elle descend de la carriole. Sébastien vient dételer l'âne et le conduit à l'écurie. Elle va dans la cuisine.

- J'ai tout vendu, dit-elle.

- Comme d'habitude, dit Adrien.

Elle remplit au robinet un verre d'eau, le boit goulûment. Adrien, Hélène, Aurélie sont assis à la table et la regardent. Soudain, sous ces trois regards, son visage se crispe.

- Vous me faites peur, dit-elle à voix basse. Qu'est-ce que j'ai fait ? Sa mère s'approche d'elle et l'embrasse.

- Que tu es sensible..

- Tu as grandie, dit Aurélie. Il faut qu'on s'y habitue. Et aussi à ce que les hommes te fassent la cour.

- Il n'y a pas d'homme qui me fasse la cour, dit Désirée.

- Tu ne remarques rien ?, répond Aurélie.

- Qui ?, dit Désirée.

- J'ai vu le fils Garantier, dit Aurélie. Il voulait que je te demande d'aller danser avec lui. Je lui ai dit d'aller te voir.

- C'est ça, la cour ?, dit Désirée.

- Ca y ressemble, répond Aurélie. Il te court après, ajoute-t-elle.

- Mais pourquoi ?, dit Désirée les larmes aux yeux. Je l'aime bien, mais il n'a rien à attendre de moi. Il est entouré de belles dames. Et je ne suis pas une belle dame.

- Désirée, dit Adrien, il te trouve jolie. Il y a peut-être plus. Il lutine les fermières autour de l'Ormée, ça c'est la coutume du pays. Mais il n'est pas comme le fils Gromier ou comme le fils Rugel qui paient

pour avoir. Ni comme leur père et mère ou comme le grand-père Malassis ou le vieux Gromier qui cherchent des jeunesses.

- Non, dit Désirée. il est comme monsieur Octave, toujours respectueux.

- Monsieur Octave s'amuse avec les jeunes filles, dit Adrien. Du moins, c'est ce qu'on dit. Une fois qu'il les a appâtées, il s'esquive. Stéphane non.

- C'est elle qui s'en vont, dit Hélène, pour se marier.

- Ecoute, Désirée, poursuit Adrien, celui-là tu ne dois pas en avoir peur. Il n'est pas comme les autres. S'il t'emmène danser, il ne t'embêtera pas. Il ne te fera pas de mauvaises propositions.

- Certainement pas, disent ensemble Aurélie et Hélène.

- A toi de l'aider, dit Adrien. Puis tu agiras comme il faut.

- Je ne saurai pas, dit Désirée.

- Mais si, dit Hélène, tu sauras. On sait toujours dans ce cas -là.

- Il renoncera à toi, dit Adrien, mais tu lui auras rendu la chose plus facile. Il a été bon pour nous.

- A moins qu'il ne t'épouse, dit Aurélie.

Tou les quatre éclatent de rire.

Le surlendemain, un jeudi, vers le soir, Stéphane se présente chez les Dubarry. C'est l'heure où ils achèvent leur besogne. Le soleil est bas, dans deux heures il fera nuit. Lorsqu'il agite la clochette de la grille, Salomon, Sébastien, ainsi que Charles et Aurélie leur père et mère, Emile, Fernand et Armand remontent les minuscules sentes entre les plate-bande. Au fond du jardin Désirée quitte les serres. Stéphane a poussé la grille, il se dirige vers la cuisine, celle des Dubarry. Il serre la main d'Hélène ; pour préparer le dîner, elle s'active autour du four-

neau .Adrien est dans le couloir. il enlève ses chaussures dont les bords sont couverts de terre. Stéphane est venu sur le seuil.

- Tiens, monsieur Stéphane, dit Adrien. Quelle surprise..., ajoute-t-il.

- Vous m'attendiez, dit Stéphane.

- Un peu, répond Adrien.

Dans la cuisine, ils s'assied chacun à un bout de la table. Hélène continue son travail.

- Faut que ça soit prêt à temps, dit-elle en s'dressant à Stéphane.

- Alors, monsieur Stéphane ?, dit Adrien.

- Je viens vous demander si, dimanche, je peux emmener Désirée au bal.

- Quel bal ?, dit Adrien.

- Oui, quel bal ? renchérit Hélène.

- Ben, au bal de Bellance, celui où elle va avec ses cousins.

- Non, dit Adrien. Si vous voulez danser avec Désirée, on est d'accord. Mais pas à Bellance.

- Pourquoi ?, dit Stéphane.

- Parce qu'elle serait, comment dire, soupçonnée. On dirait qu'elle est avec vous.

- Ah, c'est vrai, dit Stéphane; Mais où aller ?

- Ben à Vinsange, où peu de gens savent qui nous sommes. Et il y aura beaucoup de monde. C'est la bal de la paroisse.

- Je peux la voir, dit Stéphane.

- Elle va descendre, dit Hélène.

Stéphane sort dans le jardin. Le soleil d'automne, sur son déclin, éclaire les lignes de salades, les arbres fruitiers, une treille d'où pendent des grappes. L'air frais du soir est celui de la saison, déjà éloignée de l'été. Il s'avance vers l'étang, des canards s'y ébattent, des courlis rasant la surface. Entendant le bruit d'un pas, il se retourne. Désirée est près de lui. Elle porte sa robe en cotonnade serrée au col. Elle est pieds-nus dans des sandales.

- Tu n'as pas froid ? dit Stéphane.
 - Non, il fait encore chaud, répond-elle.
 - Désirée, poursuit-il, j'ai vu tes parents. Eux ne sont pas opposés à ce que je t'emmène au bal. Ils ont confiance en toi et en moi - il a failli dire en nous -. Ecoute, viens avec moi au bal de Vinsange, dimanche. C'est celui du curé.
 - Je viendrai, dit Désirée.
 - C'est sûr ?, dit Stéphane.
 - Oui, c'est sûr, dit Désirée, et même je suis contente d'aller au bal avec vous.
 - Ben, moi aussi. J'arriverai dimanche, au début de l'après-midi. On aura jusqu'au soir pour danser.
 - Grand merci, monsieur Stéphane, murmure Désirée.
 - C'est moi le plus heureux, répond Stéphane.
- Le dimanche, à deux heures, il est à la porte du jardin. Il a mis une redingote en drap clair, un pantalon de flanelle. Il a une chemise au col empesé. Sa belle allure n'étonnera pas les jeunes de Vinsange, ils seront aussi habillés. Seuls les ouvriers de Bellance dansent en blouse. Le bruit des roues a attiré la famille Dubarry. Ils s'alignent devant la grille. Désirée est sur le côté, légèrement en avant. Elle a une robe à volants et, sur la tête, une capeline. Ils se sont assis côte à côte dans le cabriolet. Stéphane tient les rênes. L'étendue des champs sous le soleil automnal, la transparence de la lumière éblouissent Désirée. Mais déjà le cabriolet entre dans la rue Saint Marcel. Tous les magasins sont fermés, sauf une pâtisserie, presque à la hauteur de la place des Fédérés.
- C'est désert, dit-elle.
 - Les gens font comme nous, dit Stéphane. Ils vont danser.
- Sur la place, quelques équipages attendent devant la porte des hôtels.
- Tiens, il y a deux phaétons devant la porte des Rugel, dit Stéphane.
- Ils ont du monde à déjeuner.

Dans le jardin public, les feuilles mortes tombent des arbres. Elles flottent sur le bassin. Là où elle n'a pas été recouverte, l'eau est brillante. Le cabriolet tourne et s'engage sur le boulevard des Lices. Il passe devant la banque Gromier, puis devant l'hôtel du même nom. Aux fenêtres, les rideaux sont tirés, les persiennes sont à demi closes ; les domestiques protègent du soleil les meubles de leurs maîtres. Le boulevard descend vers le fleuve. Sur l'un de ses côtés s'élèvent les tours du château, son donjon qui les surplombe et la flèche de sa chapelle. Les vieux murs, ça et là recouverts de mousse, sont éclairés par la lumière de l'après-midi. Au fleuve, le cabriolet tourne à gauche et se dirige vers le Sud. Ils sont dans le Bocage. La route est devenue un chemin. Les prés sont clôturés. Des champs se succèdent, séparés les uns des autres par des enclos où paissent des moutons. Au cou, chaque mouton porte une clochette. Le cabriolet roule maintenant dans la forêt de Vinsange. De beaux chênes, des érables, des merisiers, des chataigniers bordent le chemin.

- Tu vois, dit Stéphane, cette forêt elle appartient Roland de la Motte qui est mon ami. Sa femme s'appelle Adèle. Elle est aussi mon amie. Les arbres s'éclaircissent. Désirée et Stéphane entendent la musique, des hautbois, des flûtes, des tambours. Le bal est commencé. Presqu'aussitôt, ils sont à l'entrée de la place. Stéphane arrête le cabriolet. Des attelages sont rangés le long des maisons. La plupart sont des charrettes, quelques-uns des chars à banc sans capotes. Il se met à la file. Il descend. Pour l'aider à sauter, il prend Désirée par la taille. Elle se tient devant lui, un peu rouge. Il a attaché le licol du cheval au brancard de la charrette qui est devant le cabriolet. Au côté de Désirée, il vient vers la place. La partie qui s'étale devant l'église est dégagée. Contre le mur Ouest de la nef, une estrade est dressée. Cinq musiciens y jouent des airs du pays. Devant eux, des couples tournent. Stéphane aperçoit Roland et Adèle. Roland lui dit :

- On vient d'ouvrir le bal. Attends-nous.

Il fait un sourire à Désirée. Adèle sourit aussi à l'un et à l'autre.

- Je l'ai vu à Bellance, dans sa voiture automobile, dit Désirée. C'est monsieur de la Motte.

Stéphane prend Désirée par la main et l'entraîne sur la piste. Elle est à distance de lui et tourne sur elle-même comme le lui a appris Sébastien. Tout autour d'eux, les couples dansent de la même manière.

C'est une danse traditionnelle très pratiquée dans les bals de village et dans ceux, populaires, de Bellance. Tous les garçons et les filles, qu'ils soient riches ou pauvres, l'apprennent. Lui succède une sorte de gavotte dont la lenteur permet de construire des figures. Les couples se défont, se recomposent. Du coin de l'oeil, Stéphane surveille Désirée. Puis, sur une musique vive, les couples initiaux se reforment.

- Ici, il n'y en a pas que tu fréquentes, dit-il.

- Non répond-elle.

Une ritournelle les oblige à se prendre par le bras. Chacun lève le pied, tape des talons sur le sol. Désirée lance des oeillades à Stéphane en pouffant de rire.

- Tu penses à Sébastien ?, dit-il.

- Oui, répond Désirée. Quand, avec les cousins, on va au bal, on joue à se bigler.

Les musiciens s'arrêtent. Les couples vont s'asseoir à des tables au fond de la place. Stéphane et Désirée en ont choisi une à quatre chaises. Roland et Adèle viennent les rejoindre.

- Désirée Dubarry, dit Stéphane en présentant la jeune fille.

Avant qu'ils se soient assis, elle se lève et leur tend la main. Adèle s'avance vers elle et l'embrasse.

- J'ai du te voir quand tu étais petite fille juste après mon mariage, quand je suis arrivée ici. Tu avais huit ans, je crois.

- Dubarry ?, dit Roland. Vous êtes parente d'Adrien et d'Hélène ?

- Je suis leur fille, dit Désirée.

- Vous avez habité Manville ?, demande Roland.

- Oui, nous en sommes partis, m' a dit mon père, en 1880.

- Triste histoire..., dit Roland. Le mien s'était entiché d'industrie. Je n'ai pas voulu m'en mêler. J'avais vingt-cinq ans. Il doit encore avoir des parts dans votre ancienne filature. Elle s'est beaucoup agrandie.

- Je sais seulement qu'on a été obligés de partir, dit Désirée.

- Mon père faisait la guerre à Adrien, dit Roland en s'adressant à Stéphane. Il voulait qu'il développe sa filature. Mais ni Adrien, ni ses frères n'y ont consenti. Ils se trouvaient bien comme ça avec une centaine d'ouvriers. Alors mon père a créé un consortium. Il a mis de son côté le Conseil municipal. Les Dubarry ont été forcés de vendre. Le terrain n'était pas à eux.

Désirée est devenue mélancolique.

- Excusez-moi, dit Roland. Je vous évoque de mauvais souvenirs.

- J'ai toujours regretté Manville, murmure Désirée.

La danse a repris. Les deux couples se sont séparés. Les danseurs se lancent dans une farandole. Elle fait le tour de la place. Ils accélèrent leur vitesse, sautent d'un pied sur l'autre. Puis ils quittent la place s'en vont dans les rues. Les musiciens les suivent et continuent de jouer. Les plus jeunes s'arrêtent devant les maisons, appellent ceux qui ne sont pas venus.

- Agathe, Rirette.

Des têtes apparaissent aux fenêtres. Des noms de garçons sont criés.

- Henri, Adolphe, Séraphin.

Certains sortent, viennent les rejoindre. De nouveau, la place est occupée. La musique a changé. Une danse moins endiablée, un genre de menuet, a remplacé l'air de la farandole. Le curé est sorti de l'église. Il jette un regard sur le bal - qu'il a autorisé -, rentre dans son presbytère.

- T'as vu le curé ?, dit un jeune à sa compagne. Il devrait venir danser avec nous.

Stéphane et Désirée mesurent leurs pas. Quand ils sont face à face, ils se sourient. Roland et Adèle dansent gravement, sans se sourire. La

musique s'est arrêtée. Les danseurs retournent aux tables. Roland et Adèle sont partis. Assis l'un à côté de l'autre, Stéphane et Désirée se reposent. Une fermière leur apporte à boire.

- Alors, les jeunes, dit-elle, on boira un petit coup de blanc ?

- Pas moi, dit Désirée. Ca me monte à la tête.

- J'en veux, dit Stéphane.

- Pour toi, la petite, je vais te donner un peu de lait.

Lorsque les verres sont déposés devant eux, Stéphane paie. Il n'a pas demandé le prix. La somme versée est très supérieure à la valeur des boissons. C'est un don pour la paroisse.

- Merci pour les oeuvres, dit la fermière.

Désirée murmure à Stéphane :

- Dites, monsieur Stéphane, ça doit être bon d'avoir tant d'argent.

- Ma foi oui, dit Stéphane. Mais il n'est pas à moi, c'est celui de mes parents, surtout de ma mère

- Nous, depuis le départ de Manville, il a fallu se serrer la ceinture.

On a des sous, mais mon père, ma mère, mes oncles mes tantes veulent économiser. Au fond, leur idée c'est d'avoir un jour une autre entreprise.

- Ils ont le grand potager, dit Stéphane.

- Pour- ur eux, ça ne compte guère. C'est pour vivre. Ils voudraient fabriquer ou vendre. Ils n'aiment pas beaucoup la terre. Ils ont quitté celle des Meules, il y a longtemps. Y'a que mon oncle Savinien qui y est resté. Maintenant, ce sont des gens de la ville.

- Moi, dit Stéphane, j'aime la terre. Je sais m'en occuper. J'y passe quasiment toutes mes journées. Je ne suis pas fermier. Ca me manque.

- Vous, un monsieur, dit Désirée, vous voudriez labourer

- Je ne suis pas vraiment un monsieur, dit Stéphane. Je ne suis pas comme les fils Gromier et Rugel ou comme Octave. Ce sont mes amis, ajoute-t-il, mais un peu par hasard.

- Vous êtes comme eux, dit-elle.

- Non, Désirée. Mon père était fermier des Margoverts à l'Ormée. Dans ma famille, ils étaient tous fermiers de père en fils.
- Je me suis toujours senti à l'aise avec vous, alors qu'avec les Rugel et les Gromier...
- Eux, ce sont des messieurs, dit Stéphane.

A Vinsange, le printemps est venu tôt. Le matin pluvieux ne peut cacher les nouvelles fleurs, l'herbe qui pousse et les premières feuilles sur les arbres. Adèle de la Motte se promène aux abords de la maison. Elle est vêtue d'un long manteau garni de fourrure. Sa tête en émerge, petite, avec le visage jeune, presque adolescent, malgré la trentaine qui approche. La bouche est souriante, mais les yeux sont voilés. Lorsqu'elle l'a épousé, la réputation du jeune de la Motte était faite. Elle l'avait aimé parce qu'il l'aimait. Puis elle avait découvert que l'homme public n'était pas l'homme privé. Elle s'était attachée. Roland avait su faire du château de la Motte une maison accueillante, où nul n'était soumis à une autorité excessive. Elle était émue par l'homme aimant, sachant préserver avec elle une intimité que les dîners et les fêtes - et ses sorties nocturnes - n'atteignaient jamais. Ses absences, elle avait choisi, dès le début de leur mariage, de les ignorer. Ils en avaient parlé, dix ans plus tôt, durant leurs fiançailles. Je sortirai, disait-il. Je sortirai seul. Je ne peux pas faire autrement. Je suis comme ça. Il faut que tu saches, avant. Elle avait accepté. Elle n'y revient plus. La richesse du grand-père garantit les dépenses. Elle, Adèle, ne se prive guère, achète de beaux vêtements, des bibelots, parfois des meubles. Elle invite. Les revenus de la forêt et de la propriété suffisent largement à payer ce luxe. Les dettes sont celles de Roland. Le banquier Gromier, créancier principal, est devenu un ami, ainsi que son fils Romuald. Le nouveau baron, Arnaud, bon gestionnaire, entretient le patrimoine légué par le baron Marc. Les créances n'épuiseront pas la fortune attendue. La tristesse d'Adèle ne naît pas de ses soirées solitaires - elle s'y est habituée -, ni du déficit financier - il sera comblé-. Son seul chagrin est de ne pas avoir d'enfant. Demeurée pieuse, elle prie Dieu de lui envoyer l'héritier. Elle fait part de ses

prières à son mari ; il lui assure avec un sourire qu'elles seront certainement exaucées.

- Qu'en sais-tu ?, lui dit-elle.

- Je le sais, répond-il.

Cette préoccupation d'enfant assombrit sa promenade matinale. Mais la journée s'annonce belle. Ce soir, Adèle offre un grand dîner. Avec les domestiques, elle va, tout au long du jour, le préparer. Elle longe un jardin plein de fleurs, distinct du potager. Du regard, elle combine déjà les bouquets. La forêt est devant elle. Le brouillard embrume les allées. Des chants d'oiseaux s'y multiplient. Des glissements révèlent la proximité du gibier.

Roland est parti dans les fermes, de l'autre côté de Vinsange. Il s'est levé tôt. Les lendemains des nuits de jeu et de débauche, rentré à l'aube, il dort jusqu'à midi. Le jour suivant, la fatigue a disparu. Il reprend le rythme. A six heures, il est debout. Il est arrivé à la ferme de Mastin. Le fermier l'aide pour le soin de la forêt et pour la gestion de la chasse. Les centaines d'hectares plantés d'arbres autour de Vinsange appartiennent à Roland. Les quelques fermes ont une petite superficie. Il les a fait aménager, a développé la culture. Elles sont d'un meilleur rapport qu'au moment de son mariage. Mais la rente qu'elles produisent suffirait à peine à les faire vivre, lui et sa femme, même modestement. L'ancien baron avait fait venir d'Allemagne des bêtes vigoureuses que les rabatteurs avaient attrapées au filet. Dans les années 1875, elles avaient été transportées à Vinsange et y avaient proliféré. Roland est propriétaire aujourd'hui de l'une des plus riches réserves du Bocage. Tout autour de Vinsange et bien au delà, les chasseurs, notables de Bellance, gros exploitants de la contrée, tels les Mallassis, louent au prix fort. Constitués en société, ils organisent, chaque année, des chasses à courre, ou, plus simplement, entre amis, des chasses au petit gibier. Roland encaisse sans grand effort des dizaines de milliers de francs. Parfois, il offre lui-même une chasse, pour appâ-

ter de nouveaux clients. Après avoir été invités au moins une fois au château de la Motte, ils entrent souvent dans la société. Roland n'en est pas membre. Sa femme et lui ont chacun un fusil.

Le fils Mastin l'a accueilli d'un Salut, monsieur Roland. C'est un homme de trente-cinq ans comme lui. Roland a su se faire aimer des fermiers. Il est arrangeant, peu porté aux chicaneries. On ne peut lui reprocher sa gestion. C'est plutôt son ignorance en matière de chasse qui étonne. Il décide des emplacements, de la tenue des chiens, du rythme des équipages. Ses erreurs exaspèrent les piqueux, les rabatteurs et sa femme. Elles n'ont pas de conséquences. Les chasses de la Motte sont rares, celle de la société beaucoup plus fréquentes et faites par des connaisseurs : les deux Gromier, Gast le vieux, les deux Rugel et les aristocrates du coin. Roland ne tourne guère autour des fermières. Celles-ci aiment Adèle, ne le provoquent pas. Chez les autres, il peut se laisser attendrir par une chambrière. Il aime surtout les petits bordels de province, ceux de Bellance en particulier ; depuis sa prime jeunesse, il y suit l'arrivée des filles. Il y reste de longues nuits, changeant, allant de l'une à l'autre, au gré de son humeur. Puis, sortant du plaisir, il finit la nuit aux tables de jeu. Il joue à petits frais, mais souvent. L'argent part. Le banquier paie, après la signature d'une reconnaissance de dette qu'il garde à l'hôtel dans un petit coffre.

Mastin emmène Roland dans la grange. A la poutre centrale sont pendues des perdrix.

- Elles sont belles, dit Roland, on les servira, ce soir, au dîner.

Il les décroche l'une après l'autre - il y en a huit -, les enfouit dans une gibecière qui pend à son côté.

- Merci, Mastin. Je n'aurais jamais eu le temps de les tuer.

- Tandis qu'hier je passais à la herse le champ de l'Ouest, j'avais emporté mon fusil ; dès qu'y en avait une qui se levait de la haie, pan, je la manquais pas.

Le déjeuner est servi, non dans la grande salle à manger, mais dans un petit salon à l'extrémité Est de la maison. Adèle et Roland mangent peu, Adèle pour conserver sa corpulence moyenne - elle plaît à son mari -, lui pour éviter un engraissement précoce ; l'en protègent aussi ses excès. La conversation roule sur le beau Stéphane.

_ Je veux le marier, dit Adèle.

- S'il avait voulu se marier, dit Roland, ce serait déjà fait. Il court les filles, il ne cherche pas femme.

- Il peut changer, dit Adèle.

- Laisse-le donc tranquille, répond Roland. Si ton grand-père ne t'avait pas un peu poussé, et ta mère, m'aurais-tu épousée ? , dit-elle.

- Non.

- Stéphane ne peut plus rester seul. Il lui faut lui trouver une épouse.

— D'accord, dit Roland. Laquelle ?, ajoute-t-il.

- A toi de la découvrir, dit Adèle. Moi, je ne suis pas originaire du Bocage.

— Moi non plus, je ne suis pas d'ici. J'y ai quelque cousins et cousines, comme ailleurs. C'est tout.

- Cherche. il doit bien y avoir une fille qui convienne à notre Stéphane.

- Tu ne crois pas, dit Roland, qu'il est capable de la trouver tout seul ?

- Non, dit Adèle, il faut l'y aider.

Le valet qui sert à table a rapporté à la cuisine la conversation des maîtres.

- Ils parlent de leur cher Stéphane, a-t-il dit.

- Pas possible, dit la cuisinière. Et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

Cuisinière, valet, femmes de chambre, et la lingère - Josépha - se mettent à rire.

- Ah les patrons, ils ne doutent de rien. Ils font aussi les mariages, dit une femme de chambre.

- Ils font tout, dit le valet.

- Oh, y sont bien gentils., dit Josépha. Mais, pour le coup, ils ne sont pas au courant.

— Y'a qu'eux, dit la cuisinière. Ils ne vont pas au marché

—) C'est à ce point là ?, dit le valet.

- Il est pris, dit la cuisinière. Depuis qu'il est rentré de la terre de ses parents à côté de Rasmès, il est au marché des légumes, mais aussi à celui des fleurs. Soi-disant qu'il aide les tantes à charger et à décharger. C'est nouveau. Avant, il ne venait pas.

- On devrait le dire à Madame, dit Josépha. Elle qui se tracasse pour lui...

- T'en mêles pas, dit la cuisinière. Il saura bien le dire lui-même...si on lui demande.

))Elle ne lui demandera pas.

- Mais si. Elle lui offrira des partis. Il refusera. Il dira pourquoi.

- Nous, on se marie pas comm eux, dit le valet. Moi, ma promise, je l'ai connue au bal. Et je l'ai épousée trois mois après, comme a voulu le curé.

) Eux, c'est plus compliqué, dit la cuisinière.

Adèle et Roland se sont assis dans des fauteuils, de chaque côté d'une cheminée où un feu flambe.

Le valet apporte le café.

-_ Qui peut-il épouser ?, dit Roland.

- N'importe quelle femme peut lui convenir, dit Adèle. Il est beau, il est riche, il est bon. Choisissons-lui une femme qu'il puisse aimer. Pas une grue, ni une pimbêche,))encore moins une mijaurée.

- Il ne reste plus grand monde, dit Roland.

- N'exagérons rien, dit Adèle. Tes cousines de Sainvieu sont charmantes. Pas très rentées ; il y pourvoira. Odette pourrait aller, ou sa soeur.

- Tu plaisantes, dit Roland. Tu le vois épouser Odette ; de notoriété publique, elle est la maîtresse de Gromier.
- C'est plus secret que tu ne penses. Il ne voudra pas d'une Grand-parc. Les deux soeurs sont ennuyeuses.
- La mère lui aurait convenu, dit Roland. Quoiqu'elle s'allonge un peu trop. - Roland..., dit doucement Adèle.
- Je ne vois personne, dit-il.
- Tu plains toujours les deux Sainvieu. Essaie d'en caser une. La moins compromise. Par exemple celle qu'Octave courtise.
- Elle ne lui a pas encore dit oui ?, questionne Roland
- Je ne crois pas, dit Adèle. Il la poursuit de dîner en dîner et de bal en bal.
- _ - On va brouiller les deux amis.
- Octave n'est pas amoureux, dit Adèle. Il veut seulement conquérir.
- ..
- Il pourrait choisir quelqu'un d'autre, dit Roland
- Le beau monde l'attire, conclut Adèle.
- Le beau monde ?
- L'aristocratie, dit Adèle, a un attrait pour le bourgeois renté. Il a l'argent, mais il n'a pas le prestige. Le prestige avec l'argent le fascine. Le prestige sans l'argent le séduit, mais seulement pour la bagatelle.
- Adèle, tu ironises sur une chose très sérieuse, les bonnes moeurs, la vertu des jeunes filles du monde.
- _ Quel monde ?
- Le nôtre.
- Te voilà bien sévère, mon cher Roland, et très puritain. Comme nos Anglais, ajoute-t-elle.
- Je n'admets pas que mes cousines, mes nièces, mes parentes se transforment en gourgandines, surtout pour des raisons d'intérêt.

- Moi non plus, Roland. mais je ne peux les en empêcher. Et je leur pardonne.

_ Pas moi, dit Roland.

- Tu es injuste, dit Adèle.

- La conduite d'Odette de Sainvieu et celle d'Odile de Bormes, qui sont l'une et l'autre de ma famille, est proprement scandaleuse; Elles ont sali leur nom, leur réputation et terni l'honorabilité d'un lignage.

- Peuh..., dit Adèle.

- Arrête, crie Roland. -

_ Tu m'embêtes à la fin, dit-elle. Sauve l'autre Sainvieu. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Toinette ?

- Toinette...Tu la prends pour une domestique.

- Quel est son prénom ?, dit Adèle en riant.

- Artémis, répond Roland.

- Ce n'est pas plus joli, dit-elle.

- C'est un nom qui, chez les Sainvieu, se transmet de génération en génération. Comme Anne chez les Montmorency. Tout le monde ne peut pas s'appeler Baptiste ou Ernestine. Je vais essayer de marier Artémis à Stéphane, murmure-t-il.

Adèle s'est réservée la préparation de la table ; Roland s'occupera des boissons. Dans l'après-midi, elle tire des placards les assiettes. Elle les compte.

) Il y aura, se dit-elle à haute voix, le jeune couple Gromier, les deux Rugel, Octave Gast, les deux soeurs Sainvieu, Stéphane, nous deux.

Ma foi, je crois que je n'en ai oublié aucun. On sera neuf.

Adèle tient aux nombres impairs ; elle les exige aussi pour les fleurs.

Le seul impair qui soit banni est le treize. A huit heures moins le

quart, les premiers invités arrivent. Le couple Gromier fait son entrée.

Ils ont déposé leur manteau dans le vestibule.

- Chère Irène, dit Adèle, vous êtes resplendissante

Agée d'une trentaine d'années; Irène espère, elle aussi, un enfant. En costume de ville - pour les dîners intimes, Roland et Adèle refusent l'habit -, Gromier dresse sa haute stature. Il s'incline pour baiser la main d'Adèle.

- Les Athanase ne sont pas là ?

- Ils ne tarderont guère, dit Adèle. Ils se sont annoncés pour huit heures.

Octave entre dans la pièce. Il est vêtu d'un complet en tweed de coupe anglaise, avec une chemise très fine. Athanase Rugel, suivi de sa femme Eulalie, s'avance sur le tapis.

- Comme d'habitude, Eulalie n'était pas prête, dit-il.

- Vous m'calomniez, mn cher, dit Eulalie à son mari. C'est moi qui ait du chercher vos boutons de manchette.

L'arrivée des deux soeurs Sainvieu, Odette et Artemis, est saluée par des cris d'admiration.

- Vous êtes aussi jolies l'une que l'autre, déclare Roland.

L'une est vêtue d'une robe en passementerie à revers qui descend jusqu'aux chevilles ; le col échancré découvre le haut de la gorge. L'autre a une robe en taffetas à ramages, aux manches bouffantes ; le décolleté en pointe laisse voir le milieu de la poitrine. La robe d'Odette a été payée par Gromier. L'autre a été faite à crédit. Artemis compte sur Octave, si, en vue d'un mariage, elle parvient à le séduire, pour la régler. Le jeune Gast est venu vers elle.

- Vous êtes merveilleuse, ma chère Artémis, dit-il.

Elle lui sourit sans répondre. Un valet crie : Madame et Monsieur sont servis.

- Pourquoi ne te donne-t-il aucun titre ?, demande Gromier à Roland.

- Je te l'ai déjà dit. Depuis la mort de mon grand-père, mon père porte le titre de baron. Je l'hériterai après sa mort. Oh, c'est un simple usage, ajoute-t-il. Sans aucune valeur. Comme tu le sais, la noblesse a

juridiquement disparu. Mais nous y tenons. Pour ma part, à l'encontre de mes contemporains jeunes et vieux, je me refuse à porter un faux titre. Et je tiens à te dire que notre titre de baron, celui que porte mon père, est authentique.

Les invités sont dans la salle à manger,. Artemis de Sainvieu est à côté de Stéphane - qui vient d'arriver -. A sa gauche, elle a Octave. Odette de Sainvieu est à la gauche de Romuald ; il a, à sa droite, la femme d'Athanase Rugel. Les deux La Motte sont, comme à l'accoutumée, en face l'un de l'autre. Eulalie Rugel est à la droite de Roland.

- L'une des petites Rovécourt va se marier, dit Adèle. Avec un certain Gramet qui vient de Paris.

- Son père est agent de change, dit Athanase.

- Noble profession, dit Romuald.

- O-n parle d'une Grandparc pour l'un des fils Bormes, dit Irène.

- Tu n'y penses pas, dit Eulalie. Ils sont cousins issus de germains.

- Ca peut arriver, répond Irène.

- Ce n'est guère souhaitable, dit Eulalie.

- Elle est riche, cette jeune fille, dit Adèle. Les Bormes ne le sont guère.

- Elle veut peut-être quelqu'un de son rang, dit Romuald. Elle a sans doute raison. Les vieilles valeurs se dégradent.

- Je suis de ton avis, dit Roland. Mais sans excès. Sur ce chapitre, mon grand-père était d'un rigorisme que je n'approuvais guère. Je n'ai pas épousé Adèle pour son nom.

- Pourquoi alors ?, lui dit-elle.

Stéphane murmure :

- Roland a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

- Le compliment sur ma voix me touche encore plus, dit Adèle.

- Tu ne l'as jamais entendu crier, dit Roland.

Octave est attentif à la petite Sainvieu, Artémis.

- Ce verre a de la chance, lui murmure-t-il. Il va vers vos lèvres.

Stéphane s'est détourné vers sa voisine Odette.

- On fait ce qu'on peut, lui dit-il.

Le dîner s'achève. En se levant, Adèle indique le moment d'aller au salon. Tous s'assied dans les fauteuils et sur les chaises autour du foyer. La conversation reprend.

-)En Mai, nous ferons un voyage en Italie, dit Eulalie. Athanase veut revoir les Giotto.

- Ils sont divins, dit Athanase.

- Nous ne quitterons guère la propriété, dit Gromier Ma mère et mon père abandonnent Bellance fin Avril. Nous ne reviendrons qu'en Octobre.

Les filles Sainvieu se taisent. Faute d'argent, elles n'iront nulle part.

- Moi, je reste à l'Ormée, dit Stéphane. Il y a trop de travail pour que je puisse m'absenter. Et toi, Octave ?

- Je ne sais pas encore, dit Octave.

Souvent il voyage, fait les villes d'eau, à la recherche d'aventures.

- Nous, nous irons sans doute un mois à Malval, chez mes parents, dit Roland. Tes frères nous inviteront peut-être à diner, poursuit-il en s'adressant à Adèle. Nous les verrons au retour.

- Votre père gère toujours le domaine ? , demande Eulalie Rugel.

- Eh oui. Il n'aime guère la culture. Il aurait préféré demeurer maire de Manville. Il y a dix ans, on n'a plus voulu de lui.

- Quelle histoire..., dit Gromier.

- Viens avec moi, dit Roland à Stéphane.

Il emmène Stéphane dans le petit salon. Il n'allume que les deux candélabres de chaque côté de la cheminée. Il s'assied près de lui devant le feu.

- Ecoute, lui dit-il, tu as bientôt trente ans. C'est un bel âge pour se marier;

- Oui, murmure Stéphane.

- D'accord, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Mais, Adèle et moi, nous sommes tes amis.

Stéphane lui sourit.

-Tu ne peux pas rester seul. Je sais que l'argent ne t'intéresse pas. Mais, en faisant un mariage de prestige, tu peux agrandir l'influence de ta famille.

- Déjà, dit Stéphane, parce que je viens ici, les Grandparc m'invitent.. Ils ne le faisaient pas auparavant.

- Il faut concrétiser notre amitié, dit Roland. par un mariage. Tu ne seras pas amoureux, mais qu'importe. Tu pourras l'être après, ajoute-t-il. D'une autre. L'important pour toi c'est l'alliance. Tu ne vois personne qui te plairait ?

- Ma foi, non, répond Stéphane.

Il se rattrape aussitôt.

- L'amour ne se commande pas. Les jeunes filles de ta société, de ton monde, sont délicieuses. Celles des familles de notables auxquelles, par ma mère, j'appartiens, sont tout aussi séduisantes. Mais aucune ne m'attire.

- J'avais pensé, dit Roland, que tu pourrais épouser sans amour Artémis de Sainvieu. C'est ma cousine. Elle a peu de bien, mais elle est sage.

- Elle repousse les avances d'Octave, ça c'est vrai, dit Stéphane. Elle veut tout simplement qu'il l'épouse.

- Il ne l'épousera pas, dit Roland. Et toi ?

- nMoi ?, dit Stéphane.

- L'épouserai-tu ?

- Non, dit Stéphane.

- Pourquoi ?, dit Roland. Pourquoi ne l'épouserai-tu pas ? Réponds-moi, dit Roland. tu deviendrais réellement notre cousin.

Stéphane murmure :

- Parce que je suis amoureux.

- Toi ?, dit Roland.

- Oui, moi. Comme tu l'es d'Adèle. Malgré tes frasques, ajoute-t-il. Roland lui a parfois raconté ses soirées.

- Mes frasques ne comptent pas, dit Roland. J'aime Adèle.

Mai toi ? Amoureux ? Toi qui cueille les bergères ?

- Cette bergère-là, je veux vivre avec elle.

- C'est une bergère ?, dit Roland.

- Oui, dit Stéphane. C'est la petite Désirée Dubarry.

- Pas tout à fait une bergère, dit Roland. Son père, avant d'être jardinier, a été entrepreneur. Elle est adorable. Je comprends. Moi je te proposais Artémis au cas où tu n'aimerais personne. Nous t'aiderons, Stéphane. Ce sera difficile. Ton père est reçu parce que ta mère est du même milieu que les Gromier, les Rugel et les Gast. Mais l'aristocratie ne les accueille pas. Nous vous recevrons ici. Nous sommes pour les mariages d'amour, ajoute-t-il en riant.

Ils retournent dans le grand salon.

Le mois de Mai emplit le jardin des Dubarry de légumes et de fleurs. La fin de l'après-midi étend sur les plate-bande les premiers rayons du soleil couchant. Adrien est ses neveux marchent autour des salades, des pieds de tomates et des plants de poireaux. Les tantes, Aurélie et Antoinette, font la lessive dernière la maison. Charles et Emile sont partis au delà de Bellance pour des livraisons. Ils ont pris la carriole. La chaleur est douce. Vers six heures, ne seront arrosés que les semis encore fragiles et les fleurs. Hélène et Désirée taillent les rosiers. Les plus beaux sont le long de la dernière serre ; vers le Sud, elle borde le mur. Elles font tomber à coup de sécateurs les roses fanées, coupent, pour en faire des bouquets, celles qui ont fleuri. Pour que les bourgeons prennent de la force, elles enlèvent des feuilles. Un tablier à carreaux autour de la taille, sur sa robe de cotonnade bleue unie, Désirée travaille sans parler, les lèvres serrées, veillant à ne pas briser un bouton. Elle continue d'aller chaque semaine au marché, pour vendre les fleurs. Parfois, elle y rencontre la cuisinière des Gast ou le valet des Rugel, mais elle va rarement dans les hôtels particuliers. A la fin de la matinée, lorsqu'elle range les bassines dans la charrette, Stéphane vient lui dire bonjour et lui donne un coup de main. Il ne lui a pas proposé de retourner avec lui au bal. Comme chaque année, il est allé gérer, aux environs de Rasmes, la propriété qui appartient à sa mère, Les Landes. Depuis le début de Février, il est revenu. Pendant son ab-

sence, il lui a écrit quelques lettres, toujours courtes. Il lui racontait ses activités, lui donnait des nouvelles. Elle lui a répondu des lettres tout aussi brèves, disant à quoi elle occupait ses journées. Les formules finales variaient : Une bonne bise de ton vieux Stéphane. Je vous embrasse, monsieur Stéphane, en vous remerciant de votre amitié.

Hélène détache les roses, commence à les rassembler. Elle aussi travaille en silence. Elles reviennent côte à côte à la maison. Hélène a étendu les tiges de roses dans un panier ; le poids des fleurs l'alourdit. Chacune a pris une anse ; elles marchent à pas lents vers la cuisine. Sébastien les croise. Il fait une grimace à Désirée.

- Attends un peu, lui crie-t-elle, attends ce soir. Tu vas voir ce que tu vas prendre.

De loin, il lui fait un pied de nez.

- Il est de plus en plus malpoli, ce gamin, dit Désirée d'un air dédaigneux.

- Tu n'as pas été assez sévère, dit Hélène.

- Peuh, dit-elle, ça fait longtemps qu'il ne m'obéit plus.

Il est bientôt sept heures, la famille se rassemble. Adrien et Hélène s'assied sans la cuisine.

- Je voulais, dit Adrien, participe à la construction du nouveau pont à l'Est sur le fleuve. J'aurais acheté une carrière, loué des ouvriers, extrait le sable et la pierre. Le maire a refusé.

- Pourquoi ?, dit Hélène.

- Il a pris un gars de Rames, même pas quelqu'un du pays, mais poussé par les Gast.

- Faut pas désespérer, dit Hélène. Ce n'est qu'une occasion perdue.

- Pour en trouver d'autres... J'avais le projet de créer un petit service de transports par cabs entre Bellance et Rames, voire, plus tard, jusque'à Manville, pour acheminer des colis et des voyageurs pressés. Il fallait une licence de la préfecture. On ne me l'a pas donnée.

- Tu n'as pas prié monsieur Gromier d'intervenir
 - A ma demande, il a vu le préfet qui est un de ses anciens disciples de je ne sais plus quelle école de Paris.
 - Un condisciple d'Arnold ?, dit Hélène.
 - Oui, d'Arnold. tu penses bien que ce n'était pas Romuald.. il n'a guère d'influence. Le préfet lui a répondu que ce service de transports ferait concurrence aux bateaux. Ceux-ci font la liaison avec le train qui arrive à Rasmès. Même s'ils sont peu rapides, ils suffisent pour le moment, a-t-il dit.
 - Il faut chercher autre chose, dit Hélène.
 - Quoi ? , dit Adrien.
 - Les étoffes ?
 - Ici, il n'y pas de place pour une entreprise de textiles. Il y en a déjà trois.
 - Un magasin, ça ne te plairait pas ?
 - Si, mais il n'y en a aucun à vendre. Et pour en ouvrir un, nouveau, il faut encore une licence. Je me suis renseigné près de la Chambre de Commerce. Actuellement, aucune licence de ce genre ne peut être délivrée. La ville a déjà trop de commerces de vêtements.
 - Attendons, dit Hélène; Continue à chercher. Avec un peu de chance...
 - Je ne suis plus tout jeune, dit Adrien.
- La clochette sonne à la grille du jardin. Hélène sort. Derrière les barreaux, se tient Stéphane Garantier. Son cheval est attaché, au bord du chemin, à une branche de peuplier.
- Entrez donc, monsieur Stéphane, lui dit Hélène.
- Il vient vers elle à petits pas. Il est pâle. Depuis sa dernière visite à l'automne précédent, il perdu des kilos. Ses yeux sont rougis par le manque de sommeil.
- Vous avez mauvaise mine, monsieur Stéphane, lui dit Hélène avec inquiétude.

- Aux Landes, j'ai beaucoup travaillé, cet hiver.
- Vous êtes revenu depuis longtemps, dit Hélène.
- Oui, mais à l'Ormée, il y a autant de travail que là-bas.
- Venez vous asseoir.

Stéphane s'est assis sur une chaise cannée en face d'Adrien qui est de l'autre côté de la table. Hélène est entre eux.

- Alors, les ventes ?, dit Stéphane.
 - Par les Rugel, dit Adrien, nous avons de nouvelles pratiques du côté de Vinsange. Chaque semaine, on leur livre légumes et fleurs.
 - Les de la Motte ?, dit Stéphane.
 - Ah,, ceux-là, on leur vend les fleurs. Madame de la Motte en achète beaucoup. A Vinsange même, on a ,les Pons entre Vinsange et Savoignes, les Vanloup près de Saint Martin et quelques autres.
 - Grâce à vous, dit Hélène, nous avons maintenant une belle clientèle;
 - Il y a longtemps, dit Stéphane, que je n'ai pas emmené Désirée au bal. Malheureusement, il n'y a pas, en hiver, de fêtes de village. Samedi soir, un bal populaire aura lieu dans une auberge sur la route qui va de Bellance à Manville, la grand-route quoi. Les gens de Bellance ne vont guère à ce genre de bal, ils préfèrent ceux de quartiers. Pourrais-je y aller avec Désirée ?
 - _ C'est le soir, dit Hélène.
 - _ Oui, à partir de six heures, et ensuite toute la nuit.
 - Je ne voudrais pas qu'elle rentre trop tard.
 - Elle serait là à minuit.
 - Elle peut se faire elle-même sa robe. Qu'en penses-tu, Adrien ?
 - On vous dit oui, monsieur Stéphane, répond Adrien.
 - N'en parlez pas à Désirée, dit Stéphane, j'irai la voir au marché.
- Le lendemain, Désirée est sur la place, le long des grilles du jardin public. Octave vient vers elle. Il veut offrir un bouquet à Artémis de Sainvieu.
- C'est une aristocrate, dit-il. Il me faut du soigné.

- Dites-donc, monsieur Octave, je ne fais pas mes bouquets n'importe comment.

- Je sais, Désirée. Mais, cette fois, je veux éblouir Artémis. Composez-moi un bouquet que vous n'avez jamais fait.

Désirée choisit les fleurs ; elle les compare, les ajuste lentement, dans un ordre improvisé, mais qui obéit à de subtiles règles. Elle obtient un bouquet nouveau.

- Vous vous êtes surpassée, Désirée, dit Octave.

Il lui tend dix sous.

- C'est beaucoup trop, monsieur Octave, dit Désirée.

- Non, non, dit Octave. Votre bouquet est un chef d'oeuvre.

Stéphane est sorti de la petite foule sur la place. Il est derrière Octave. Celui-ci ne l'a pas vu. Il a assisté à la confection du bouquet, puis à la transaction finale.

- Désirée est une fée, dit-il.

Octave se retourne.

- Artémis va être contente.

- Il veut la noble Artémis, dit Stéphane à Désirée. C'est sa dernière lubie.

- Appeler lubie une femme aussi éblouissante..., diit Octave.

- Si c'est pour ce soir, dans trois mois tu n'y penseras plus.

- Trois mois ?, dit Octave.

- Vous ne vous attachez pas, monsieur Octave ?, dit Désirée.

- Pas beaucoup, dit Octave, en tout cas, pas longtemps.

Il lui fait un sourire et s'en va, son bouquet à la main.

- Ma chère Désirée, dit Stéphane, je suis venu pour te demander une faveur.

- Allez-y, monsieur Stéphane.

- Veux-tu venir danser avec moi, samedi ? Tes parents sont d'accord.

- Mais oui, répond Désirée. Ca fait de loin qu'on n'a pas dansé.

Un éclat de rire monte sur la place ; vendeuses et clients font chorus à l'exubérance de Désirée.

- J'ai honte, dit-elle. Ils vont mal me juger.

- Ils rient, c'est tout, dit Stéphane. A samedi, vers cinq heures et demi. Ca commence à six heures . On aura tout notre temps.

Le samedi, Stéphane est à l'heure dite devant les barreaux de la grille des Dubarry. Il est vêtu d'un costume de flanelle, avec une pochette garnie d'un mouchoir de dentelle. Il porte la cravate. Il est venu dans une calèche, celle que ses parents utilisent pour les transporter à Brévigneux. Elle est plus luxueuse que la voiture qu'il avait choisie, l'automne précédent, pour aller avec Désirée au bal de Vinsange. Comme elle se fait attendre, Stéphane a engagé la conversation avec Hélène.

Adrien, Charles et Emile sont en ville.

- Ils travaillent dur, vos hommes, dit Stéphane.

- Aujourd'hui, ils sont à Bellance pour affaires, dit Hélène.

- Vous faites des affaires ?, dit Stéphane. Je croyais que vous vendiez seulement des fleurs et des légumes.

- Pour tout vous dire, monsieur Stéphane, nous avons quelques économies. Nous cherchons à les placer.

- A la Bourse ?, dit Stéphane.

- Que non. Mon mari et mes beaux-frères se méfient des papiers. Nous cherchons une entreprise à laquelle notre argent servirait.

- C'est une bonne idée, dit Stéphane. J'en parlerai à mon père. Il verra s'il peut vous aider.

- Merci, monsieur Stéphane, répond Hélène.

Désirée sort de la maison,. La jeune fille est vêtue d'une robe de mousseline avec un bouquet de fleurs sur le côté droit. Autour du cou, elle a une chainette en or. Aux pieds, elle porte des escarpins vernis aussi blancs que sa robe - elle les a empruntés à sa mère -. Son teint rose, ses lèvres légèrement fardées, ses sourcils à peine marqués font ressortir le regard malicieux, les fossettes au coin du menton. Sté-

phane s'avance vers elle. Elle est venue vers lui, l'a embrassé, en lui disant : Bonjour, monsieur Stéphane. Le soleil du soir, avec ses rayons printaniers, éclaire le couple. Stéphane conduit Désirée jusqu'à la calèche, l'aide à y monter. Elle s'est assise sur les coussins garnis de velours rouge. Il monte à l'avant pour conduire.

_ Je vais être toute seule, dit Désirée.

- Eh oui, tu es la reine. Moi, je ne suis que le cocher.

La calèche remonte le chemin jusqu'à la route. Puis elle tourne à droite. Aujourd'hui, elle ne traversera pas Bellance. A une dizaine de kilomètres des faubourgs, la route rejoint celle de Manville. Stéphane a mis le cheval au petit trot. L'attelage avance entre les champs. Prêts à être coupés, les foins ondulent sous le vent, bornent l'horizon où le soleil s'abaisse. Ils débouchent sur la grand-route. Les quelques automobiles qui, dans la journée, la sillonnent, les nombreuses charrettes et, plus nombreuses encore, les voitures à chevaux, sans compter les cavaliers, sont rentrés avant la nuit. L'auberge est en bordure de la chaussée. C'est une grande bâtisse à un seul étage. De forme allongée, elle a, au rez-de-chaussée, une salle. Des porte-fenêtres s'ouvrent, à l'arrière de la maison, sur un jardin planté d'arbres. Il va jusqu'à un petit bois. Au delà du bois, c'est le fleuve. Sur le côté gauche de l'auberge, sont rangées les voitures. Désirée est descendue devant la porte. Puis elle a marché près de Stéphane qui tenait le cheval par son licol. Ils l'ont conduit à l'écurie, ont accroché autour de son cou un sac rempli d'avoine et sont allés vers le bal. Dans la salle vidée de ses chaises et de ses tables, des couples tournent. La musique de l'orchestre vient du jardin. La salle est éclairée par des lampes pendues à ses murs. Les ampoules diffusent une faible lumière qui maintient la pièce dans la pénombre. Les porte-fenêtres sont ouvertes. Les danseurs et les danseuses vont de la salle au jardin. Le crépuscule s'étend sur une esplanade sablée qui va jusqu'au bois.

Le patron, la patronne et leurs enfants - deux filles et un garçon déjà adolescents - servent derrière les tables.

- Bonjour, monsieur Garantier, lui crie le patron.

Stéphane vient vers lui et le salue. Désirée lui tend la main. Il la serre, mais sans sourire.

- Il n'est pas très aimable, dit-elle à Stéphane.

- Comme il ne t'a jamais vue, pour ne pas me gêner il n'insiste pas.

- Vous êtes déjà venu ici avec d'autres femmes ?, dit Désirée.

- Oui, dit Stéphane. Avec toi, Désirée, ce n'est pas la même chose.

Ils ont commencé à tourner au rythme d'une valse à la mode.. D'abord perdue, Désirée retrouve vite le pas. Puis ils enchainent sur un fox-trot. Les danses se succèdent. Ils ne s'arrêtent que pour aller boire et manger à l'une des tables. Vers dix heures, Désirée dit :

- Si on allait se promener...On reviendrait danser après.

Ils partent côte à côte. Un chemin franchit le bois ; il est bordé de buissons. Il fait nuit, les lumières glissent sur les feuilles et sur l'herbe à leurs pieds. Le bois n'est pas épais, un boqueteau. Déjà, à son extrémité, la rive se profile. Ils sont sur le sentier qui longe le fleuve. Désirée marche à pas comptés, elle ne veut pas heurter à une racine la pointe de ses escarpins, ni ébrécher ses talons. Sur l'autre rive, des champs s'étalent ; ça et là quelques arbres pointent. Une lune ronde, une lune de Mai, domine les prés. Les eaux encore hautes luisent. Soudain,, Stéphane se tourne vers Désirée, il pose sa bouche sur la sienne, doucement. Il la tient contre lui. Puis il se détache d'elle.

- Ecoute, dit-il en bredouillant, si tu veux, on va se marier. J'en parlerai demain à mes parents. Parles-e aux tiens. Je viendrai les voir lundi. Il la regarde suppliant.

- Pourquoi moi ?, dit-elle simplement.

- J'ai pensé à toi pendant tout mon séjour aux Landes. Depuis que je suis revenu, je dors mal, je n'ai, plus faim, je te vois partout. Je ne suis content que quand tu es là près de moi.

- J'ai essayé de ne pas vous aimer, dit Désirée. Je pensais d'abord à vous comme à Sébastien. Avec amitié, avec tendresse. Mais vous n'êtes pas Sébastien.

- Arrête de me dire vous, dit vivement Stéphane presque en colère.

- Je n'arriverai jamais, dit Désirée.

Ils sont retournés à l'auberge. A minuit, Désirée est rentrée au logis. Ils se sont embrassés debout contre la barrière. Puis Stéphane est reparti à l'Ormée.

Quand la carriole des Dubarry, tirée par le cheval, remonte l'allée, le début de l'après-midi s'annonce. Le soleil est encore haut dans le ciel. La chaleur est douce. La fin de Septembre est proche. Adrien et Hélène sont assis à l'avant du véhicule. Sur la pelouse, devant la maison, une plate-bande d'hortensias fait une tache colorée. Ils sont désormais

reçus par les Garantier ; ils viennent voir leur fille. Le mariage de Stéphane et de Désirée a été célébré début Septembre. Les époux sont rentrés, au bout de trois semaines, de leur voyage de nocces ; ils ont visité l'Italie. La cérémonie du mariage s'est déroulée dans la cathédrale de Bellance. Y officiaient l'évêque et une partie du haut-clergé de la ville : l'archiprêtre, plusieurs chanoines. L'usage aurait voulu que la réception se fit chez les Dubarry, mais les Garantier s'y sont opposés. Ce ne serait pas pratique, a dit Béatrix. Les invités allèrent à l'Ormée. Plus de cinq cent personnes se pressèrent dans les salons, dansèrent sur la terrasse, se promenèrent dans le parc. Dans la cour devant la cuisine et dans les communs, les paysans festoyèrent jusqu'à l'aube.

Aujourd'hui, Adrien et Hélène ont été priés de venir par Samuel, le père de Stéphane. Dès avant le mariage, Samuel avait été mis au courant par son fils des démarches d'Adrien. Il sait que les Dubarry veulent participer à une entreprise. Adrien a vieilli. Il regrette sa filature de Manville. Il est prêt à des concessions. Si Samuel lui propose d'acheter des parts dans une société, il acceptera.

La carriole a été rangée le long du mur de l'écurie. Détaché, le cheval est conduit par un palefrenier dans une stalle. Hélène et Adrien se dirigent vers la cuisine. Ils n'ont pu encore se résoudre à passer par la grande entrée.

- Ca dérangerait les domestiques, a dit Hélène.

Ils sont accueillis par Marthe ; elle est la femme de chambre de Désirée. Assise dans l'office, elle coud.

- Madame Désirée se repose, dit-elle à Hélène. Monsieur Stéphane est dans les fermes. Madame et Monsieur sont au salon.

- Ne bouge pas, Marthe, lui dit Hélène.

Ils s'engagent dans l'escalier qui monte à l'étage. Ils vont dans le petit salon, où se tiennent, dans la journée, lorsqu'ils sont à la maison, les

Garantier. En les voyant, Samuel et Béatrix se lèvent, viennent vers eux.

- Mais par où êtes-vous donc entrées ?, dit Béatrix. On ne vous a pas vus.

- Par en bas, dit Adrien.

- Ah, vous êtes comme moi, au début, dit Samuel. Je n'osais pas grimper le perron. Je m'y suis habitué, dit-il en souriant à sa femme.

- Ils s'y habitueront aussi, dit Béatrix. C'est une question de temps. Asseyez-vous.

Ils se sont assis dans des fauteuils rembourrés. Devant eux, à travers une baie vitrée, ils peuvent voir les prés et, à l'Ouest, une futaie de pins maritimes. Adrien attend les premières paroles de Samuel. Samuel espère l'entrée en matière d'Adrien. Les deux femmes se regardent avec un demi-sourire. Faute de relations communes, elles n'ont rien à se dire.

- Votre petite Désirée dort, dit Béatrix à Hélène. Très souvent, après le repas elle fait une sieste. Le matin, elle va voir les fermières, elle s'occupe de leurs enfants. Dans l'après-midi, elle m'aide, elle s'occupe du linge. Elle est la fille dont j'avais rêvée.

- Ne nous la prenez pas, dit doucement Hélène. Nous n'avons qu'elle.

- Nous nous la partagerons, dit Béatrix.

La porte s'ouvre, Désirée entre. Elle porte une longue robe en percale grise, avec un col droit. La lueur triste qui parfois vagabondait dans ses yeux a disparu.

- Vous êtes là, dit-elle tandis que ses parents se lèvent.

Elle leur demande des nouvelles, d'abord de Sébastien, puis de ses cousins, de ses tantes et de ses oncles.

- Sa famille lui manque, dit Béatrix. Elle y était entourée de jeunes. Ici, à part Stéphane, il n'y a que des vieux.

- Mais non, dit Désirée, il y a Marthe.

Béatrix garde un instant le silence. Puis elle reprend :

- Je voulais dire, parmi tes proches.
 - Vous n'êtes pas si vieux, dit Désirée. Et puis Stéphane m'emmène partout. Je vais faire du repassage, après j'irai nourrir les chiens. Elle embrasse ses parents et sort.

- Vous faisiez quoi, dans votre usine ?, dit Samuel à Adrien.
 - Des étoffes, répond-il. C'était une filature.
 - Je voudrais bien vous aider, dit-il, mais je ne vois pas comment. Stéphane entre. Il est en tenue de cheval, les cheveux ébouriffés.
 - Excusez-moi, dit-il à ses beaux-parents. Je ne savais pas que vous étiez là.

- Ca ne fait rien, dit Hélène. On est content de vous voir
 - Sûr, dit Adrien en lui serrant la main.

Il sort. Béatrix raconte à Hélène l'enfance de son fils, sa rougeole, sa scarlatine, ses oreillons. Les deux hommes ont repris leur dialogue.

- Adrien, dit Samuel, il faut que vous vendiez des étoffes. Mais comment ?

- Y'aurait bien une solution, dit Adrien.

- Laquelle ?, dit Samuel.

- Nus pourrions les vendre sur le marché. En montant un stand. Il faut une licence.

- Où trouverez-vous les étoffes à vendre ?

- A Manville, dit Adrien. Dans notre ancienne usine qui s'est développée. Je demanderai à monsieur de la Motte qu'elle nous approvisionne. J'en dirai un mot à Gustave, le cousin de monsieur Gromier père. Mais la licence est difficile à obtenir.

- Aucun problème, dit Samuel. Dans moins d'un mois, ce sera réglé. Vous pourrez commencer.

- Je ne sais que vous dire..., murmure-t-il.

- Ne dites rien, répond Samuel.

Un matin, au début d'Octobre, quelques jours avant le départ de Stéphane pour Les Landes près de Rames, - où, sans sa femme, il de-

meurera, comme chaque année, près de trois mois -, le facteur dépose une lettre portant l'en-tête Château de la Motte. Elle est adressée aux jeunes époux.

- Une invitation, murmure Béatrix, en soupesant l'enveloppe. Roland et sa femme ont tenu leur promesse.

Quand, à midi, Stéphane rentre des fermes, il trouve la lettre sur la crédence de l'entrée. Il l'ouvre aussitôt. Le texte de l'invitation n'est pas imprimé. Roland écrit directement à Stéphane : Viens avec ta femme, samedi prochain. dans la soirée (vers 20h. Nous recevons quelques amis; Nous nous réservons pour une autre fois d'accueillir tes parents et tes beaux-parents. Affections. Roland. Stéphane monte quatre à quatre l'escalier, entre dans la chambre où Désirée se prépare pour le repas de midi.

- Roland et Adèle, nous invitent, lui-crie-t-il.

- Quand ?, murmure-t-elle.

- Pour le 7 Octobre. Je ne pars que le neuf.

- Je mettrai ma robe en organdi bleu foncé.

- Elle suffit pour voyager, dit Stéphane, pas pour aller chez les de la Motte. Demain, nous irons à Bellance et tu en achèteras une, la plus belle. Je veux que tous t'admirent, que les hommes soient jaloux de moi. Il y aura, à cette soirée, toute la bonne société de Bellance. On dansera peut-être.

- Espérons-le, dit Désirée.

Le matin du jour, ils s'habillent, descendent à la cuisine. L'un des hommes de service - Victor - a allumé le feu, préparé le café au lait, le thé, les tartines grillées.

- J'étais là avant toi, Victor, dit Stéphane. J'ai fait chauffer l'eau des toilettes.

- Vous êtes matinal, aujourd'hui, monsieur Stéphane. Et madame Désirée aussi.

- Eh oui, dit Désirée. On a beaucoup de choses à faire. Et, ce soir, on va chez les de la Motte.

- Ils vous ont invités ?, dit Victor. Eux, des nobles ?

- Tout arrive, mon cher Victor, dit Stéphane. Le fils de l'ancien fermier et la fille de l'actuel jardinier vont être reçus dans l'aristocratie. Tôt, les époux se séparent. Stéphane va dans les fermes où des travaux sont à prévoir. Désirée se rend au jardin, pour y cueillir des fleurs. A midi, ils ont à peine déjeuné. Ils repartent chacun de leur côté, l'un pour aider à la cueillette des fruits, l'autre pour recoudre du linge. Ils prennent le thé avec Béatrix.

- Si c'est à huit heures, dit-elle à Désirée, il faut vous préparer tôt. Vous avez presque une heure de route jusqu'à Vinsange.

A sept heures, l'attelage avec son cocher est devant le perron de l'Ormée. Depuis plus d'une heure, Désirée, aidée de Marthe et de sa belle-mère, s'est apprêtée dans sa chambre. Dans le cabinet de toilette, Stéphane a enfilé son smoking, il a fixé à son cou un noeud-papillon blanc. Ils descendent le perron, suivis de Béatrix, de Samuel, de Marthe, de Victor et du cuisinier.

- Vous rentrerez tard ?, dit Samuel.

- Très tard, répond Stéphane. Nous ne partirons qu'après les derniers invités.

- Dépêchez-vous, dit Béatrix.

Désirée sourit à ses beaux-parents. Elle fait de grands gestes à Marthe qui rit.

- Vous êtes belle, madame, lui crie la servante.

Ils suivent le chemin qui mène vers le portail Nord, sortent de la propriété, rejoignent la route qui mène à Bellance. A sept heures et demi, ils traversent la ville. Le long des quais, les réverbères se sont allumés. En cette soirée du début d'Octobre, les jours raccourcissent. La calèche suit le bord du fleuve, puis elle s'éloigne de la rive et se dirige vers la forêt. La nuit est presque tombée. Les prés et les arbres de-

viennent noirs. Dans le ciel légèrement couvert, les étoiles sont invisibles. Le clocher carré de l'église de Vinsange apparaît entre deux futaies. La calèche traverse le village, prend la route qui va vers le Sud. Juste après les dernières maisons, sur le côté droit, s'élève la façade du château. Des lanternes électriques sont pendues de chaque côté du perron. Le cocher va se ranger non loin des communs près de plusieurs attelages. Il tire la cloche le long du mur près de l'entrée. La porte s'ouvre. Adèle et Roland s'avancent sur le perron. Désirée et Stéphane se tiennent par le bras. Stéphane, qui a appris de sa mère les bonnes manières, baise la main d'Adèle. Celle-ci embrasse Désirée. Roland a baisé la main de Désirée. Il serre celle de Stéphane.

- Il est à peine huit heures, dit Adèle, mais tous nos invités sont là.

- Nous ne sommes pas en retard ?, dit Stéphane.

- Pas du tout, répond la jeune femme. Les autres sont venus plus tôt. Tu aimes la danse, Désirée ? , ajoute-t-elle.

- Beaucoup, dit Désirée. Et Stéphane aussi.

- Ah, depuis longtemps, Stéphane est réputé bon danseur, dit Adèle.

Ils sont dans le vestibule. Un domestique recueille le châle de Désirée et le plaid dont, dans la calèche, ils s'étaient couverts.

- Venez, dit Adèle.

Roland et sa femme les précèdent. Adèle pousse la porte du petit salon ; il est sur la gauche du vestibule. Le père Gromier, sa femme, son fils Romuald, sa propre femme, le père Rugel et son épouse, le jeune ménage Rugel sont assis dans des fauteuils. Les Gast, Octave et ses soeurs, Anne de Rovécourt et ses parents, le ménage Grandparc et ses filles, les Margoverte parents et enfants sont debout. Adèle et Roland vont vers les Grandparc

- Ma cousine, dit Adèle, voici Désirée, la femme de notre ami Stéphane. Vous l'aviez vue à leur mariage, mais je tenais à vous la présenter.

- Je me souviens très bien d'elle, dit Grandparc.

- Crénom, mon cher Stéphane, dit madame de Grandparc, quelle belle fille...

Adèle poursuit les présentations près des Rovécourt et des Margoververt. Anne de Rovécourt murmure à Désirée :

- Venez me voir. j'aime beaucoup Stéphane et vous me plaisez.

- Nous viendrons, dit Désirée.

L'accueil des Margoververt est réservé. Désirée est destinée à devenir la maîtresse de l'Ormée. C'est par les Rugel qu'Adèle commence le second tour.

- Avec Stéphane, vous formez un couple admirable, dit la jeune madame Rugel.

- Mes hommages, madame, murmure le vieux Rugel.

La vieille madame Rugel serre la main de Désirée sans un mot.

- C'est la petite Désirée, dit Romuald.

La jeune madame Gromier et les vieux parents de Romuald l'embrassent. Athanase Rugel s'incline cérémonieusement devant elle.

- C'est la fleuriste, murmure madame Gast à son mari. Ses fleurs étaient chères.

Octave embrasse Stéphane, dit à Désirée :

- Je peux vous embrasser aussi ?

- Bien sûr, dit Désirée.

Les portes s'ouvrent vers le vestibule. Au delà se découvrent la salle à manger et le grand salon ; ils ont été débarrassés de leurs meubles. Le long du mur de droite, des tables alignées sont recouvertes de nappes blanches.

- Après tout, dit Grandparc, Stéphane aurait pu tomber plus mal.

- N'oublie pas, dit Rovécourt que le papa Garantier était fermier. Le mariage de son fils n'a rien d'indécent.

- Ils se marient entre eux, c'est normal, dit madame de Rovécourt.

- C'est le physique qui compte, dit madame de Grandparc. J'aurais bien épousé un vacher, à condition qu'il me plut.

- Arrête donc, lui dit son mari.
 - Roland n'a pas invité ses cousines Odile et Odette, dit Margover. Sans doute craint-il qu'elles ne donnent le mauvais exemple à cette chère Désirée.
 - Allons donc, dit madame de Margover, les petites Sainvieu se sont toujours très bien tenues dans le monde.
 - C'est vrai, approuvent les filles Margover, Adélaïde et Araxie.
 - Certes, répond Grandparc. Hors du monde, c'est une autre affaire.
 - Ah bon, dit madame de Margover. je ne savais pas. C'est horrible. Je comprends que Roland ne les invite qu'aux chasses.
- Vers dix heures entrent dans le grand salon quatre musiciens : un violoniste, un batteur, un flûtiste et un contrebassiste. Ils s'assied sur des chaises au fond de la pièce et commencent à jouer des polkas, des valse, des mazurkas. Stéphane et Désirée se sont enlacés et ont ouvert le bal. Les filles Margover dansent avec Romuald et Athanase. Octave fait danser Anne de Rovécourt et les filles Grandparc. Adèle a d'abord dansé la valse avec Roland. Puis elle passe aux bras de Grandparc, de Rovécourt et de Margover. Désirée a quitté son mari. Elle va de bras en bras. Madame Gast consent à lui faire un sourire, Tard dans la nuit - la plupart des invités sont partis - , Adèle, Roland, Stéphane, Désirée, Octave sont entre eux.
- Adèle et toi n'allez jamais à Wiesbaden en été, dit Octave à Roland.
 - Non, dit Adèle. Avec la propriété, on ne peut partir longtemps.
 - J'ai toujours eu envie d'y aller, dit Roland.
 - Venez huit jours cet été, dit Octave. Je vous indiquerai le meilleur hôtel et les bons restaurants. Nous jouerons au golf.
 - Il y a u casino ?, demande Roland.
 - Oui, dit Octave, mais je n'y vais guère.
 - Moi, j'irai, dit Roland.

- Octave, dit Stéphane, je pars pour Les Landes après-demain. J'y reste jusqu'en Janvier. Je ne pourrai pas revenir entre temps, c'est trop loin. J'ai peur que Désirée ne s'ennuie.
- C'est vrai, dit Désirée. Je ne pourrai guère sortir sans Stéphane.
- Ma chère Désirée, je viendrai, dit Octave. Nous travaillerons ensemble au jardin, puisque vous aimez le jardinage. Je vous apprendrai à chasser.
- Oh oui, dit Désirée.
- Àdèle et moi, nous pourrions venir ?, dit Roland.
- Venez, répond-elle.

En cette approche de Noël, la journée d'hiver porte en elle, dès l'aube, la pluie, le vent et peut-être la neige. Les volets de l'Ormée sont encore fermés. Dehors, le froid est vif. Blotties dans leurs cage, les volailles du poulailler caquètent faiblement. Le coq a renoncé à s'égosiller. A huit heure, un liseré blanc se profile à l'horizon, mince, sans soleil. Déjà les domestiques - Marthe, Victor, la cuisinière, les garçons d'écurie - sont à la cuisine. Ils préparent l'eau chaude, apportent du bois, balaiant la cour. Sur le tableau, une sonnette se déclenche ; elle correspond à la chambre de Béatrix.

- Tu y vas, Marthe ?, dit la cuisinière.
- C'est pour toi, dit Marthe. Elle va te dire les menus..
- C'est vrai qu'on attend du monde, dit la cuisinière.

Elle monte jusqu'à la chambre de Béatrix et de Samuel. Béatrix est seule dans le lit, une liseuse autour de ses épaules. Les deux lampes de chevet sont allumées. Samuel s'est réveillé à sept heures. Sans bruit, il s'est habillé. Il est parti aux étables.

- Ma fille, dit Béatrix à la cuisinière - elle ne lui donne jamais son prénom, Denise, le même que celui de sa propre mère -, il nous faut prévoir les deux repas. Ainsi que le goûter où nous aurons beaucoup d'invités.

- Bien, madame.

- Au déjeuner et au dîner, nous serons quatre. Monsieur Octave vient toute la journée pour distraire cette pauvre Désirée qui est bien seule. Ah, il dormira ici ce soir. Les deux jeunes comptent aller à la chasse demain matin. Désirée devra se lever tôt, ce n'est guère bon pour sa santé. Mais elle n'a pas voulu céder... malgré mon insistance. Quand j'étais jeune, j'étais comme elle, j'adorais la chasse. N'oubliez pas de faire préparer par Marthe la chambre d'amis.

- Laquelle ?, dit la cuisinière.

- Mais voyons, celle au bout du couloir, la seconde après celle de Désirée et de Stéphane. Pour midi, faites donc un poulet rôti. Octave en est très friand. Tout petit, il voulait toujours la cuisse. Sa mère hurlait : l'impoli. J'avais pris l'habitude de mettre le morceau dans son assiette avant qu'il ait le temps de parler.

La cuisinière sourit.

- Comme hors d'oeuvre, poursuit Béatrix, des rillettes et du saucisson. Des haricots verts comme légume, les fromages et le fruits - ce qu'il y a, des pommes, les dernières poires -. Voilà pour le déjeuner.

- Et pour le dîner ?

- Le goûter d'abord, vous oubliez le goûter, ma fille, dit Béatrix. A leur demande, nous avons prié les de la Motte de venir. Avant que nous allions chez eux, ils souhaitent nous rencontrer avec les parents de Désirée. Il y aura donc également Hélène et Adrien. A Noël, nous

aurons toute la famille, les tantes, les oncles, les neveux. Ajoutons, pour le goûter, les jeunes ménages Rugel et Gromier. Les Gast voyagent avec leurs filles. Thé, chocolat, massepains, tartelettes, brioches. Vous prévoyez large, les jeunes mangent beaucoup. Pour le dîner, nous serons déjà rassasiés. Un potage, une omelette, une salade, fromages et fruits. Vous servirez à neuf heures, pas avant.

La cuisinière se retire. Dans sa chambre, au même étage, Désirée regarde l'heure au réveil posé sur sa table de nuit.

- Huit heures et demi, murmure-t-elle. Il faut que je me prépare.

Bientôt, Marthe entre, portant deux brocs d'eau chaude qu'elle verse dans la baignoire de la salle de bain. Les deux femmes sont de la même génération. L'une est la domestique de l'autre ; elle ne l'oublie pas. Désirée, elle, tend à la considérer comme une compagne.

- Madame, je dois vous servir, lui dit parfois Marthe lorsque Désirée fait elle-même ce qui relève du travail de sa servante : coudre un bouton, reprendre un ourlet. Sinon, je me ferai gronder par madame Béatrix.

— On ne lui dira pas, réplique Désirée.

Assise devant sa coiffeuse, elle démêle ses cheveux.

- Dis, Marthe, penses-tu qu'Octave m'aime ?
- Certainement, madame., répond Marthe, il vous aime beaucoup.
- Je voudrais le rendre amoureux, dit Désirée.
- Enfin, madame, dit Marthe, vous n'avez pas honte.

Désirée éclate de rire.

Non, dit-elle. Il m'a dit, un jour, qu'il se considérait comme le frère de Stéphane.

- A dix ans, ils venaient dans les ferme, dit Marthe. J'étais alors petite fille. Ils étaient très souvent ensemble.

— Stéphane et lui ont les mêmes goûts, pour tout.

Marthe sourit.

- Tu penses à quoi ? , dit Désirée qui s'est retournée et la regarde.

- A rien, répond Marthe.

Par le portail Ouest, Octave entre dans le parc. Il remonte l'allée vers la maison. Planté sur son cheval, le menant lentement, il avance sur les graviers. Il a enlevé son casque, l'a posé devant lui sur le pommeau. Il est devant le perron. De sa fenêtre Désirée l'a vu. Elle descend en courant l'escalier. Béatrix est en bas des marches ; Samuel est près d'elle, il vient de rentrer.

- Octave est là, leur crie Désirée.

- Tu ne sors pas sans ton châte, lui dit Béatrix.

Marthe apparait, portant le vêtement. Elle l'arrange autour du cou de Désirée.

- Lâche-moi, dit le jeune femme.

Elle sort en trombe. Octave a sauté de son cheval. Dans le couloir, Béatrix et Octave se sourient.

- Des gosses, dit Béatrix.

- Lui est plus mûr qu'elle, dit Samuel.

Marthe est redescendue à la cuisine. Désirée a tendu ses deux mains à Octave. Il les serre avec chaleur.

- Alors, dit-il, on est prête pour la partie de balle ?

- Je vous attendais, répond Désirée. Aujourd'hui c'est moi qui gagne.

- J'en doute, dit Octave en ricanant.

- Monsieur veut m'intimider, dit Désirée.

- Ce n'est pas nécessaire, dit Octave, en lui faisant la grimace.

- Octave, vous avez apporté des vêtements, votre trousse de toilette ? Vous dormez ici ce soir.

- Où je les aurais mises, mes affaires ? Attachées à la queue du cheval ?-

- J'avais peur que vous ayez oublié la chasse de demain, dit Désirée.

- Je n'oublie jamais rien, dit-il en lui faisant de nouveau une grimace.

- Arrêtez de faire des grimaces, Octave, lui dit Désirée. Un jour, vous resterez avec la figure toute déformée. Ca vous punira.

- Mais oui, dit Octave;

Il tient le cheval par son licol. Désirée est à son côté. Ils marchent au pas de la bête vers l'écurie. Octave a pris une fourche, il jette une botte de foin dans la mangeoire. Désirée a ouvert un vieux coffre ; elle en a tiré deux raquettes et une balle.

Allons sur l'aire, dit-elle. On y sera mieux que devant la maison.

Octave joue au tennis. Mais, depuis son enfance, il pratique aussi le jeu de balle.

_ Allons-y, dit-il.

Il a enlevé son justaucorps qu'il laisse à l'écurie. Il est en gilet Elle a déposé son châle sur le coffre. Sa robe à manches longues est boutonnée jusqu'au cou. Pour pouvoir courir, elle a mis des souliers sans talons. Ils sont sur l'aire. La partie commence. Aucun des deux ne rate la balle. Octave fait des décomptes, annonce les points. Pendant plus d'une heure et demi, la balle vole de l'un à l'autre. Désirée gagne de justesse. Ils rentrent lentement à la maison. Elle marche près de lui. Il essuie du revers de sa main son front couvert de sueur.

- On mange à une heure, dit-elle. J'ai le temps de me changer.

- Moi je vais me laver, dit-il. Mais je ne me changerai pas. Mes affaires ne sont pas arrivées. Je remettrai seulement ma veste.

- Mes beaux-parents ne sont pas très exigeants, répond Désirée. On s'habille un peu comme on veut. Stéphane garde souvent sa tenue de travail pour venir à table.

A une heure, la cloche pendue dans les branches de la glycine sonne plusieurs coups. Les convives se rassemblent. Les deux jeunes sont chacun à un bout de table.

- Béatrix, dit Octave, je ne suis guère élégant. Vous me pardonnez.

- Je te pardonne, mon petit. L'important est que tu sois là pour qu'on te voie et pour distraire notre chère Désirée.

- Je ne peux malheureusement pas venir tous les jours, répond Octave. Il faut qu'une fois sur deux j'aille à l'usine.
 - Ca te plait ?, dit Béatrix.
 - J'apprends le métier : la comptabilité, l'importation, l'exportation. Les gâteaux secs se vendent comme des petits pains.
 - Depuis des années, ta mère nous en fournit gratuitement. Ils sont exquis.
 - Tes études de droit te servent pour ce métier ?, dit Samuel.
 - Oui, dit Octave, pour toute la partie contentieux. Mais je ne dirigerai jamais l'entreprise, comme le fait mon père. Néanmoins, je dois être capable de la surveiller.
 - Quand j'allais lui vendre des fleurs, dit Désirée, votre mère me terrorisait. Je m'entendais mieux avec votre cuisinière.
 - Ma mère n'est pas toujours facile, dit Octave. Ni mes soeurs.
 - Que deviennent les Malassis ?, demande Béatrix.
 - Nous les voyons. Le grand-père est toujours aussi vivace.
 - Ce-lui-là..., dit Désirée.
 - Malgré son âge avancé, il aime toujours les jeunes filles. De plus en plus.
 - Ce n'est pas une question d'âge, dit Samuel.
- Les aventures du jeune Octave ne sont un mystère pour personne. C'est son amitié pour Stéphane qui en fait, aux yeux des Garantier, un chaperon pour Désirée.
- Monsieur et madame Malassis, poursuit Octave, vont très souvent sur leur terre. Ils y emmènent leurs filles et le petit Edgard.
 - Qu'il est mignon, dit Désirée.
 - Très mignon, dit Octave.
 - Le plus aimable de tous, dit Marthe qui apporte un plat.
 - Enfin, Marthe..., dit Béatrix.
 - Elle a raison, dit Désirée. Les autres sont insupportables..
 - Pire, dit Octave.

- Tes parents arrivent à quatre heures, dit Béatrix à Désirée. Les de la Motte ne seront pas là avant quatre heures et demi. Nous aurons également les Rugel et les Gromier. Ton père et ta mère ne peuvent pas venir, dit-elle en s'adressant à Octave. Tu les représenteras dignement. J'ai invité aussi Anne de Rovécourt et Thérèse Bourdin. Je sais que vous les aimez bien.

Béatrix se lève.

- Allons au salon, dit-elle.

Après le café, Désirée est montée dans sa chambre. Elle a enlevé ses chaussures, sa robe. En jupon et en bustier, elle est allongée sur son lit. Elle s'endort. Un domestique des Gast a apporté des vêtements à Octave ; il les range dans le tiroir de son armoire. Puis, retirant sa veste et ses souliers, il s'étend sur le lit. Pendant une heure, il lit un ouvrage de vénerie. Samuel est retourné dans les fermes ; on y tue le cochon. A trois heures, deux chevaux ont été sellés par Victor. Ils attendent devant la porte, au bas du perron. Désirée a revêtu sa tenue de cavalière. Octave a remis sa veste. Ils quittent chacun leur chambre, descendent ensemble l'escalier.

- Cet habit vous va à ravir, dit Octave à Désirée.

- Pour monter, il est mieux que les longues robes, répond Désirée. A moins d'être assise en amazone.

Victor tient les chevaux par leur licol.

- Nous avons une bonne heure devant nous, dit Octave.

- On ne peut pas aller très loin, dit Désirée. Je ne veux pas galoper, je n'aime que le trot.

- Par les champs, on peut aller jusqu'à Savoignes On fera un tour dans les coteaux. On reviendra pas Puisans, Saint Martin du Jeu. On passera devant chez les Pons.

- Ne soyez ps trop éloigné de moi, dit Désirée.

Ils grimpent en selle, elle aidée par Victor, lui d'un seul élan. Ils partent à petite allure vers le bout de la propriété, la haie de troènes au

Sud-Ouest. Désirée n'a appris à monter à cheval que récemment, avec Stéphane. La leçon d'équitation se poursuit avec Octave.

- Tenez vous —vous droite, Désirée. Et ne tirez pas sur les rênes, vous inquiétez l'animal.

Elle avance près de lui, la tête penchée sur le pommeau.

- Tête relevée, dit Octave. Vous devez regarder devant vous.

Elle prend la position indiquée.

- Faisons un petit trot, dit-il. On approche de la haie..

Ils mettent leur cheval au trot. Lorsque la haie se présente, ils prennent le galop et la sautent côte à côte.

- Baravo, dit Octave.

Il a appris le saut à Désirée.

- Vous ne le direz pas à Stéphane, murmure-t-il.

- Jamais, dit Désirée.

Ils sont dans les champs de la Vivandière. derrière la ferme, ils gravissent le coteau vers Savoignes.

- On ne traversera pas le village, dit Octave. On va le contourner.

A la vue des premières maisons, ils tournent à gauche et s'engagent dans une futaie. Les branches sont dénudées ; entre leurs lacis, le ciel gris se dessine. Octave accélère son allure.

- Si vous m'embêtez, dit Désirée, je rentre toute seule.

- Ce serait très dangereux, Désirée. Vous n'êtes pas encore assez expérimentée pour vous promener seule à cheval.

- Plus de grimaces, dit-elle, et pas de vitesse.

- Comment va Stéphane ? , dit Octave sans transition.

- Il s'ennuie, dit Désirée; Il s'ennuie de moi et moi de lui. Ce séjour aux Landes, quelle corvée...Pour celui qui s'en va et pour celle qui reste.

- Samuel est trop vieux pour le remplacer ou même pour l'accompagner. Béatrix ne voudrait pas, dit Octave.

- Il dort dans une chambre de la maison qui est louée à des cousins des Malassis, les Roques. Le père est officier, lieutenant ou capitaine, je crois. La mère est au logis, avec une petite fille, toute petite, qui s'appelle Alice. Il n'y a qu'une domestique.
 - Les Roques n'ont pas loué les terres ?
 - Puisque lui est dans l'armée...
 - Ils auraient pu mettre un gérant, dit Octave.
 - Je crois qu'ils ne sont pas très riches.
 - Avec presque mille hectares en céréales et en élevage, leurs cousins Malassis, eux, ne sont pas dans le besoin.
 - Ceux des Landes, dit Désirée, sont une branche mal vue. La fille a épousé un domestique. Cet idiot de Stéphane a préféré une jardinière, ajoute-t-elle.
 - Une charmante jardinière, dit Octave.
 - En tout cas, le jeune femme n'est pas belle, m'écrit Stéphane, et plutôt sévère. Il prend ses repas avec elle et la petite fille qui est gentille. Ils jouent ensemble.
- A quatre heures, les Dubarry entrent dans le salon. Ils sont les premiers. Les de la Motte et les autres invités ne sont pas encore là. Béatrix et Samuel les accueillent, rejoints bientôt par Octave et Désirée. Adrien porte un beau costume, veston croisé, avec une pochette, pantalon aux plis droits, taillé dans une étoffe chère. Hélène est vêtue d'une robe de damas violet, à grosses fronces. Au cou, elle porte un collier de perles. Dehors le temps s'est mis à la neige.
- Les de la Motte ne vont pas tarder, dit Béatrix. Il paraît qu'ils sont toujours en retard.
 - Où en êtes-vous pour vos ventes ?, demande Samuel à Adrien.
 - Depuis plusieurs mois, le stand fonctionne au marché. J'ai un contrat avec les trois usines de Manville grâce au baron Arnaud de la Motte qui est majoritaire dans le consortium. Les étoffes me sont vendues au même prix qu'aux commerçants de la ville, c'est-à-dire en

dessous des prix de vente, ailleurs et à Paris. En revanche, je les écoule au prix courant, celui qui est fixé partout pour ce genre d'étoffes, mais avec un léger rabais consenti à chaque client. Cela se vend non seulement à des particuliers, mais à des commerçants qui ne s'approvisionnent pas directement aux usines. Sur le marché de Bellance, nous faisons des bénéfices.

- Quelle bonne nouvelle..., dit Samuel.

- C'est vous, dit Samuel, qui, en nous obtenant la licence, avez permis notre réussite. Maintenant, nos affaires se développent. Pour tout vous dire, nous envisageons, d'ici moins d'un an, de créer une maison de gros. Mes belles-soeurs et mes neveux s'occupent déjà des livraisons. Mes frères ont repris la comptabilité et une partie de la gestion. Je me charge du reste. Dès que les clients vont être suffisamment nombreux et que nous aurons l'assurance de vendre à Bellance, à Rasmes et dans la région, nous quitterons le marché et nous nous mettrons à notre compte.

- Et le jardin ?, dit Désirée.

- Il ne reste que tes fleurs. Cette année, nous n'avons ni semé, ni planté. Le potager se transforme peu à peu en prairie où paissent l'âne et les trois chevaux.

- Vous avez trois chevaux ?, dit Désirée.

- Faut bien, dit Hélène. Et deux charrettes de plus. Sinon, comment livrer ?

La porte s'ouvre. Entre Thérèse Bourdin et Anne de Rovécourt. Elles sont venues ensemble dans une calèche que Victor a emmenée vers les communs. Chacun les embrasse. Désirée et Octave vont avec elle vers le petit salon.

- Revenez pour le goûter leur crie Béatrix.

- Ma petite Désirée n'était guère habituée qu'à la compagnie de ses cousins, murmure Hélène. La voilà avec de nouveaux amis.

- Eh oui, dit Béatrix, nous la distrayons comme nous pouvons. En l'absence de Stéphane, l'Ormée est morne.

La porte s'ouvre de nouveau. Entrent deux jeunes ménages, les Rugel suivis des Gromier.

- Chers amis, vous voila, dit Béatrix.

- Mon dieu, les Dubarry..., dit Romuald Gromier. Mon père vous apprécie beaucoup, ajoute-t-il en s'adressant à Adrien. Il se réjouit que votre commerce soit florissant.

Il ne fait aucune allusion à la vente des légumes ; il veut parler de celle des étoffes.

- Merci, monsieur, dit Adrien. Votre père et votre mère nous ont toujours traités avec bonté, moi et ma famille.

- Je vous présente Athanase Rugel, dit Samuel. Vous avez rencontré ses parents.

- Mais oui, dit Hélène.

- Et les Malassis ?, demande Adrien. J'espère que monsieur Edgard va bien ?

- Il est en excellente santé, répond Athanase. Il grandit.

Entrent Adèle et Roland de la Motte. Souriants, ils paraissent être là comme s'ils étaient chez eux. Désirée se charge des présentations. Elle murmure :

- Adèle, je vous présente ma mère et mon père.

- Ma chérie, il faut dire : maman et papa, je vous présente Adèle.

Voyons...

- Je me suis trompée, dit Désirée.

- Aucune importance, dit Adèle. Je suis tellement heureuse de vous voir. Vos fleurs étaient si belles.

Roland est venu vers le groupe.

- Voici Hélène et Adrien, dit Adèle, les parents de Désirée.

- Vous êtes ma jeunesse. Les bagarres avec mon père..., dit Roland.

- Aujourd'hui, le baron de la Motte me fournit des étoffes, dit Adrien. Elles viennent de ses usines. Je l'ai remercié, mais, quand vous le verrez, dites-lui de vive voix toute notre reconnaissance.

- Il vous a assez embêté autrefois. Maintenant qu'il en a l'occasion, il peut vous aider, conclut Roland.

Octave s'est chargé de présenter les Garantier aux de la Motte.

Comme ils ont des amis communs - dont Romuald et Athanase -, la conversation est vite engagée. Victor et Marthe apportent le thé, le chocolat et les plateaux. Après le goûter les invités sont partis. A neuf heures, le dîner est servi.

- Tes parents n'ont pas voulu rester, dit Béatrix à Désirée. Ils étaient tellement heureux d'avoir connu les de la Motte qu'ils voulaient savourer leur bonheur en paix.

- A Manville, dit Désirée, les de la Motte - le vieux baron, madame Elizabeth, monsieur Arnaud - m'apparaissaient comme des personnages inaccessibles. Quand, sur son cheval, monsieur Arnaud traversait la ville, c'était pour moi comme si un dieu était descendu sur la terre.

- Ton père ne voyait pas les choses ainsi, dit Samuel. Il se battait contre ton monsieur Arnaud.

- Ah, je me souviens de l'émeute, dit Désirée.

Les ouvriers jetaient des pierres sur les gendarmes, j'avais peur que mon père soit tué.

- Les journaux avaient raconté les faits, dit Samuel, et l'accident du vieux baron à Malval.

- Il n'y a pas eu d'accident, dit Désirée.

- Je croyais, dit Samuel, qu'il était tombé, effrayé par une manifestation de ses paysans devant le château.

- Et qu'il était mort sur le coup, dit Béatrix.

- Pas du tout, dit Désirée. Un incendie a brûlé son donjon. Le baron a eu une attaque dont il ne s'est jamais remis. Il est mort quatre ans

après. Tout ça c'est le passé. Les paysans se sont toujours entendus avec monsieur Arnaud qui est devenu baron. Il n'y a plus aucun problème.

- Pas plus qu'entre votre père et lui, dit Octave.

Ils mangent les rillettes, l'omelette, la salade, les fromages et les fruits.

- Vous êtes-vous amusés ?, dit Béatrix.

- Oh oui, dit Désirée.

- Anne nous a raconté son voyage en Ecosse, dit Octave. Thérèse revenait de Paris. Elle a vu les expositions.

- Tiens donc, dit Béatrix, les Bourdin vont à Paris ?

- Madame Bourdin y est allée avec sa fille et monsieur Gromier, le père.

- Pas possible, dit Samuel.

- Que si dit Octave. Ils sont descendus au Crillon, dans une suite. La chambre de Thérèse était à un bout, celle de sa mère à l'autre bout.

- Et celle de Gromier ?, dit Béatrice.

- Il logeait ailleurs, dit Octave.

- Les Bourdin sont donc si riches ?, dit Samuel.

- Les Gromier le sont, murmure Octave.

En se rendant au petit salon,, Désirée glisse à l'oreille d'Octave :

- Vous disiez des méchanceté-

- Non, dit Octave.

- Je n'ai pas du comprendre, dit Désirée.

Béatrix et Samuel se sont assis des deux côtés de la cheminée. A la table de jeu, Octave et Désirée font des parties de cartes. Parfois leurs rires s'élèvent, tirant Samuel d'un premier assoupissement.

- J'ai gagné, dit Désirée.

- J'ai perdu, dit Octave.

- Vous l'avez fait exprès, dit Désirée.

- Ah non, dit Octave, ma bonté ne va pas jusque là.

- Je meurs de sommeil, dit Samuel.

- Je te rejoins, dit Béatrix.

Il est dix heures et demi, elle quitte à son tour le salon.

- Vous n'oubliez pas de fermer les lumières, les enfants.

- Oui, mère.

- J'y veillerai, Béatrix.

Ils font une dernière partie. Puis ils vont chacun dans leur chambre.

- Demain, on se lève tôt, dit Octave en prenant congé. A cinq heures trente, il faut être en bas.

- J'y serai, dit Désirée. Marthe dormira, mais mon réveil sonnera.

Elle se met en chemise de nuit. Pendant une heure, elle lit, appuyée à son oreiller.

- J'ai soif, murmure-t-elle.

Elle enfiler une robe de chambre, marche vers l'escalier. A l'autre extrémité du couloir, Octave sort. Il est en pyjama. Souvent, dans les bois, ils jouent à se poursuivre. Octave est parfois le poursuivant. A travers l'étendue du couloir, elle lui lance à voix très basse :

- Cette fois, vous ne m'attraperez pas.

Commence une course sur la pointe des pieds au premier étage, au rez-de-chaussée, de nouveau au premier étage et jusque dans les greniers. A bout de force, Désirée s'engouffre dans sa chambre. Oubliant les bienséances, Octave la suit. Désirée s'écroule sur son lit. Elle se retourne, voit Octave, éclate de rire.

- Qu'est-ce que vous faites là ? dit-elle en suffoquant

Il rit aussi. Leur rire décroît lentement. Il se penche vers elle, elle éteint la lumière.

-
-
-
-
-

,

- Quinze Janvier, dit Béatrix en enlevant une fiche au calendrier. Stéphane sera là ce soir

- Nous serons tous contents de le revoir, madame, dit la cuisinière. Les fêtes de Noël et du Nouvel An se sont déroulées sans que Stéphane puisse revenir. Rasmus est à plus de cent cinquante kilomètres de Bellance. La propriété des Landes est à près de trente kilomètres de Rasmus. Sans compter les douze kilomètres qui séparent Bellance de l'Ormée. Avec la diligence, il fallait, à quatre lieues l'heure, presque quarante heures, c'est-à-dire au moins trois jours pour venir. Et autant pour s'en retourner. Un tel voyage était impossible. A cheval, en passant par les chemins, il eut duré une dizaine d'heures, mais Stéphane n'est pas très bon cavalier. Assise dans un fauteuil du petit salon, tout en cousant, Béatrix songe qu'elle eut aimé revoir son fils plus tôt. Il est parti le neuf Octobre. Son absence aura duré, comme chaque année, plus de trois mois. Samuel entre.

- Boudiou qu'il fait froid, dit-il à sa femme. Est-ce que tu as pensé à inviter les Dubarry pour dîner ?

- Oui, dit Béatrix. On fêtera, en famille, le retour de Stéphane. Presqu'en famille. Il y aura Octave. Je leur ai envoyé Victor, avant hier. Il m'a rapporté une lettre dans laquelle Aurélie, Antoinette, Charles, Emile et les neveux - dont je ne me rappelle plus les prénoms - remercient de les avoir accueillis pour Noël et le Nouvel An. Sont-ils gentils.

- Ah ça oui, dit Samuel, ça fait plaisir de se retrouver entre braves gens.

Béatrix pince légèrement les lèvres.

- Enfin, si tu veux..., dit-elle.

Au premier étage, dans sa chambre, Désirée s'ennuie. Octave ne pouvant venir, elle va rester seule jusqu'au soir. Elle a de quoi s'occuper :

les fleurs, des lettres, du linge. Elle et Octave n'ont pas reparlé de leur brève aventure d'une nuit. Le lendemain, sans oser se regarder, ils sont partis pour la chasse. A Noël, elle est allée à Bellance. Dans un confessionnal de la cathédrale, elle a avoué sa faute. Le prêtre l'a absous. Il s'est bien gardé de lui imposer comme pénitence l'aveu au mari. Elle s'assied à sa table et met à jour son courrier. Vers onze heures, à l'autre bout de la prairie, au delà de la futaie de pins maritimes, éclate une sonnerie de cors.

- Les chasseurs, les chasseurs, crie Marthe.

Elle est à la cuisine. Elle monte au premier étage, entre dans le petit salon où Béatrix coud. Sa maîtresse est déjà debout.

- Ils vont nous donner l'aubade, dit-elle. Dis à Victor de monter de la cave dix bouteilles de champagne. Prépare des coupes, oh une trentaine. On en rajoutera s'il en manque.

Samuel rentre en hâte des fermes. Béatrix vient sur le perron. Elle a mis sur son dos une cape de laine. Sur sa tête, elle a noué un chapeau à brides. Désirée s'est revêtue d'un manteau. Ses mains sont emmitouflées dans un manchon.

- Ils arrivent, dit Béatrix.

La troupe des chasseurs apparaît. Les rabatteurs sont au premier rang. Sitôt sur la terrasse, les chasseurs recommencent à sonner du cor. Devenus sur leur cheval, ils s'alignent de chaque côté du perron. Ils sont tous là. C'est un rallye de la société de chasse. Samuel et Octave, ainsi que Béatrix et Désirée avaient décliné l'invitation ; Octave est occupé par son travail ; pour les autres, c'est le jour où Stéphane revient. Les chasseurs ont décidé de réserver aux Garantier la surprise de l'aubade. Roland est au milieu de la ligne de droite. Il a près de lui sa femme. Ses cousines de Sainvieu sont près d'Adèle. Plus loin, près des Sainvieu, Romuald Gromier avoisine Athanase Rugel qui est près d'Odile de Bormes. Leurs femmes sont de l'autre côté. Les Rovécourt, les Margoververt sont sur la deuxième ligne. Les filles Margoververt ont une

amazone, Anne de Rovécourt a une tenue de cavalière qui l'avantage. Elle est près de Thérèse Bourdin. Madame Bourdin est près du vieux Gromier, Monsieur Bourdin est à la banque. Madame de Grandparc est entourée de son mari et de ses filles.

Après la sonnerie des cors, les cavaliers mettent pied à terre. Les rabatteurs s'éloignent vers la cuisine. Les chasseurs s'avancent vers leurs hôtes. Samuel baise la main des dames. Les hommes baisent la main de Béatrix et de Désirée ; celles-ci embrassent toutes les femmes. Puis Victor, la cuisinière, les aides et Marthe apportent des plateaux ; ils sont couverts de coupes de champagne. Deux aides portent dans des paniers les bouteilles. Les bouchons sautent. Les coupes ont été distribuées.

- Buvons à votre chasse, mes amis, crie Béatrix.

Chacun vide sa coupe. Les rabatteurs sont revenus. Les chasseurs montent en selle, partent au grand galop vers les bois au delà de Savoignes. Béatrix et Désirée sont rentrées.

- Ca t'a amusé, dit Béatrix. C'est la première fois que tu voyais une aubade.

- Oui, dit Désirée.

- C'est une coutume très ancienne. Au cours des années précédentes, ils sont déjà venus à l'Ormée. Dommage que Stéphane n'aie pas été là.

- Ils reviendront un jour, dit Désirée.

Elle remonte dans sa chambre. Marthe range le linge dans une armoire. Elle s'attarde. Elle déplace des objets sur la cheminée, les remet au même endroit. Faut que je lui parle, se dit-elle. C'est le moment. Son manège finit par attirer l'attention de Désirée.

- Qu'est-ce que tu as, Marthe ? Tu tournes en rond depuis dix minutes. Un ennui ?

- C'est que, madame, faut que je vous dise. Parce que vous ne vous en êtes pas aperçue.

- Aperçue de quoi ?
- Ben, madame, vous n'avez rien eu le mois dernier.
- Et alors ?
- _ Ben, madame, on est le quinze de ce mois.
- Ca peut arriver.

Dans leurs conversations entre femmes, Marthe et Désirée ont déjà parlé de problèmes intimes. Marthe est une confidente.

- C' est pas normal, madame, dit-elle.
- Désirée n'a pas raconté à Marthe son-histoire avec Octave ; mais à des signes - odeur, cheveux sur l'oreiller -, Marthe l'a devinée.
- Ecoute, dit Désirée, l'année dernière j'ai eu une grippe. Eh bien, ça n'est venu que le mois d'après.

Pauvre petite, se murmure Marthe, quand elle va savoir...

- Madame, dit-elle à voix haute, il faut voir un médecin. On ne sait jamais.
 - Tu crois que je suis malade ?
 - Mais non, madame. Faut quand même mieux vérifier.
 - Cet après-midi, j'irai à Bellance. Je passerai chez le médecin ; il me soigne depuis toujours.
 - C'est une bonne idée, madame. Votre mari risquerait de s'inquiéter.
- Tout en chantonnant à mi-cvix, Désirée continue à écrire des lettres. Au repas, la conversation porte sur le retour de Stéphane. - l'évènement du jour - et les projets des jeunes époux pour la fin de l'hiver.
- Peut-être irez-vous de nouveau en Italie, dit Béatrix.
 - Si Stéphane peut quitter l'Ormée, dit Désirée. Mais il ne va pas laisser tout le travail à son père, ajoute-t-elle en regardant son beau-père.
 - Oh, mes enfants, profitez de votre jeunesse. Moi, je me débrouillerai toujours. Les légumes pousseront comme d'habitude. Le blé germara. Pour les récoltes, vous serez revenus. Auparavant, je continuerai à aider les fermiers.

- Sans doute y aura-t-il, comme chaque année, des bals et des goûters à Bellance, dit Béatrix.

- Nous n'en manquerons aucun, dit Désirée en riant.

Samuel verse dans les verres un vieux Bourgogne.

- Quel bouquet..., dit Désirée.

- Il s'allie avec la viande de la poularde, dit Samuel. Pour la volaille, il faut un vin un peu corsé.

- Mère, dit Désirée, je vais demander à Victor de me conduire cet après-midi à Bellance. Je veux voir un médecin. Oh, rien à craindre. Mais, ces temps-ci, je me sens un peu lasse.

- Quel médecin veux-tu voir ?, dit Béatrix.

- Celui du faubourg.

- Je préférerais que tu vois notre médecin. Il est plus sérieux. Mais il faudrait savoir s'il peut te recevoir cet après-midi. Je vais envoyer Victor, pour qu'il te prenne un rendez-vous. Il reviendra pour t'y emmener.

- Il est aimable, votre médecin ?, dit Désirée.

- Très aimable, dit Béatrix. Il a soigné Stéphane durant son enfance.

Aussitôt le café pris, Samuel retourne dans les fermes. Béatrix et Désirée regagnent chacune leur chambre. C'est l'heure de la sieste. Allongée sur son lit, à demi dévêtue, Désirée rêve. On frappe à la porte. Marthe entre, lui dit :

- Vous avez rendez-vous à quatre heures. Il est trois heures et demi.

- Faut que je me prépare, dit Désirée.

Elle s'est assise devant sa coiffeuse.

- Je dois avoir bonne figure devant ce docteur de Bellance, dit-elle à Marthe. Surtout si je suis malade.

- Vous n'êtes pas malade, lui dit Marthe.

- Depuis quelques temps, je me sens ma fichue comme on dit. J'ai parfois des étourdissements. Si tu ne m'avais pas parlé de mes mois, je

n'y aurais pas pensé. c'est peut-être ça après tout. Il va me donner une drogue et ils reviendront.

Désirée s'est levée. Marthe l'aide à mettre une robe de satin qui retombe en longs plis sur ses pieds.

- Je vais prendre mon collier d'améthystes, dit-elle, celui que Stéphane m'a donné.

- Il ira avec la robe, dit Marthe. Le rose foncé s'accorde avec le violet.

- Voilà, je suis prête, dit Désirée. Oh, mon sac.

Elle sort de la chambre. Béatrix l'attend sur le perron.

- Tu lui expliques tout, lui recommande-t-elle. Tu lui dis que tu as mal à la tête. L'autre jour, tu te plaignais de migraines. Est-ce que tu as maigri ?

_ Je ne crois pas, dit Désirée.

- Demande-lui de te peser. Les amaigrissements trop brusques sont nocifs.

Elle embrasse Désirée sur le front.

- Ne t'en fais pas. Ce sont nos petits maux de femmes.

Dans l'allée, la victoria de Désirée croise la calèche de ses parents qui arrivent.

_ Je vous verrai tout à l'heure.

Adrien et Hélène n'hésitent pas à sonner à la grande entrée. Marthe vient leur ouvrir.

- Nous sommes venus tôt, dit Hélène. Nous pensions voir Désirée, mais elle vient de partir.

- Oh, elle ne tardera guère, dit Marthe.

Elle fait entrer le couple au salon.

- Elle est partie chez le médecin, figurez-vous. leur dit Béatrix. Je l'ai envoyée chez le nôtre. Celui du faubourg est honnête, mais peut-être moins capable. L'autre a exercé à Paris.

- Rien n'est trop cher pour notre fille, dit Adrien. Sa santé n'est pas bonne ?

- Un peu de fatigue Si elle doit devenir mère bientôt - et Dieu sait si nous le souhaitons tous, n'est-ce pas ? -, il faut qu'elle soit en bonne condition. Ecoutez, dit Béatrix, je vais agir simplement avec vous. Pouvez-vous m'aider à cueillir des fleurs dans la serre et à les mettre en bouquets ?

- Volontiers, dit Hélène.

- A votre service, dit Adrien qui se trompe.

Ils sont sortis, ont longé les communs. La serre apparaît derrière l'une des écuries. Elle se dresse dans toute sa longueur devant un potager ; avec l'hiver, il est sans légumes. Ils entrent sous les vitres. Béatrix et Hélène choisissent les fleurs. Adrien les rassemble dans un panier.

- Nous avons acheté un attelage, dit-il à Béatrix.

- Les affaires prospèrent, lui répond-elle.

- Eh oui, dit Adrien. En trois mois, nous avons ouvert déjà deux commerces, dont l'un à Rames. Nous l'avons mis en gérance. Il rapporte. Nous avons toujours le stand sur le marché à Bellance, mais ce n'est pas suffisant. Nous faisons tous les marchés de villages, nous avons maintenant six voitures. Nous entretenons six chevaux. L'âne a été vendu.

- Désirée va être t triste, dit Béatrix.

- Il ne sortait plus guère, dit Hélène. Les Vanloup l'ont acheté pour promener leurs petits-enfants.

Marthe est dans la chambre de Désirée. La pauvre petite, murmure-t-elle. la pauvre petite. Brusquement, Désirée entre.

- J'ai monté l'escalier en courant, dit-elle. Maman est sortie du salon. Je lui ai dit que j'allais redescendre.

- Alors ?, dit Marthe.

- Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Désirée est blanche. Elle a pleuré dans la victoria.

- Comment vous le dire, madame ?, répond Marthe. Il fallait mieux que ce soit le médecin.

- Qu'est-ce qui va arriver ?, dit Désirée.

- Rien, madame.

- Ils vont me chasser.

- Non madame. Ils ne vous chasseront pas.

- Stéphane va être furieux.

- Il ne dira rien, madame.

Marthe continue ses rangements.

- Je vais en parler à mes parents, dit Désirée. Ils m'aideront.

Marthe se tait. Désirée est allée dans le salon où ses parents l'attendaient.

- Tu as une mine épouvantable, dit Hélène en la voyant. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Désirée s'adresse aux deux.

- J'attends un enfant.

Pendant quelques secondes, ils la regardent.

- Voyons, ma petite fille, dit Adrien, tu vas avoir un enfant. Qu'est-ce qui pouvait t'arriver de mieux ? Tu vas être mère. Tu vas nous donner, à ta mère et à moi, ce que nous espérions tant : un petit-fils ou une petite-fille. Soyons heureux.

Il s'avance vers elle et l'embrasse.

- Mais papa...

- Tu es éreintée, dit-il en l'interrompant. Fini le jardinage, finies les chasses. Beaucoup de chaise-longue et des distractions. Qu'on satisfasse toutes tes envies.

Désirée s'est tournée vers sa mère. Avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, Hélène dit :

- C'est ton bébé, Désirée. Un bébé est un bébé. Vous l'élèverez tous les deux. Il aura la fortune et, sans doute avec elle, le bonheur. Penses-y.

_ Mais...

- Ton père a raison. Protège-toi. N'hésite pas à dormir longtemps. Désirée se lève et sort. Sur le soir, Stéphane arrive. Depuis deux jours, il descendait le fleuve, de Rasmès à Bellance, par le coche d'eau. Le bateau a fait escale sous le château, près du pont ; il repartait le soir même jusqu'à la mer. A l'hôtellerie qui fait face au débarcadère, Stéphane a trouvé un cheval. Il l'a enfourché et a fait les douze kilomètres qui le séparaient de l'Ormée. Il lance les rênes à un aide Sa mère l'accueille dans l'entrée.

- Ton père est encore dans les fermes. On ne savait pas exactement l'heure de ton arrivée Et Désirée ?, dit Stéphane.

- Elle est dans sa chambre, un peu souffrante. Tes beaux-parents sont au salon. Octave va venir.

Stéphane monte quatre à quatre les marches de l'escalier, pousse la porte de sa chambre. Désirée est assise au fond de la pièce, pâle, les yeux gonflés. Le sourire qui éclairait la figure de Stéphane s'éteint aussitôt.

_ Tu es malade, ma chérie ?, dit-il en s'approchant d'elle.

- J'attends un enfant, lui répond-elle. Pour Octobre.

Après un long silence, Stéphane dit :

- Eh bien, c'est une nouvelle. Tu as vu un médecin. Lequel ?

- Celui que ta mère m'a indiqué, dit Désirée.

- Est-elle au courant ?

_ Non, dit Désirée. J'ai seulement prévenu mes parents.

- Je vais lui dire, murmure Stéphane comme s'il se parlait à lui-même.

Il vient vers sa femme, l'embrasse.

- Nous voilà père et mère, dit-il.

Il s'apprête à quitter la pièce, ouvre la porte. Octave est dans le couloir.

- Tu es de retour, dit-il à Stéphane en souriant et en lui tendant la main.

Stéphane serre la main sans sourire.

- Entre, dit-il à Octave. On a quelque chose à t'annoncer.

Octave franchit le seuil. Il voit Désirée debout, le visage défait.

- Désirée va avoir un bébé, dit Stéphane.

Octave pâlit, murmure :

- Pour quand ?

- Octobre, répond laconiquement Stéphane.

Octave le fixe comme s'il allait lui parler. Le regard impérieux l'oblige à se taire. Il vient vers Désirée, dit d'une voix blanche :

- Je vous félicite, Désirée. Je me réjouis pour vous et pour Stéphane.

- Stéphane, dit Désirée, ce soir je ne viendrai pas dîner. Je n'ai pas faim. Je suis trop épuisée. Mais j'irai au salon pour dire bonsoir.

- Comme tu veux, dit Stéphane. Tu viens, Octave ?

Il le tient par le bras, sort avec lui. Désirée a été excusée. Adrien et Hélène ont feint l'inquiétude

- L'absence de Stéphane l'éprouvait, dit Béatrix. Pauvre enfant, ton retour va la guérir.

Stéphane répond aux questions que chacun lui pose. Il donne des détails sur son séjour aux Landes : madame Roques, la petite Alice, le capitaine jamais là.

- Ce sont les nouveaux locataires, dit Béatrix à Adrien. Depuis la mort de mes parents, ce n'était plus habité. Nous nous sommes décidés à louer.

Octave intervient peu. Il mange lentement, sans appétit. A la fin du dîner, Stéphane dit : - J'ai une nouvelle à vous apprendre. Désirée attend un bébé. Pour Octobre, ajoute-t-il. Ma chère mère, le médecin vous le confirmera.

La conversation ne reprend pas.

- Bravo, dit enfin Samuel. Je me réjouis pour toi, mon garçon.

La voix est neutre, sans timbre.

- Moi aussi, mon petit, dit Béatrix. Tu vas être père. Quelle joie pour nous...

- Stéphane et Désirée m'avaient déjà annoncé l'évènement, dit Octave. Je lui redis mes félicitations;

- Nous y joignons les nôtres, dit Adrien.

- Quel bonheur pour nous tous, murmure Hélène.

Adrien et Stéphane parlent des fermes, du prix des bêtes, des étoffes, de l'état du marché. Les deux femmes sont silencieuses. Personne ne s'adresse à Octave, sauf Stéphane qui, de temps en temps, lui lance :

- Octave, tu dors ?

- Non, j'écoute, répond-il.

Vers dix heures, Désirée entre dans le salon. Ils se sont levés. Stéphane est resté assis. Béatrix se dirige vers elle.

- Nous sommes heureux de votre bonheur à tous les deux, dit-elle.

Elle l'embrasse. Samuel en fait autant, bredouille :

- Tous mes voeux.

Octave se tient à distance près de Stéphane.

- A demain, dit Désirée.

Dans la chambre, Marthe apprête les vêtements de nuit. Elle va de l'armoire au lit, puis jusqu'au cabinet de toilette. Désirée est assise sur une chaise basse. Elle sanglote. Marthe lui prend la tête entre ses mains, la soulève.

- A quoi bon vous mettre dans un tel état ?

- C'est ce silence, Marthe, répond Désirée.

Elle répète :

- C'est ce silence.